Un mariage à l'étranger, par Mlle Marie Maréchal







BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE

UN MARIAGE
A L'ÉTRANGER

PAR

Mlle MARIE MARÉCHAL

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56



UN MARIAGE

A L'ÉTRANGER

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

UN MARIAGE

A L'ÉTRANGER

PAR

Mlle MARIE MARÉCHAL



PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56
1880



UN MARIAGE
A L'ÉTRANGER

I.

On ne s'entretenait au ministère des affaires étrangères, — nous parlons des bureaux où les simples employés, séparés dix heures par jour du reste du monde, sont affamés de toute pâture nouvelle pour leur esprit oisif, — que d'un grand événement annoncé d'abord comme possible, puis comme probable, puis comme certain.

« Je vous l'avais bien dit !

— J'en étais sûr !

— Je ne parle jamais qu'à bon escient ! »

Voilà ce que l'on entendait, avec quelques variantes dans le camp des optimistes.

Puis, dans le camp des pessimistes au nez bas, — il y a partout de ces deux sortes de gens, — je parle des pessimistes et de leur contraire :

« Qui l'aurait pu penser?

— Qui l'aurait cru?

— Aussi qui diable aurait jamais été imaginer chose pareille ? »

Mais oui, il fallait bien y croire, puisque le matin même, en arrivant, chacun avait trouvé à sa place, dans son bureau respectif, une lettre ainsi conçue :

« M. Dailly, sous-chef de bureau au ministère des affaires étrangères, et Mme Dailly, ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mlle Isabelle Dailly, leur fille et belle-fille, avec M. le baron Otto de Reichausen, attaché militaire à l'ambassade de Prusse à Paris, et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le 18 mai 1869, à midi très précis, à l'église de la Madeleine, et à deux heures à l'Oratoire, rue Saint-Honoré. »

« Mariage mixte, » fit observer d'un air re-

frogné un vieux employé, qui lisait tout haut sa lettre luxueusement imprimée sur superbe papier Bristol. « Je n'aime pas cela !

— Moi non plus, » répondit un de ses collègues, en dépliant la seconde lettre. « Mais il y a des circonstances atténuantes parfois. Tel est le cas aujourd'hui. »

Et il lut à haute voix à son tour :

« M. le baron Otto de Reichausen a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle... »

« Ah ! voilà les circonstances atténuantes, » dit joyeusement un jeune homme qui essuyait consciencieusement sa plume sur le dos d'un de ses camarades. « Il est seul de son espèce, ce noble baron, et la charmante Isabelle Dailly n'aura pas à craindre d'être accueillie à Berlin par une collection de beau-père, belle-mère, beau-grand'père, belle-grand'mère, bel-oncle, belle-tante, sans parler des belles-sœurs et des belles-cousines, qui ne peuvent manquer de haïr cordialement la fleur des pois française que nous leur envoyons, hélas !

— J'ignore si le *noble baron* est seul de son espèce, et la lettre de faire part ne peut nous renseigner là-dessus. Vous voulez dire sans doute qu'il est orphelin, car rien n'empêche qu'il soit abondamment pourvu de frères et de sœurs; les familles allemandes n'en finissent pas.

— Vous avez raison : les lettres de faire part de mariage ne tiennent compte que des plus proches ascendants; les collatéraux n'y jouent aucun rôle. Quant à votre seconde réflexion, elle est également d'une grande justesse. Aussi la population teutonne augmente-t-elle dans une mesure effrayante. Gare à nos races latines! Ces Gargantuas d'outre-Rhin n'en feront qu'une bouchée dans un avenir plus ou moins éloigné. A propos, irez-vous?

— Où cela?

— A la Madeleine.

— Certainement. Et vous?

— Cela va sans dire. Je pousserai même jusqu'à l'Oratoire, bien que, pour moi, les cérémonies du mariage protestant soient totalement dépourvues de poésie. — On la dit fort jolie.

— Qui donc?

— Ah! ça, mon cher, où avez-vous l'esprit aujourd'hui, et de qui voulez-vous que je vous parle, si ce n'est de *notre* belle fiancée ? Je dis *notre,* parce qu'elle appartient au ministère des affaires étrangères, et que la moitié de sa gloire et de son bonheur nous revient de droit.

— Si la moitié de sa fortune pouvait nous revenir par la même occasion, je dirais *amen;* mais, comme il est inutile d'y songer, j'aime mieux vous expliquer mes distractions. Elles ne sont d'ailleurs pas si éloignées du sujet qui nous occupe. Je songeais à ce qu'on appelle la destinée pour chacun de nous, et aussi à cet axiome si souvent cité : *Non bis in idem.*

— Où voulez-vous en venir ?

— Ah! c'est à mon tour de vous prendre sans vert. Ignorez-vous donc que ce lot superbe qui va échoir à une jeune fille sans fortune et d'une position modeste, est un retour inattendu des faveurs de la capricieuse déesse?

— Non ; comment cela ?

— Eh bien, M[lle] Isabelle Dailly, l'héroïne du billet de faire part avec lequel vous fabriquez des *cocottes* depuis un grand quart d'heure, la fiancée actuelle du noble baron prussien, était

fiancée, il y a dix-huit mois déjà, avant votre entrée parmi nous, à un jeune attaché d'ambassade de grande famille, d'assez belle fortune, un mariage inespéré encore, celui-là!

— Peste! cette jeune personne a donc eu toutes les fées autour de son berceau.

— Pas trop! Attendez : ils s'aimaient; ils étaient charmants tous deux; ils s'étaient rencontrés à la campagne, chez une riche parente des Dailly, qui sont des gens fort bien nés, au bout du compte. Enfin, le mariage allait se faire, à la grande joie des principaux intéressés, de la famille et des amis, lorsque...

— Ah! mon Dieu! très cher, vous parlez comme un feuilleton, avec des points de suspension qui vous arrêtent jusqu'au lendemain.

— Je ne vous tiendrai pas si longtemps si vous me laissez continuer. A la veille du mariage civil, contrat signé, corbeille de noces offerte, toilettes prêtes, en passant devant une maison en construction, le jeune diplomate reçut sur la tête un moellon, une brique, une ardoise, je ne sais quoi enfin...

— Pourquoi pas une tuile, comme Pyrrhus au siège d'Argos?

— Mon cher, vous n'aurez plus envie de plaisanter, quand je vous aurai raconté la fin de mon histoire, qui est lamentable.

— Il fut tué sur le coup ?

— Pis que cela.

— Allons donc !

— Quand je vous le dis. Il devint fou, fou à lier, fou furieux, enfermé dans je ne sais quelle maison de santé, où il mourut après quelques mois de délire sans une seconde de lucidité.

— C'est épouvantable ! Et Mlle Dailly a pu consentir à se marier dix-huit mois après ce cruel événement ?

— Que voulez-vous ? On la dit fort malheureuse chez elle : une jeune belle-mère qui ne peut la souffrir, un père faible, esclave de cette seconde femme et n'osant pas marquer son amour pour sa fille ; trois ou quatre autres dots à trouver dans l'avenir pour les sœurs cadettes, un fils encore au collège. Comment dire non à une proposition inespérée ? D'ailleurs on n'a guère consulté la pauvre enfant.

— Permettez ! Nous ne sommes plus au temps où l'on traînait de force à l'autel les

tremblantes victimes d'un père barbare et despotique.

— Aussi n'a-t-on exercé contre celle dont je vous parle qu'une contrainte morale. On lui a persuadé qu'il était de son devoir de dire *oui*, parce qu'un pareil mariage serait la fortune de toute sa famille, qu'elle aiderait puissamment ses jeunes sœurs et ses jeunes frères à faire leur chemin dans le monde, etc., etc. Bref, elle accepta, — avec larmes au fond du cœur, — avec une physionomie sereine pour l'extérieur; mais, comme cette jeune fille a l'âme aussi belle que le visage, elle crut qu'il était de son devoir de raconter son chagrin, ses regrets, sa cruelle déception à celui à qui elle allait engager sa foi. Elle dit qu'elle ne saurait pas oublier, mais qu'elle s'engageait à faire tous ses efforts pour être une épouse tendre et dévouée.

« Je ne crains pas le culte des morts, » lui fut-il répondu, « et, bien que je sois fort jaloux de ma nature, » — il sourit en disant ces mots, le noble baron, — « je ne le serai jamais d'un pieux souvenir gardé à celui qui n'est plus. » D'ailleurs le baron de Reichausen est veuf lui-même.

— Ah ! vraiment ?

— Oui, avec deux enfants. Tout étant donc pour le mieux, le contrat a été signé, les bans publiés, voici aujourd'hui les lettres de faire part, et, le 18, nous aurons le plaisir d'assister à la cérémonie double à la Madeleine et à l'Oratoire.

— A moins qu'un autre moellon, une ardoise ou une tuile quelconque ne vienne entraver encore une fois les choses. Mais non, et c'est le cas de répéter votre *non bis in idem*. A propos, n'êtes-vous pas étonné de voir notre chef Dailly donner sa fille en mariage à un protestant? On le disait si bon catholique.

— L'Église tolère les mariages mixtes, à la condition qu'on s'engage à faire élever les enfants à naître dans la vraie foi, et puis vous savez le mot de saint Paul...

— Ah ! oui, la femme fidèle sanctifie le mari infidèle. C'est là le grand argument en faveur de certaines unions qui arrangent les parties intéressées, et on ne manque pas de le répéter à chaque mariage mixte ; mais je ne sais si dans la pratique...

— Pardonnez-moi ; une de mes sœurs a

épousé, il y a cinq ou six ans, un Américain de je ne sais quelle secte. Aujourd'hui le voilà catholique.

— Oh! les Yankees sont moins obstinés que ces Teutons à tête dure. Enfin qui vivra verra ! »

II.

Huit jours après cette conversation, le ministère des affaires étrangères tout entier, depuis Son Excellence le ministre jusqu'à ceux des garçons de bureau qui étaient parvenus à s'échapper, se mêlait dans l'église de la Madeleine, non seulement à la colonie allemande, mais encore à cette foule presque innombrable de curieux désœuvrés qui se font une loi de ne pas plus manquer un grand mariage qu'une première représentation théâtrale.

Ces curieux, qui n'ont rien à faire, sont en vérité les gens les plus occupés du monde. Il leur faut suffire à tout, se montrer partout, aux expositions, aux conférences, aux récitations, aux répétitions, spectacles, concerts, réunions et messes de mariage. Il leur faut suivre le

prédicateur en vogue, les vacations de curiosités et de tableaux à l'hôtel Drouot, les ventes de charité, les séances intéressantes de la Chambre, les grands procès plus ou moins scandaleux, et feuilleter suffisamment les livres à sensation pour pouvoir en parler au jour de Mme X..., aux matinées de Mme Y..., aux soirées de Mme Z...

Le mois de mai est à Paris un mois particulièrement occupé. Ce que les Parisiennes et les Parisiens abattent de besogne à cette première apparition du printemps tient vraiment du prodige.

Aussi le baron Otto de Reichausen, pour peu qu'il fût au courant des mœurs et coutumes du grand monde de la grande ville, dut-il être profondément reconnaissant à la foule *sympathique*, — les journaux s'expriment toujours ainsi au lendemain des cérémonies, — qui se pressait autour de lui et de sa charmante fiancée.

De son côté, il avait fait magnifiquement les choses, et la foule n'eut pas à se plaindre du spectacle qui lui était servi.

Le portique grec de la Madeleine était décoré

avec une somptuosité sans égale : riches tentures de velours, crépines d'or, caisses d'orangers et de camellias. Les orangers abondaient principalement. C'était à se croire à Nice ou à Monaco. La fleur virginale se voyait partout en bouquets, en guirlandes, en couronnes, et, charmant symbole, une de ces couronnes, d'une dimension colossale, attachée en haut du portique par des cordes argentées et des flots de rubans blancs, se balançait au souffle de la brise printanière comme pour saluer au passage la jeune fiancée.

Aux abords de l'église, on s'étouffait littéralement pour chercher à voir le cortège de plus près.

A l'intérieur, si les apparences étaient plus convenables, le recueillement n'était pas plus grand en réalité. On chuchotait avec un murmure de bonne compagnie, dont les anges, gardiens du sanctuaire, devaient être peu édifiés; on appréciait d'un coup d'œil une toilette, on discutait tout bas avec sa voisine le mérite d'un chapeau ou d'un costume.

Qui donc songeait à prier, je vous le demande ? Qui ? si ce n'est la jeune fille, age-

nouillée sur son prie-Dieu de velours rouge, et paraissant ensevelie dans les flots de tulle blanc qui la dérobaient à tous les regards.

A deux pas d'elle, devant le prie-Dieu jumeau, debout, la tête haute, les bras croisés sur la poitrine, se tenait le fiancé, impatient, semblait-il, d'arriver à la fin de cette longue cérémonie, dont son froid protestantisme ne comprenait pas les touchants mystères.

Mais n'était-il pas bien excusable, lorsque tant de catholiques se comportaient dans la maison de leur Dieu comme ils eussent fait dans une réunion mondaine?

A quelques rangs en arrière des mariés, deux jeunes gens du Jockey-Club causaient comme à leur cercle, non pas chevaux, il est vrai, mais poésie.

L'un disait :

L'Église est en lumière, et l'orgue des grands jours
Prélude avec lenteur. La foule émerveillée
Écoute la voix grave, et s'est agenouillée
Dans un frémissement de soie et de velours.

Les vitraux racontant des scènes hébraïques,
Où sont peintes des fleurs, des moissons et des prés,
Promènent des bluets et des pavots pourprés
Sur les dalles du chœur aux riches mosaïques.

Dans les parfums d'encens, de myrrhe et de benjoin,
Je lis discrètement tes plus chères pensées,
Belle prieuse blonde aux paupières baissées
Et les deux mains en croix... Ton pauvre cœur est loin !

Les sons religieux, largement répandus,
Font pleuvoir à torrents leur musique sacrée.
. . . .

« Leur musique sacrée, » répéta le poète en levant les yeux vers la voûte de l'église pour chercher la rime suivante.

« Ma foi ! » reprit-il, « nous nous en passerons, n'est-ce pas, Gaëtan ?

Gaëtan fit un signe d'approbation très complète.

« Mais attends un peu, j'ai la strophe suivante tout entière :

C'est un alleluia dont les voix sont en fête,
Pourquoi pâlir avec de longs tressaillements ?
L'orgue tient renfermés ses tonnerres dormants
Et rien n'éveillera ses éclairs de tempêtes.

Les montagnes du Cap, fantômes alarmants,
Sont en fuite à l'arrière, et, sur les eaux calmées,
La croix du Sud. . . . .

Si Gaëtan ne s'était pas souvenu à point qu'il était à l'église, il aurait certainement éclaté de rire.

« Que diable la croix du Sud vient-elle faire là ? » se contenta-t-il de murmurer ?

« Ah! pardon, j'allais trop loin, emporté par la chaleur...

— De l'improvisation ?

— Non; tout simplement de la récitation. Je n'ai jamais composé deux vers dans ma vie. En revanche, j'en ai beaucoup appris et beaucoup retenu. Au lycée, si tu te le rappelles, j'avais toujours le prix de récitation.

— Peut-être bien; mais les souvenirs de lycée sont si loin que je m'étonne de la persistance de ta mémoire.

— Mon cher, les vers que je viens de te dire ne sortent pas de nos vénérables classiques.

— Je m'en doutais, » murmura Gaëtan d'un air ironique.

« Ils sont d'un poète de la jeune génération, et je les ai trouvés si bien en situation, comme on dit au théâtre, qu'ils me sont montés tout naturellement aux lèvres. Cette jeune fille blonde, qui semble recueillie et absorbée dans la prière, dont le front serein cache pourtant, — au su de tous, — un éternel chagrin, me fait

penser à la *Prieuse* dont parle le poète. *Prieuse* est le titre de la pièce.

— Ah ! un nouveau mot, il me semble.

— Nous nous en permettons comme cela de temps à autre, mon cher; il faut bien enrichir la langue. »

La cérémonie touchait à sa fin. L'orgue venait d'entonner une marche triomphale, et ceux des assistants qui n'avaient pas le droit d'entrer à la sacristie sortaient en hâte afin de prendre les meilleures places auprès des voitures de gala. On s'étouffait aux abords de l'église pour tâcher d'apercevoir la mariée. Des groupes se formaient; les connaissances se rejoignaient pour causer, et c'était à qui apporterait son contingent de nouvelles et d'observations au sujet du grand événement qui venait de s'accomplir.

« Ah ! mon Dieu ! un voile de tulle, comme une simple mortelle, » disait une grande fille, maigre, jaune, pincée, décorée pour le moins autant que la Madeleine des *tentures* les plus extravagantes.

« Que lui vouliez-vous donc ?

— Mais des dentelles ! Est-ce la peine de

convoquer tant de monde, de faire un si riche mariage?...

— Pour faire voir ce qu'on voit tous les jours? » répliqua une grosse dame, dont le visage souriant exprimait l'intelligence et la bonté, relevée d'une petite pointe de malice. « Ma chère, quand on a pour soi la grâce, la jeunesse, la fraîcheur et la beauté, point n'est besoin de trop riches atours. Si Mlle Dailly était coquette, je dirais que la coquetterie l'a admirablement inspirée; mais elle n'est pas coquette, elle est seulement dirigée en toutes choses par un goût exquis.

— C'est donc la septième merveille du monde? » murmura la demoiselle au teint de citron.

« La huitième, » reprit la dame sans sourciller; « mais, pour en revenir à cette simple toilette, vaporeuse, neigeuse et virginale, je dis qu'il ne peut pas s'en imaginer de plus seyante, de plus attrayante, et qui convienne mieux à cette beauté idéale et poétique.

— Un peu trop pâle, à mon gré.

— Elle n'a pas mis de rouge, pas même de poudre de riz, et, grâce à l'absence de tout

cosmétique, ses émotions se lisent sur son visage. Elle est fort émue, en vérité : nouveau charme dans une jeune mariée. Combien en ai-je vu entrant à l'église d'un air vainqueur comme dans une salle de bal ou de concert, et n'ayant l'air de songer ni au sacrement d'institution divine, ni à l'engagement sacré, irrévocable qu'elles vont prendre !

— Dites plus qu'émue, chère Madame ; triste serait le mot.

— Mélancolie bien excusable, quand on songe à ses chagrins si récents encore; mais prenons garde, nous allons nous faire écraser. »

La mariée venait de monter en voiture : un splendide landau tout battant neuf. Les chevaux impatients frémissaient sous la main du cocher, qui s'efforçait de les garder au pas, deux chevaux à la robe de neige, fiers et fougueux, secouant leur tête expressive ornée de banderoles et de rosettes blanches, au milieu desquelles fleurissait un camellia blanc, comme à la boutonnière du cocher et des deux valets de pied.

« Quelles admirables bêtes ! » s'écria le

poète récitateur à son ami Gaëtan; « pas un poil de différence.

— Ma foi! je préfère regarder celle qu'ils ont l'honneur de traîner, » répondit Gaëtan. « C'est decidément une beauté accomplie. Quelles lignes charmantes pour dessiner ce charmant visage!

— Des lignes? Où les trouves-tu donc?

— Mais, mon cher, prends la peine de regarder. — Ah! pardon, j'oubliais ta myopie. — Ajuste alors ton monocle ou ton binocle, tout ce que tu voudras, et tu te rendras compte alors de la finesse des arcades sourcilières, des inflexions délicates des tempes, des ciselures exquises des narines. Et avec cela un œil bleu splendide, allongé comme une amande.

— J'y vois, j'y vois, » dit l'ami Gaëtan, qui avait fini par retrouver ses yeux d'emprunt, égarés dans son gilet. « Je t'accorde tout cela; mais le bas de la figure?

— C'est juste; les lignes ne sont pas aussi parfaites que dans le haut, un peu vagues, peut-être, mais ce vague a quelque chose de charmant, de presque enfantin, qui va bien avec l'étonnement naïf des yeux.

— On serait étonné pour moins que cela, » murmura la demoiselle au teint de citron, qui s'efforçait de suivre la conversation des deux élégants. « Hier, obscure, pauvre, sans avenir, aujourd'hui grande dame riche et titrée, c'est vraiment un beau rêve qu'elle fait, cette Isabelle Dailly! — Je sais bien, » ajouta-t-elle en manière de consolation accordée à ses sentiments envieux, « qu'on peut faire de plus beaux mariages que celui-là.

— Mais oui, » répliqua gaiement la dame au malin sourire; « il reste encore la fleur du panier, ma chère Coralie; ainsi, en Angleterre, le duc d'Édimbourg est toujours libre; en Russie, en Belgique, dans les pays du Nord, il est bien quelque héritier présomptif à votre disposition, si le cœur vous en dit.

— Je ne vise pas les Altesses Impériales ou Royales, pas même les Sérénissimes, » répondit non sans aigreur la pauvre fille qui avait certainement perdu déjà sous ce rapport plus d'une illusion « Je parle en thèse générale, et je dis que les Prussiens ne sont pas riches comme les Anglais, par exemple.

— Ce Prussien-là, sans faire de comparaison, est d'une richesse fort respectable, ma chère. »

Au même instant, comme si les deux membres du Jockey-Club cherchaient à se mêler à la conversation des deux dames, l'un se mit à dire :

« On prétend, mon cher, que le baron de Reichausen avait épousé en premières noces la fille d'un richissime banquier de Hambourg, une sorte de marquis de Carabas dans le Brandebourg, où ils n'abondent pas d'ordinaire. Il jouit, dit-on, d'une fortune d'un million de revenu.

— Ce n'est rien auprès de certains pairs d'Angleterre dont la fortune territoriale leur rapporte annuellement jusqu'à huit ou dix millions. C'est splendide, n'est-ce pas? Quelle vision pour l'imagination! Vous représentez-vous ce qu'il faut de prés, de champs, de bois, d'étangs, de forêts, de vallons et de montagnes pour arriver à un pareil résultat? Que de gibier et de poissons, que de bêtes à cornes, que de verdure, que d'eaux dormantes et courantes! Tandis que le capita-

liste enrichi par les affaires de Bourse coupe deux fois par an avec de grands ciseaux ses petits coupons de chemins de fer, de mines, de gaz et de rentes sur le grand-livre, le lord terrien se dit que pour lui le soleil mûrit l'épi, la rosée quotidienne verdit l'herbe des champs et féconde le gland qui deviendra chêne majestueux. Pour lui, la faucille du moissonneur, la hache du bûcheron, la meute joyeuse, les daims bondissant dans la clairière..... »

Combien de temps aurait duré cet accès d'enthousiasme? Nul ne le sait, si Gaëtan n'était pas parti cette fois d'un franc éclat de rire.

« Allons, le vent est aux tirades ce matin, » dit-il. « Tout à l'heure la poésie, maintenant la prose, qu'on ne peut taxer de vile prose; c'est une prose de millionnaire, ruisselante d'or et d'argent. »

La demoiselle couleur citron, qui entendait ce dialogue, n'avait pas, pour sa part, la moindre envie de rire. Chacune des paroles précédentes lui perçait le cœur d'un coup de poignard aigu. Elle se disait que cette Isa-

belle Dailly, qu'elle ne pouvait absolument pas trouver belle comme on le prétendait généralement, avait bien de la chance, une chance extraordinaire.

« Pourquoi ce baron de Reichausen s'était-il avisé de la choisir préférablement à toute autre ? »

Il est certain que, si les droits d'ancienneté avaient pu compter pour quelque chose, Coralie devait être mise en première ligne ; mais dans ces questions-là, hélas ! tout à l'encontre de bien d'autres, on passe au *choix*, et l'ancienneté devient un motif de défaveur et de disgrâce.

Au moment où les voitures venaient de disparaître au tournant de la rue de la Paix, Coralie fut abordée par une jeune femme mariée depuis peu :

« Eh bien, qu'en dites-vous ? » demanda-t-elle. « Y eut-il jamais une mariée plus idéale que celle-là ? Quelle ravissante toilette !

— Je ne trouve pas, » répondit Coralie en se pinçant les lèvres. « Avez-vous donc oublié la toilette de mon amie Mlle de Mairan, la fille d'un président de chambre à la Cour des

comptes, qui s'est mariée l'hiver dernier? Voilà un modèle.

— Cela ne m'a pas frappée, ma chère.

— Une robe de faye à longue traîne, ornée de point de Venise splendide, comme on en rencontre peu.

— Je défie que votre point de Venise vaille cette frange de boutons d'oranger tremblants, à demi enfouis dans des bouillonnés de tulle d'un vaporeux idéal.

— Je n'y ai pas regardé de si près, » répliqua Coralie.

« Eh bien, ma chère » dit la jeune femme avec un malicieux sourire, « prenez bonne note de cette composition de toilette, à la fois si savante et si simple, pour quand votre tour viendra. »

III.

Il y avait trois semaines environ que le baron de Reichausen et sa jeune femme étaient de retour de leur voyage de noces dans la haute Italie.

On s'était installé à l'hôtel Meurice de la

façon la plus confortable : domestiques nombreux, voitures de toutes sortes, appartement réservé d'ordinaire aux Majestés et aux Altesses de passage à Paris.

D'établissement définitif, il n'en avait pas encore été question. Isabelle soupirait après l'*at home* où elle pourrait se créer une vie selon ses goûts. Mais, malgré l'ardeur de ses vœux, elle n'osait pas s'en ouvrir à son mari.

Le baron était par nature et par tempérament d'une humeur sévère et mélancolique; bien qu'il aimât tendrement sa femme, celle-ci ne s'était jamais plus aventurée à lui exprimer un désir depuis le jour où elle avait été repoussée d'une façon un peu rude.

Il s'agissait de quitter Venise où ils avaient séjourné assez longtemps.

« Vous plairait-il de voir Florence? » avait demandé le baron.

Isabelle répondit affirmativement; mais elle ajouta aussitôt que c'était pour Rome qu'elle réservait ses désirs les plus chers.

« Je ne vous y engage pas, ma chère, » lui fut-il dit.

La jeune femme leva un regard étonné vers lui.

Elle vit une expression de figure froide, sarcastique, presque hautaine, et entendit bientôt les paroles suivantes :

« Je ne vous y engage pas, parce que vous en seriez pour vos désirs. Je n'ai pas l'intention de mettre les pieds à Rome. C'est la ville du monde qui m'est le plus antipathique. »

Isabelle retint un soupir prêt à lui échapper.

C'était sa première déception, depuis le jour où elle avait prononcé devant Dieu le *oui* solennel qui engageait son cœur et sa foi; et la première déception, quel que soit l'objet mis en cause, apporte avec elle quelque chose de particulièrement amer.

Plus tard, à force de boire au calice, on arrive à s'y habituer peu à peu; mais la lie qui se trouve au fond de toute coupe humaine ne paraît pas plus désagréable que cette première goutte de l'amer breuvage.

Dans la circonstance présente, Isabelle était trop raisonnable pour s'affliger outre mesure d'un refus contrariant ses vœux secrets, s'il ne s'était agi que d'elle, mais elle avait

fondé mille espoirs sur ce voyage à Rome. Elle s'était forgée par avance mille pieuses chimères.

Il lui semblait impossible que son mari se bornât à visiter en artiste et en poète la ville éternelle, que tant de souvenirs et tant de ruines restassent lettre close pour lui au point de vue chrétien.

En marchant sur des pierres, « qui ont été les dieux de César et de Pompée, » il songerait au Dieu unique qui les a vaincus tous. Il ne respirerait pas impunément cette atmosphère sans pareille au monde; les splendeurs de l'art et de la nature, les grandes lignes de l'horizon romain s'effaceraient pour lui devant les pompes et la majesté du culte catholique; enfin la ville des consuls et des empereurs deviendrait peut-être à ses yeux la ville des pontifes successeurs de saint Pierre.

Elle continua donc son voyage assez tristement, regardant d'un œil distrait, qui lui valut plus d'un reproche, les merveilles foisonnant devant elle.

Florence elle-même, la ville athénienne au

nom charmant qui lui souriait dès le début, la laissa presque indifférente.

« Voir Rome et mourir, » opposait-elle tout bas à ceux de leurs compatriotes qui, s'étonnant de leur voir rebrousser chemin, sans aller vers le sud, répétaient sur Naples le dicton tant de fois répété.

A son retour à Paris, Isabelle ne manqua pas de compensations pour lui faire oublier ces premiers mécomptes. C'était un cœur tendre, aimant, toujours prêt à pardonner, et, en même temps, facile à abuser. Elle reçut avec bonheur les caresses de sa belle-mère, sans s'étonner de leur nouveauté, sans se dire que la baronne de Reichausen, descendant de son élégant équipage, escortée de deux valets de pied à sa livrée, et se présentant d'ailleurs les mains toujours pleines, ne pouvait pas être reçue comme la modeste Isabelle Dailly, « une charge, un fardeau, bonne tout au plus à habiller ses petites sœurs, à les amuser et à les instruire. »

C'est ainsi qu'on s'exprimait autrefois à son égard. Mais comme les temps avaient changé! Les petites sœurs pour leur part

avaient grand'peine à reconnaître l'aimable Cendrillon de l'année précédente dans cette fée bienfaisante qui savait deviner leurs goûts et leurs désirs.

C'était par son influence, — elles ne l'ignoraient pas — qu'on avait quitté le triste entresol, au fond d'une cour passablement obscure, pour aller habiter un joli pavillon entouré d'un frais jardin, voisin du bois de Boulogne. La bonne à tout faire était passée cuisinière, et avait maintenant pour compagne une habile femme de chambre qui savait très bien tailler et ajuster les jolies étoffes sortant à chaque visite de la belle voiture comme d'un coffre magique.

« Isa, que nous apportes-tu aujourd'hui? » demandaient les petites filles, en accourant dans l'avenue, dès qu'elles entendaient le bruit bien connu des *trotteurs* de la baronne, deux alezans dorés dont s'enorgueillissait fort la belle-mère.

Elles avaient été quelque temps avant d'oser l'appeler Isa comme jadis.

« Il faut dire ma sœur, » avait recommandé leur mère. « C'est plus poli.

— De la politesse avec moi? » s'écria la jeune femme.

Et elle avait attiré sur ses genoux les deux fillettes, qui ne se lassaient pas de contempler la montre microscopique, avec son chiffre de diamants et son agrafe armoriée.

« Isa, » demanda la plus audacieuse des deux sœurs, « nous donnerez-vous bientôt une montre?

— Quand vous ferez votre première communion, » répondit la grande sœur.

Mme Dailly avait ses joies, elle aussi, dans ce surprenant état de choses. Des anciennes inimitiés, des sourdes jalousies, il n'en était plus question. La fortune avait tout changé. Comment la persécutrice se serait-elle souvenue de ses mauvais tours de jadis, quand la persécutée les avait si bien oubliés!

Mme Dailly s'était habituée avec une aisance parfaite à monter dans la belle voiture et à y faire deux ou trois fois le *tour du lac*, chose insipide à Isabelle, qui détestait la foule. Mais la jeune femme accomplissait ce petit sacrifice avec une telle bonne grâce, qu'il ne

vint jamais à l'ancienne marâtre l'idée de la soupçonner seulement.

Elle trouvait que le bois de Boulogne était bon, non pas pour y respirer l'air pur, écouter chanter les oiseaux et voir les feuilles s'empourprer des teintes de l'automne, mais pour étudier les toilettes nouvelles, admirer les beaux équipages et se voir passer elle-même dans le landau découvert, bien à l'abri des premiers froids, sous les riches fourrures et les beaux cachemires fournis par la corbeille de noces.

« Où êtes-vous allée, Isa? » demandait parfois le baron, lorsqu'il retrouvait sa femme au retour de ses promenades.

« Au bois, mon ami.

« En vérité, » disait-il, « ces Parisiennes sont étonnantes. Il semble que la nature commence pour elles avec l'Arc-de-l'Étoile, et finisse au delà de Longchamps. Vos chevaux vont d'une assez bonne allure, ma chère, pour vous mener du côté de Meudon, de Saint-Cloud, de Ville-d'Avray; mais après tout vous êtes libre. »

Le baron, en effet, avait pour habitude

de se mêler fort peu des affaires de sa femme. Pourvu qu'il la trouvât chaque matin fraîche et souriante dans le petit salon qui précédait la salle à manger, pourvu qu'elle fût d'une exactitude militaire à l'heure du dîner, et qu'elle lui servît le soir sa tasse de thé, dont il était amateur comme un Anglais, il ne lui demandait compte d'aucune de ses heures.

Isabelle aurait préféré moins de liberté et plus d'intimité.

« Il m'aime certainement, » pensait-elle; « sans cela pourquoi m'aurait-il épousée? »

Et cependant ce n'était pas ainsi qu'elle avait compris le mariage, lorsqu'à l'aurore de sa jeunesse elle avait rencontré cette affection si douce qu'un affreux malheur était venu briser dans sa première fleur.

Mais ce souvenir, elle devait le bannir comme une pensée dangereuse; elle avait promis d'oublier, il le fallait. Oh! comme elle y serait mieux parvenue, lui semblait-il, si elle avait pu mener cette vie d'intérieur après laquelle elle soupirait!

Qu'attendait-il donc pour se fixer? — En

dehors de ses visites quotidiennes chez son père et de ses courses de charité, Isabelle ne trouvait rien de bien agréable à cette vie oisive, qui arrachait des exclamations enthousiastes à sa frivole belle-mère.

« Que vous êtes heureuse, ma chère ! » lui répétait-elle sans cesse...

Pour Mme Dailly, la vie opulente, telle que la menait sa belle-fille, était un ciel tout rose, dans lequel les nuages eux-mêmes étaient roses aussi.

« Vous avez un mari exceptionnel ; il donne sans compter. Ce n'est pourtant pas là le genre de réputation qu'on fait d'ordinaire aux Prussiens ; mais après cela il est si riche ! Combien je me félicite lorsque je songe que c'est à moi pourtant que vous devez un sort pareil ! »

Il y avait un peu de vrai dans cette assertion. Un jour de l'hiver précédent, M. Dailly, rentrant chez lui à l'heure du dîner, remit à sa femme, d'abord une invitation pour un fort beau bal qui devait se donner aux affaires étrangères, puis une gratification de six cents francs qu'il avait reçue pour un

travail exceptionnel dont il s'était tiré avec honneur.

Il exprima timidement l'espoir, en donnant à sa femme le petit rouleau d'or, que la somme suffirait pour lui acheter une jolie toilette et quelque chose de *convenable* pour Isabelle. Le pauvre homme n'osa pas s'aventurer plus loin que cette épithète, et il eut raison de se montrer prudent.

Mme Dailly répondit d'un ton aigre que les hommes étaient surprenants et tout à fait ridicules quand ils voulaient se mêler de choses auxquelles ils ne comprenaient rien. Six cents francs ne mènent pas loin quand on manque de tout! — Mme Dailly avait l'habitude de manquer de tout. — S'il fallait habiller deux personnes avec trente pièces d'or de vingt francs, elle préférait y renoncer.

Que M. Dailly choisisse entre sa femme et sa fille.

« Mais, » objecta le timide mari, « il faut si peu de chose pour habiller une jeune fille parée de sa jeunesse, de ses grâces, de sa beauté! »

On ne pouvait choisir pires arguments.

« C'est cela, » riposta la belle-mère, « tandis que moi, fatiguée, vieillie avant l'âge, il me faut essayer de « réparer des ans l'irréparable outrage ».

— Non, ma bonne amie, vous vous méprenez étrangement. Je veux dire qu'une beauté complète, épanouie, arrivée à son apogée comme la vôtre... »

M. Dailly sentit qu'à force de barboter, il allait perdre pied tout à fait.

« Enfin, n'en parlons plus, » dit-il, « c'est une affaire finie; à condition, ma chère Louise, que c'est à vous que j'aurai le plaisir d'offrir mon bras au bal des affaires étrangères.

— Mon Dieu, mon ami, » s'empressa de dire Louise, évidemment touchée et flattée tout à la fois, « il y aurait peut-être moyen d'arranger les choses. J'ai ma robe de contrat, vous vous la rappelez, n'est-ce pas? »

M. Dailly sourit galamment.

« Elle est encore bien, mais devenue trop étroite pour moi. Votre fille est si menue, si chétive, la pauvre enfant, qu'il lui sera facile d'en tirer parti. Offrez-la-lui de ma part;

avec un peu de vouloir et d'adresse, on en fera une toilette charmante. »

Isabelle se montra d'un avis tout contraire à celui de Mme Dailly : d'abord elle refusa d'aller au bal ; puis, quand son père, prenant un air d'autorité dont il s'étonnait lui-même, déclara qu'il exigeait ce sacrifice de son obéissance, elle se résigna, mais à la condition qu'on ne la condamnerait pas à la fameuse robe rose.

Elle la connaissait de longue date pour l'avoir vue, à chaque déménagement, descendre d'un cran dans l'échelle hiérarchique du porte-manteau. Ces fréquents changements de résidence avaient fini par faire tourner en pelure d'oignon la nuance feuille de rose. Or, bien qu'Isabelle ne fût pas coquette et que le deuil de son âme ne lui permît de désirer plaire à personne, elle redoutait fort le ridicule et les regards méprisants attachés sur sa personne.

« Cher père, » dit-elle, « remerciez Mme Dailly de ses bonnes intentions ; pour moi, j'aurai tout ce qu'il me faudra sans dépouiller sa garde-robe. »

M. Dailly, avec sa prudence accoutumée, omit la seconde partie du message, et Isabelle, livrée à ses ressources et à ses seules inspirations, put se confectionner, dans sa chambre, une toilette d'une simplicité qui touchait presque à la coquetterie.

Il faut se croire belle d'une beauté irréprochable pour se permettre un si grand dédain de toute recherche.

Tel fut l'arrêt formulé par la belle-mère, lorsque la charmante fille se glissa timidement le soir du bal dans le petit salon en attendant la voiture.

Ces paroles furent accompagnées d'un regard jaloux qui promettait à Isabelle toutes sortes de peines et de difficultés pour les jours suivants. Mais les événements marchèrent si vite que dès le lendemain Cendrillon se fit une place à part à la maison paternelle.

Sans perdre son petit soulier de satin, aussi mignon que celui de l'héroïne du conte, elle toucha dès son entrée au bal le cœur rude du baron de Reichausen.

« Quelle est cette jeune fille, blanche comme un lis et gracieuse comme une nymphe? »

demanda-t-il à son voisin, secrétaire général du ministère.

« La fille d'un de nos modestes employés, homme fort honorable, chargé d'une nombreuse famille, et presque sans fortune.

— Tant mieux ! »

Ces deux mots sortirent comme un murmure des lèvres serrées de Son Excellence le baron, mais il ajouta plus haut et d'un ton très déterminé :

« Je souhaiterais être présenté aux parents de cette jeune fille. »

M. Dailly s'imagina tomber des nues quand le secrétaire général, l'abordant avec autant de courtoisie que s'il eût eu affaire au chef de division, directeur du personnel, présenta à Mme Dailly l'Excellence prussienne.

Celle-ci, — nous voulons dire la femme du sous-chef, — qui avait fort bon air quand elle voulait s'en donner la peine, vit tout de suite que ses beaux yeux et son aimable sourire n'étaient pour rien dans la présentation. Elle comprit la signification des regards du baron de Reichausen, toujours dirigés sur sa belle-fille ; elle pressentit le parti qu'on

pourrait en tirer; aussi, quand Isabelle, qui avait refusé jusqu'alors toutes les danses, s'apprêtait à répondre *non* sans cérémonie au noble présenté, elle lui marcha assez énergiquement sur le pied pour que la jeune fille n'osât formuler un refus.

Elle balbutia timidement quelques syllabes incertaines que Mme Dailly se chargea de traduire.

« Ma fille ne valse jamais, » dit-elle ; « nous ne l'y avons pas autorisée jusqu'à ce jour ; mais avec vous, Monsieur le baron, c'est tout différent ; elle vous donnera donc la première valse, comme vous le désirez. »

Le baron valsait comme un Allemand ; Isabelle faisait une délicieuse danseuse.

« Quel couple charmant ! » s'écria Mme Dailly bien abritée par son éventail, lorsque les deux valseurs, presque seuls à poursuivre la valse un peu longue, passèrent en tournoyant devant elle.

M. de Reichausen ne se douta guère de quelle bouche sortait ce compliment. Il sourit et regarda sa danseuse à la dérobée.

Isabelle, qui avait reconnu le son de la

voix, ne put s'empêcher de rougir, et parut fort mal à l'aise jusqu'à ce qu'elle se vît reconduite à sa place.

Il n'en fallut pas davantage au Prussien, lequel était par nature et par tempérament fort expéditif.

Concevoir et exécuter ne faisaient qu'un pour lui. Le lendemain à midi, comme Mme Dailly essuyait soigneusement avec un linge fin le bord de sa robe caroubier, — un satin magnifique à quinze francs le mètre, — elle vit entrer son mari essoufflé, hors d'haleine, si pâle, si ému, qu'elle s'imagina qu'il venait d'être destitué ou nommé chef de division.

Jamais M. Dailly n'était rentré à cette heure pour déjeuner. Une fois muni de sa tasse de chocolat prise à huit heures, il se contentait pour son lunch d'un petit pain fourré de jambon ou de saucisson qu'il mangeait bravement au ministère derrière un paravent, à côté de sa carafe pleine d'une eau limpide.

« Qu'y a-t-il? » s'écria-t-elle en laissant échapper le satin caroubier qui se répandit en flots pourpres sur le maigre tapis.

M. Dailly s'essuya le front de la main droite,

et de la gauche fit signe qu'on lui laissât reprendre la respiration.

« Mais vous me faites mourir. Parlez donc.

— Rien que d'heureux... ma bonne amie... Le baron... sort du ministère... où il est venu... me trouver... à mon bureau... et même... il a poussé la politesse jusqu'à me reconduire dans son coupé...

— Eh bien, voilà tout? » dit Mme Dailly d'un ton dédaigneux.

« Mais non! Ce n'est que le commencement! Pour le reste,... sommes-nous bien seuls? »

Mme Dailly haussa les épaules pendant que son mari allait regarder derrière les deux portes, dont par surcroît de précaution il retira les clefs qu'il mit dans sa poche.

Il vint alors se rasseoir auprès de sa femme, et saisissant énergiquement sa main :

« Il demande Isabelle en mariage, » murmura-t-il. « Il ne veut pas de dot. Il lui reconnaît huit cent mille francs par contrat, et plus tard part d'enfant. »

Mme Dailly était devenue fort pâle, puis le sang lui était monté si violemment au visage que ses joues auraient lutté de vivacité avec

la teinte de la robe de satin, toujours gisante par terre.

En un instant, le dépit, la jalousie, lui avaient rongé le cœur, mais bientôt elle avait calculé que de bénéfices la famille pourrait retirer d'une pareille alliance, et s'efforçant de prendre un air d'aimable modération : « Qu'avez-vous répondu? » demanda-t-elle.

— Que j'allais consulter ma femme et ma fille.

— Mon cher, on ne réfléchit pas en présence de propositions pareilles; on commence par dire oui, et ensuite....

— Mais Isabelle? Vous savez bien qu'elle ne veut plus entendre parler mariage depuis la catastrophe terrible qui...

— Bah! bah! laissez donc. Qu'a-t-elle refusé en définitive? Un médecin sans clientèle, un petit employé du ministère qui n'avait pas le sou; mais un baron, riche comme Rothschild, il faudrait voir! »

Mme Dailly prit un air si menaçant que le pauvre homme trembla à la seule pensée des scènes violentes dont sa chère Isa pourrait être victime.

« Je lui parlerai, » murmura-t-il, « j'essaierai de la convaincre.

— A la bonne heure! Montrez-vous enfin un père énergique, un chef de famille, sachant faire respecter son autorité. De mon côté, je tâcherai de vous seconder. »

Le soir même, un premier assaut était donné. Mme Dailly, tout indomptable qu'elle se montrait d'ordinaire, se dit dans la circonstance présente qu'Henri IV avait eu raison, et qu'on prenait plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.

Où puisa-t-elle toutes les douceurs, toutes les tendresses emmiellées, toutes les caresses dont elle entoura la jeune fille? Cette femme rapace, égoïste, sut trouver le chemin du cœur d'Isabelle. Hélas! ce n'était pas bien difficile. La pauvre enfant était la bonté même.

Après avoir demandé une nuit de réflexion qu'elle passa en larmes et en prières, elle conclut qu'elle devait mettre de côté ses regrets, ses répugnances pour le bonheur des autres, et quand elle vint s'asseoir auprès de son père, qui prenait sa tasse de chocolat sans trop savoir ce qu'il faisait, émiettant son pain tout

autour de lui comme s'il s'agissait de préparer la pâture à une nombreuse couvée, elle répondit à son regard anxieux par ces seuls mots :

« Cher père, qu'il soit fait comme vous le désirez. »

Le soir même, le baron qui allait vite en besogne, venait prendre sa première tasse de thé en qualité de fiancé reconnu, et offrir son premier bouquet.

Ce bouquet était d'une telle splendeur de dimension qu'il n'y eut pas dans toute la maison de vase capable de le contenir ; aussi le lendemain la masse énorme de fleurs arriva-t-elle dans une magnifique potiche du Japon, qui semblait toute dépaysée au milieu du modeste ameublement de la maison Dailly.

« En vérité, Isabelle, » disait la belle-mère après le départ de son futur gendre, « vous devriez lui dire qu'il jette l'argent par les fenêtres ; il ne laisse pas seulement aux fleurs le temps de se faner. »

Pauvre Isabelle ! timide et tremblante auprès de cet inconnu qui lui faisait presque peur, elle n'aurait su comment s'y prendre

pour faire la plus légère observation, et acceptait tout par l'impossibilité de refuser.

Quand arriva le moment de la corbeille, ce fut bien pis encore ; de véritables folies, murmurait la belle-mère en conviant ses amies et connaissances à venir ouvrir et refermer les écrins.

Là les roses, les jasmins, les muguets, tout ce que Nice avait pu produire de plus frais et de plus blanc se transformait en perles, en diamants, en émeraudes, en saphirs et turquoises, en saphirs surtout.

« Vous êtes faite pour les saphirs, ou plutôt les saphirs sont faits pour vous, » avait dit le baron en offrant à sa timide fiancée un diadème de ces précieuses pierres.

Puis, se retournant vers Mme Dailly, comme s'il craignait d'adresser un compliment trop direct, capable de blesser la modestie de la jeune fille :

« Les yeux de Mlle Isabelle sont limpides et transparents comme l'eau du Rhin, tantôt bleue lorsqu'elle reflète l'azur du ciel, tantôt verte lorsque les arbres de la rive viennent s'y mirer. »

A part ces rares occasions, où son admiration enthousiaste cherchait à s'épancher, le baron se montrait fort silencieux. Le soir, en attendant le thé, pendant qu'Isabelle travaillait à sa tapisserie à la clarté de la lampe, il feuilletait distraitement les livres épars sur la table, parcourait les journaux, — on avait soin d'en placer une demi-douzaine à sa portée, — et répondait par monosyllabes aux essais de conversation politique de M. Dailly.

« A demain, » disait-il en se retirant, après avoir tendu la main à Isabelle.

Isabelle respirait à l'aise dès qu'il était parti; elle souriait au babillage de ses petites sœurs qui se partageaient les gâteaux frais qu'on ne pouvait garder pour le lendemain, et souriait encore, mais d'une façon toute mélancolique, lorsque Mme Dailly s'écriait avec enthousiasme :

« Quel homme charmant! Qu'il est donc aimable! »

En vérité, ne parlait-il pas d'or, et tous les compliments du monde, en vers ou en prose, auraient-ils valu les témoignages *palpables* de sa tendresse?

Mme Dailly étalait les cachemires, drapait le velours et la soie, faisait miroiter les pierreries, disposait artistement les dentelles, et parfois attachait à son poignet les bracelets admirables qui lui arrachaient des soupirs d'envie.

« Je voudrais pouvoir vous les donner, » murmurait la jeune fille, honteuse de tant recevoir.

La veille du mariage, et comme conclusion à toutes ces magnificences, Isabelle trouva une somme de dix mille francs en or au fond d'un coffret d'argent ciselé.

« Est-ce bien pour moi? » tout à fait pour moi? » osa-t-elle demander.

Le baron se prit à sourire. Le sourire lui allait bien ; il adoucissait sa physionomie sévère et ses traits par trop accusés.

« Alors, » dit-elle tout bas à sa belle-mère, « permettez-moi de vous les offrir pour la dot de mes petites sœurs. »

Elle croyait n'avoir pas été entendue. Une heure après le départ du baron, un chèque de dix autres mille francs arrivait à l'adresse de Mlle Isabelle, pour que la somme n'eût pas be-

soin d'être partagée entre les deux petites sœurs, disait un court billet.

Pour le coup Mme Dailly n'y tint plus. Elle saisit Isabelle dans ses bras, et faillit l'étouffer à force de caresses.

« Mon Isa, ma fille bien-aimée, » s'écria-t-elle dans un élan de gratitude sincère, « vous êtes l'ange gardien de la famille. »

Isa resta sérieuse.

« Il faut que je l'aime, » murmurait-elle. « Qu'il est bon pour moi ! Qu'il est bon ! »

Et vingt fois par jour elle répétait ces mots pour échauffer son cœur qu'elle se reprochait de sentir si froid.

IV.

Ce matin-là Isabelle était assise en face du baron dans l'élégante salle de leur appartement à l'hôtel Meurice.

Le baron, contre sa coutume, paraissait gai et animé.

« Votre Célestin est décidément un grand artiste, » dit-il en faisant signe au valet de chambre qui les servait de lui présenter à

nouveau un plat qu'on allait faire disparaître. « Voilà des turbans de sole comme Lucullus n'en a jamais dégusté. Ma chère, si je restais ici plus longtemps, je crois bien que je deviendrais gourmand. »

La physionomie d'Isabelle s'éclaira. D'abord, elle était heureuse chaque fois qu'elle voyait l'humeur de son mari tourner à la gaieté, puis les dernières paroles du baron lui donnaient à supposer qu'ils allaient peut-être quitter cette vie d'hôtel dont elle était si lasse.

Comme s'il prenait plaisir à confirmer ses heureux pressentiments, il ajouta aussitôt :

« Pensez-vous que Célestin consentirait à nous suivre, ou plutôt à *vous* suivre, ma chère enfant, car, dans cette affaire, je reconnais humblement que je passerais par-dessus le marché ? »

Ici nous devons ouvrir une longue parenthèse, toute consacrée à présenter Célestin à ceux de nos lecteurs qui ont l'aimable intention de nous suivre jusqu'au bout.

Célestin, qui s'intitulait avec un orgueil attendrissant le frère de lait de *Mademoiselle*,

était un Breton bretonnant de l'ancienne roche, lequel comptait pour le moins dix-sept ou dix-huit ans de plus que notre héroïne.

C'était donc un robuste gars, en état de vider, sans broncher, plus d'un pichet de cidre, lorsque sa mère, Renotte Perric, avait entrepris de mener à bonne fin l'allaitement d'Isabelle Dailly, alors âgée de trois mois.

Enfant mignonne, délicate à l'excès, Isabelle, à peine les yeux ouverts, s'était mise à dépérir heure par heure.

Une bonne nourrice et l'air de la vraie campagne, tel avait été l'arrêt *sine quâ non* du médecin auquel M. Dailly s'était adressé.

M. Dailly était Breton d'origine; il écrivit dans son pays natal, et n'eut pas de peine à trouver une robuste paysanne qui, moyennant vingt francs par mois, — la Bretagne en était encore à l'âge d'or des petites fortunes, — consentait à se charger d'Isabelle.

Isabelle resta en nourrice jusqu'à l'âge de trois ans, et, pendant ces trois années, elle gagna si bien le cœur de Célestin, le fils aîné de la maison, que ce brave garçon se serait fait hacher pour elle avec un plaisir sincère.

Quand la *mignonne* fut rappelée à Paris, il assura qu'il ne pouvait pas vivre sans elle, et, comme il n'avait aucune autre aptitude propre à lui faire gagner sa vie que celle de bêcher, de labourer, de herser et d'ensemencer la terre bretonne, il se fit soldat.

Un colonel de la connaissance de M. Dailly le prit dans son régiment, — un beau régiment de cuirassiers, — se chargea de le dégrossir et se l'attacha comme planton.

Bien lui en prit. On ne tarda pas à découvrir que Célestin, avec toutes les qualités du soldat français, possédait en germe un goût prononcé pour la cuisine.

La femme du colonel cultiva jusqu'à l'excès ces heureuses dispositions, à tel point que des généraux de brigade et même de division condescendaient à l'*emprunter* au colonel lorsqu'ils avaient quelque grand dîner à donner.

Si Célestin avait été tant soit peu ambitieux, il aurait pu briguer les honneurs du maréchalat, — en tant que maître queux. — Mais Célestin n'avait pas de pareilles visées. Il se bornait, disait-il, à s'entretenir la main pour être en état de devenir le cuisinier de *Mademoiselle*,

lorsque, d'une part, il aurait fini son temps, et, que de l'autre, Isabelle aurait épousé le prince ou le duc qui ne pouvait manquer de lui échoir en partage.

Célestin fit donc deux congés, pendant lesquels il ne se borna pas à la cuisine. La guerre d'Italie et celle de Crimée lui fournirent l'occasion de se distinguer. Il devint maréchal des logis, et rapporta à la paix, outre ses jetons de présence à toutes les batailles de cette période, la médaille militaire.

Pendant ce temps, Isabelle avait grandi, mais rien ne faisait prévoir qu'elle pût un jour offrir au brave cuirassier le poste qu'il ambitionnait. Il fallait gagner sa vie, et surtout ne pas perdre de vue la sœur de lait adorée. Célestin accepta sans se faire prier une place d'aide de cuisine à l'hôtel Meurice. Là, ses aptitudes hors ligne ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention de ses chefs, il fut promu au rang de cuisinier en second, puis en fort peu de temps à celui de cuisinier en premier.

C'est là que nous le retrouvons, s'évertuant à composer pour *Mademoiselle*, devenue baronne de Reichausen, et pour l'Excellence

prussienne, des mets dignes des dieux. A vrai dire, le brave garçon perdait son temps en ce qui était d'Isabelle. La jeune femme préférait à toute chose, pour déjeuner, des œufs à la coque et une tasse de thé à la crême. Là Célestin n'avait pas grand talent à dépenser; mais, comme il lui fallait à tout prix déployer un zèle exorbitant pour sa sœur de lait, il passait un temps considérable à mirer les œufs et à peser la crème.

Il est admis qu'on trouve des taches jusque dans le soleil. Célestin n'admettait pas cette proposition en ce qui concernait les matériaux choisis par lui pour le déjeuner de la baronne. Malheur au fournisseur qui l'aurait trompé en donnant pour excuse cette phrase banale : « Pardonnez-moi, je ne suis pas dedans. »

Alors il devenait terrible. Ses allures martiales se transformaient en férocité; sa charpente carrée, massive, solidement construite, semblait se ramasser pour défier tout adversaire; ses moustaches blondes se hérissaient, sa voix retentissait dans les profondeurs du sous-sol, et les marmitons épouvantés se disaient : « Gare à nous, il va y avoir de l'orage. »

En entendant la question de son mari, Isabelle sourit d'un air d'étonnement.

« Bien entendu, » reprit le baron, « que je lui offrirais des honoraires capables de le dédommager de ce qu'il perdra ici. Mais la gloire d'être chef de cuisine à l'hôtel Meurice, comment la lui rendrai-je?

— Oh! mon ami, ne vous inquiétez pas de cela. Vous n'auriez qu'à lever le doigt et Célestin nous suivrait au bout du monde.

— Nous ne lui ferons pas faire un si long voyage. Berlin n'est pas, que je sache, aux antipodes de Paris.

— Berlin? » s'écria la jeune femme avec un ton de surprise douloureuse.

« Mais oui, Berlin! Qu'y a-t-il de surprenant dans ce nom? Ne pensez-vous pas qu'il est temps enfin de rentrer chez nous?

— Je croyais, » balbutia Isabelle... « Vous m'aviez dit... du moins j'espérais que vous resteriez à Paris. »

Le baron partit d'un éclat de rire qui fit tressaillir sa femme. C'était la première fois qu'elle voyait sa gaieté aller au delà du sourire, et elle en éprouva une espèce de choc

intérieur dont elle ne se rendit pas compte.

« Il fallait bien mettre l'oiseau en cage sans l'effaroucher, » répondit-il. « Maintenant que le tour est joué, et que ma captive est apprivoisée, je l'espère, je n'ai plus à lui cacher l'avenir qui l'attend. Cet avenir sera brillant, Isabelle. Le roi vient de me combler en m'appelant à un poste qui dépasse toutes mes espérances. Je puis prétendre à tout désormais. Avant quelques années, mon enfant, il n'y aura peut-être pas une grande dame à la cour qui ne jalouse le sort que je vous aurai fait. »

Ce petit discours, un des plus longs que le baron eût jamais adressés à sa femme, la laissa assez froide. Il pouvait prétendre à tout! — Que lui importait à elle? —Dépourvue de toute ambition, elle n'avait jamais rêvé un avenir aux teintes éclatantes, mais un horizon tranquille, aux douces nuances : la paix, la concorde, la tendresse au foyer domestique, voilà tout ce qu'elle avait entrevu dans ses vœux secrets.

« Ah! » répétait-elle au fond de l'âme avec un aimable moraliste, « si les hommes savaient quelle petite place il faut pour loger le bon-

heur et combien peu ce logement coûte à meubler ! »

Mais elle n'aurait pas osé émettre une semblable hérésie devant le baron. Elle pliait sa serviette en silence, les yeux baissés, pour cacher les larmes qui s'amassaient une à une sous ses paupières.

« Que faites-vous donc là, enfant? » demanda-t-il.

« Je plie ma serviette.

— Habitude bourgeoise qu'il faut perdre avant de rentrer à Berlin. Si nous autres Allemands nous ne possédons pas l'élégance éblouissante de vos compatriotes, nous avons du moins dans nos habitudes intimes certaines recherches que vous ignorez. Là-bas, Isabelle, le linge de table ne sert qu'une fois. »

En finissant cette leçon, le baron, tira sa montre :

« Ne m'avez-vous pas dit que vous alliez à la messe d'une heure à la Madeleine?

— Oui, mon ami.

— Eh bien, hâtez-vous à votre toilette. Pendant ce temps je donnerai l'ordre d'atteler, et je vous accompagnerai. De cette façon je vous au-

rai sous la main pour une promenade que je projette.

— Je suis toute prête, » répondit la jeune femme. « Mon chapeau et mes gants à prendre, voilà tout. »

Depuis qu'elle était mariée, Isabelle allait chaque dimanche à une messe tardive, dans l'espoir de s'y faire accompagner par son mari. Le matin, de très bonne heure, elle se rendait à une première messe sans le lui dire, puis, après le déjeuner, elle annonçait ostensiblement ses projets, comme pour demander au baron de les ratifier. Il ne manquait guère d'ajouter :

« Eh bien, ma chère, je vous servirai d'escorte. »

Quel espoir Isabelle fondait-elle sur cette courte apparition à l'église ? Le baron était protestant zélé dans la théorie plutôt que dans la pratique. Il ne se faisait pas grand scrupule le dimanche d'omettre l'office au Temple. S'il allait parfois à l'église catholique, c'était un acte de courtoisie envers sa femme, rien de plus. Il ne sentait pas sa conscience engagée parce qu'il franchissait le portail de la Made-

leine en compagnie d'Isabelle, et que souvent même, par ce qu'il attribuait à une distraction de la part de la baronne, elle lui présentait l'eau bénite du bout de ses doigts dégantés.

Il se tenait convenablement à côté d'elle pendant la messe basse qu'elle entendait toujours avec un recueillement profond; pour lui, il avait tout aussi bonne attitude qu'un grand nombre de catholiques, hommes et femmes, qui portent au pied de l'autel un esprit distrait, lequel n'a pas su faire trêve pour un instant aux occupations laissées derrière eux, aux plaisirs qui les attendent à la sortie de l'église.

Mais il semblait à la jeune femme, dont l'âme pieuse s'exhalait aussi naturellement en prières qu'un vase d'encens donne ses parfums, que personne, fût-il deux fois protestant, ne pouvait voir d'un œil indifférent l'autel où Dieu réside, entouré de la majesté et de la poésie du culte catholique.

Beau rêve, chère illusion à laquelle elle s'abandonnerait, pensait-elle, jusqu'au jour où il lui serait donné de s'agenouiller pour tout de bon avec son mari au pied de ce même autel.

Ce dimanche où nous sommes arrivés, Isabelle, la tête plongée dans ses mains, sans que rien pût la distraire de son recueillement, pria humblement pour implorer le secours de Dieu. Son âme éprouvait un trouble immense. Elle se demandait si elle n'avait pas trop présumé de ses forces en entrant, par cet opulent mariage, dans une voie toute nouvelle pour elle, dans une vie mondaine, où rien ne viendrait l'assister dans ses défaillances.

Quel secours attendre? Celui qui devait être son guide, à qui elle avait promis respect et obéissance, n'adorait pas le même Dieu qu'elle. L'adorerait-il jamais?

Son père qui osait, qui pouvait maintenant lui montrer toute la tendresse de son âme, il allait falloir le quitter pour un exil définitif, dire adieu à ses petites sœurs, à ses jeunes amies de couvent, à ce couvent lui-même où elle avait été tant de fois chercher refuge et consolation dans les difficultés de sa vie.

Et ce saint prêtre que Dieu lui avait envoyé comme un véritable Ananie, il ne serait plus là

pour lui frayer le chemin, lui montrer la voie, lui dire de s'y engager résolument.

Isabelle était d'une nature timide non seulement dans les apparences extérieures qui faisaient qu'on la voyait presque au même instant rougir et pâlir comme une fleur que le soleil caresse et délaisse de minute en minute, mais timide au fond de l'âme, timide non par amour-propre, par recherche d'elle-même, timide à la façon de la sensitive, par une délicatesse exquise de sa nature qui ne croyait jamais bien faire.

Moins timide, elle n'aurait sans doute pas épousé le baron, parce qu'elle s'en serait rapportée à ses propres instincts; mais, défiante d'elle-même, elle avait jugé mieux d'obéir à ceux auxquels elle devait obéissance.

« Qui donc me restera? » se demandait-elle avec une véritable angoisse.

Pauvre liane arrachée violemment à ses abris naturels, où s'appuiera-t-elle désormais?

Elle releva alors la tête et rencontra la croix d'or qui surmontait le tabernacle. Elle avait reçu la réponse. — Son regard s'illumina de confiance, ses joues pâles rougirent faible-

ment, toute sa physionomie prit une expression de candeur si radieuse, que le baron qui la regardait depuis un instant, en se demandant le secret de ses larmes, se demanda alors d'où venait cette illumination subite.

Mais il n'eut pas le temps de creuser ce double problème ; en cet instant la messe finissait, et deux personnes qui se trouvaient derrière lui prononcèrent son nom de façon à attirer son attention.

« Quoi ! c'est là cette fameuse baronne de Reichausen dont tu m'as tant parlé? » disait une voix jeune et railleuse. « Tu es sûre de ne pas te tromper ?

— Que tu es singulière ! Je la connais comme je te connais. J'ai été assez longtemps sa voisine au catéchisme de persévérance.

— Eh ! mais, elle n'est pas élégante du tout, cette princesse de contes de fées.

— Isabelle est restée simple, ce qui ne l'empêche pas, ma chère, d'avoir une tournure de duchesse.

— Duchesse déguisée, en tout cas, et bien déguisée, car elle est mise comme une institutrice anglaise.

— Voilà qui ne fait pas honneur à ton goût. La toilette d'Isabelle, pour n'être pas à effet, n'en est pas moins charmante et pleine de distinction. Le costume sombre ne vaut-il pas mieux que les nuances caroubier ou mandarine qui tirent l'œil, et sont bonnes, à mon avis, pour les madras dont les négresses aiment à encadrer leur visage noir luisant?

— Je te l'accorde; mais j'aime qu'on fasse aller le commerce quand on est riche comme ton ancienne compagne du catéchisme de persévérance. Après cela, on dit les Prussiens fort avares. Peut-être le riche baron n'aime-t-il pas à délier les cordons de sa bourse. »

Le baron prêta jusqu'au bout une oreille attentive à cette conversation peu édifiante, si bien qu'Isabelle eut besoin de lui toucher deux fois la main pour attirer son attention.

« Quand vous voudrez, mon ami, » murmura-t-elle, « je suis prête. »

Son sourire était doux et charmant. Qu'il y avait d'éloquence dans ces trois derniers mots, dans la façon dont elle les prononça! Ils voulaient dire : « Soyez tranquille, vous ne verrez pas mes larmes au moment du

départ ; je saurai bien les empêcher de couler. Me voilà prête à vous accompagner au bout du monde s'il le faut. La femme doit suivre son mari. Le Seigneur l'ordonne ainsi. »

Mais le sourire fut perdu. Le baron négligea même de prendre le petit paroissien de sa femme, pour le mettre dans sa poche, comme il en avait l'habitude. Il ne lui offrit pas le bras pour descendre les degrés de la Madeleine, et laissa le valet de pied la mettre en voiture, sans lui rendre aucun de ces petits soins auquels il l'avait accoutumée.

Son regard suivait deux jeunes femmes qui marchaient hardiment devant eux, le chapeau posé crânement au sommet de la tête, les boucles de leur épaisse chevelure d'emprunt flottant sur leurs épaules, le nez au vent, l'allure déterminée, frappant le sol de leurs hauts talons, sur lesquels elles semblaient perchées comme sur des échasses.

« A l'hôtel, » dit le baron d'une voix brève, quand le valet de pied vint prendre ses ordres avant de fermer la portière.

« Je croyais que vous projetiez une promenade, » dit Isabelle surprise.

« Lorsque vous prendrez soin de vous habiller comme votre position le comporte, Isabelle, je me ferai un plaisir de sortir avec vous; mais il m'est pénible d'entendre des critiques comme celles que se permettaient, derrière nous, deux jeunes *dévotes* qui auraient pu choisir en tout cas un autre lieu pour les exprimer. »

Le visage d'Isabelle exprima une surprise profonde. Elle regarda naïvement tout autour d'elle, et sembla dire : « Il n'y a rien à reprendre en moi, j'imagine.

« On assure, ma chère, » ajouta le baron d'un ton contraint, « que vous êtes mise comme une institutrice anglaise. Mais soyez tranquille; la faute n'en est pas à vous. On l'impute à ces Prussiens si avares, qui n'aiment pas à délier les cordons de leur bourse. »

Le sang monta au visage de la jeune femme.

« En vérité, » murmura-t-elle, « je ne comprends pas, mon ami.

— Les femmes sont d'ordinaire plus perspicaces en ces sortes de choses, » répliqua-t-il ironiquement. « Pour moi, j'avoue mon ignorance et ne saurais vous guider. J'ai à vous

dire seulement que, pour l'avenir, je souhaite que vous ne vous fassiez plus remarquer par votre excessive simplicité. Après cela, » ajouta-t-il avec son sourire sarcastique, « c'est peut-être une coquetterie, et la plus habile de toutes. »

Le baron avait été blessé dans son amour-propre. Il blessait à son tour. Mais ce ne fut pas la vanité d'Isabelle qui se sentit atteinte. Elle offrit d'une voix tremblante d'aller se rhabiller, ce que le baron accepta.

« Prenez votre temps, ma chère, » dit-il avec condescendance. « Je vais fumer un cigare en vous attendant. »

La femme de chambre d'Isabelle avait reçu congé de sa maîtresse pour ce jour-là, mais la jeune baronne n'avait pas encore eu le temps d'oublier l'art difficile de s'habiller seule. Elle fit des prodiges de vitesse qui surprirent son mari lorsqu'elle descendit le rejoindre.

« Déjà? » dit-il. Puis, regardant le joli visage fraîchement encadré d'un chapeau de feutre blanc, autour duquel s'enroulait une longue plume blanche :

« A la bonne heure, » ajouta-t-il.

Il tendit alors la main à sa femme en gage de réconciliation, et l'incident fut vidé à tout jamais, car Isabelle se promit de faire désormais, dans la mesure du bon goût, le sacrifice de sa simplicité.

Quinze jours après, le baron et la baronne de Reichausen partaient pour l'Allemagne du Nord, emmenant avec eux le brave Célestin, qui ne s'était pas fait prier.

V.

Le baron de Reichausen portait encore un crêpe à son chapeau lorsque, séduit par la grâce simple et la beauté sans apprêt d'Isabelle Dailly, il l'avait demandée en mariage à première vue.

A vrai dire, il avait peu regretté sa femme, Frédérica Schultzer, qui lui avait apporté en dot avec une fortune royale, — elle était fille unique d'un riche banquier de Hambourg, — tous les défauts d'une enfant mal élevée et gâtée à outrance.

Le baron, rigoureux observateur des con-

venances sociales, s'était toujours montré envers sa femme d'une courtoisie parfaite. Il ne lui refusait rien de ce qui plaisait à sa nature mondaine et frivole, lui accordant une *liste civile* qu'aurait enviée plus d'une princesse régnante d'un petit État d'Allemagne, mais, en même temps, il exigeait d'elle des habitudes d'ordre, d'exactitude, qui semblaient antipathiques à l'enfant gâtée, dont le caprice avait été jusque-là la loi unique.

Des tiraillements fréquents et désagréables au baron se produisirent bientôt dans les rapports des deux époux.

La maison marchait mal; l'or, jeté à pleines mains, ne parvenait pas à y faire régner cette bonne administration, cette sage entente, sans laquelle la vie la plus opulente elle-même devient pénible et contrariée par mille froissements.

Le baron accueillit donc avec empressement la proposition que lui fit Mlle Ulrique Schultzer de venir gouverner cet intérieur où régnait l'anarchie.

Mlle Ulrique, sœur aînée du banquier défunt de Hambourg, avait dirigé longtemps la mai-

son de son frère. C'était une maîtresse femme, devant laquelle tout tremblait chez le Crésus hambourgeois, depuis le patron lui-même jusqu'au dernier des marmitons, en passant par les commis, caissiers et employés de tout genre.

Elle leur en aurait remontré à tous en arithmétique, et, grâce à la fermeté de son administration, la maison du banquier fut bientôt citée comme une maison unique. L'or semblait y couler à flots, et cependant, derrière ce torrent de prodigalités, on devinait une main habile prête à arrêter le torrent quand et comme elle le voudrait.

Mlle Ulrique Schultzer n'avait qu'une faiblesse : sa nièce Frédérica, dont elle raffolait jusqu'au fanatisme. C'était elle qui avait recherché pour l'enfant qu'elle adorait l'alliance du baron de Reichausen. Elle l'aurait voulue princesse, reine, grande-duchesse ou czarine ; mais, faute de mieux, elle l'avait faite baronne.

Les Reichausen d'ailleurs n'étaient pas à dédaigner ; bien que les notions de Mlle Schultzer en science héraldique fussent un peu

confuses, elle savait que sa nièce aurait le droit d'étaler, sur chaque pièce de son trousseau des armoiries aussi compliquées que glorieuses.

Or, pour la sœur du banquier, le bonheur consistait à se promener dans un grand carrosse, — qu'il fût à huit ressorts, elle ne s'en souciait guère, — dont les panneaux se recouvraient des couleurs du blason et des animaux héraldiques. Si on l'avait laissée faire, l'écu discret du baron, ne dépassant guère cinq centimètres, se serait allongé jusqu'au demi-mètre. Le cocher et les laquais poudrés et galonnés, cela va sans dire, revêtus de leur livrée, dont la couleur amarante remontait à l'origine de la royauté prussienne, voilà ce qui enchantait l'ambitieuse vieille fille.

Tout le monde pouvait prendre du galon d'or et d'argent, à condition d'avoir les moyens de le payer; mais tout le monde pouvait-il se permettre ces bandes de tapisserie, licornes de sable sur fond d'azur, que Mlle Schultzer confectionnait d'un bout de l'année à l'autre de ses longs doigts osseux?

« La livrée de ma nièce! » disait-elle en roulant ses yeux d'une certaine façon.

« La vaisselle d'argent de ma nièce! »

Là encore, jouissances quotidiennes. — Mlle Schultzer, qui tenait fort peu aux plaisirs de la table, se serait contentée de la choucroute la plus aigre, si elle avait dû lui être servie dans ces beaux légumiers d'argent massif, où elle avait fait incruster profondément la couronne au tortil de perles.

Comme tous les avares, — Mlle Schultzer était bien réellement avare, — cette vieille fille aimait passionnément l'argenterie; c'était, il est vrai, de l'argent au repos, complètement improductif, mais on avait le plaisir de le tenir sans cesse sous le regard, et de supputer combien de thalers il représenterait le jour où on s'aviserait de le faire fondre pour l'envoyer à la monnaie.

L'argent de son frère, elle le dépensait assez volontiers, mais le sien propre, — une jolie fortune fort ronde, qui s'arrondissait chaque année, — elle y tenait presque autant qu'à la prunelle des yeux de sa nièce. Pour tout dire, si elle n'avait pas été hébergée

somptueusement, d'abord à la table de Lucullus du banquier défunt, puis à celle du noble baron, son neveu par alliance, elle *aurait fait de l'argent avec ses dents*, suivant l'expression populaire; c'est-à-dire qu'elle aurait jeûné de bon cœur pour avoir à ajouter quelques thalers nouveaux aux thalers précédemment amassés.

Frédérica s'arrangea on ne peut mieux de la présence de sa tante, qui la délivra de tout souci au point de vue de la direction de la maison, et en même temps des réprimandes intimes que lui adressait le baron à ce sujet.

La venue de Mlle Schultzer fut d'autant plus opportune que la jeune femme venait de mettre au monde deux jumeaux. C'était plus que le baron n'avait souhaité; mais enfin il avait un héritier de son nom, un petit Ary, fort, vigoureux, bien constitué, qui promettait déjà de faire un rude soldat, à la façon énergique dont il serrait ses petits poings, quand le lait n'arrivait pas assez vite dans sa bouche avide.

La petite fille, qui s'appela Litta, était

au contraire mignonne, presque chétive, aussi blonde que son frère était brun.

« C'est le portrait de ma Frédérica, » murmurait cent fois le jour la grand'tante, qui s'était arrogé tous les droits sur cette enfant.

La nourrice couchait dans une chambre contiguë à la sienne, la suivait comme son ombre et vivait enfin dans un esclavage qui lui faisait trouver ses chaînes bien lourdes, en dépit de la façon généreuse dont le baron avait pris soin de les dorer.

La jeune mère s'arrangeait on ne peut mieux de cet état de choses, et aurait souhaité que le petit Ary partageât à doses égales la tendresse de la vieille fille. De cette façon elle aurait été débarrassée de toutes les entraves de la maternité; non pas que ce fût un mauvais cœur que Frédérica Schultzer, mais elle était restée trop enfant gâtée pour porter avec allégresse le saint joug de la mère. Que les deux enfants fussent bien portants, heureux, choyés, adulés comme elle l'avait été elle-même, c'était tout ce qu'elle désirait, mais à condition de ne pas entendre

leurs cris, de ne pas veiller auprès de leurs berceaux, de ne pas avoir à mettre la paix entre les deux nourrices, toujours armées en guerre.

Sur ce dernier point, la seule apparition de Mlle Ulrique, le seul bruit de ses pas, accomplissait des prodiges.

Douée de la taille que le grand Frédéric recherchait pour ses grenadiers, elle faisait marcher à la baguette le nombreux personnel de la maison. Mais, en même temps, elle aurait pu répéter le mot de Périclès :

« Je gouverne la Grèce, mon fils me gouverne, donc mon fils gouverne la Grèce, » en l'arrangeant de cette façon :

« Je gouverne la noble maison de Reichausen, mais Litta âgée de quinze mois me gouverne, donc Litta gouverne sans partage. »

Quinze mois! Tel était l'âge des deux jumeaux lorsque le baron, ennuyé de la demeure conjugale, sollicita un poste à l'étranger. Il fut envoyé successivement en Hollande, en Autriche, et enfin en France, par une faveur toute spéciale du gouvernement. C'est là que vint l'atteindre la nouvelle de la mort de

la baronne Frédérica. Elle avait été enlevée en quelques jours par une fluxion de poitrine gagnée dans une fête champêtre. Le baron, retenu lui-même au lit par une chute grave, ne put se rendre à Berlin pour les obsèques de sa femme. Il écrivit à Mlle Schultzer qu'il s'en reposait sur elle des soins de toutes choses : derniers devoirs à rendre à la jeune baronne, administration de l'immense fortune qu'elle laissait à son mari et du patrimoine des Reichausen; enfin, ce qui était bien plus important encore, éducation des deux jumeaux.

A partir de cette heure, le baron sembla prendre à tâche d'oublier une union qui ne lui avait laissé que de désagréables souvenirs. A vrai dire, cela ne lui fut pas difficile. La pauvre Frédérica avait si peu marqué dans sa vie! De temps à autre, il recevait de longues lettres de Mlle Schultzer, rédigées en forme de journal. Il y répondait par des billets laconiques, où il se bornait, après avoir approuvé tout ce qu'elle lui soumettait de projets pour l'avenir et de choses entreprises dans le présent, à lui recommander une grande sévérité à l'égard du jeune Ary,

qui annonçait, lui écrivait-on, une nature particulièrement indomptable.

Lorsque Isabelle questionnait le baron sur ses enfants, il répondait d'une façon brève et contrainte.

« N'avez-vous pas leur portrait? » osa-t-elle demander un jour, bien qu'elle vît que ce sujet de conversation lui était peu agréable.

« Je ne sais; je les ai eus peut-être une douzaine de fois en photographie, mais où sont-ils? A Vienne, à Amsterdam, je ne pourrais vous le dire.

— Cela me peine, » murmura la jeune femme. « J'aurais été heureuse de faire leur connaissance, au moins de cette façon.

— Appelez-vous connaître voir sur toile ou papier, retracés par le crayon ou le pinceau, des traits et une physionomie qui n'ont été donnés à l'homme que pour déguiser sa pensée? »

Isabelle fit un geste d'étonnement.

« C'est le mot d'un de vos compatriotes appliqué à la parole. Je l'applique, moi, à la physionomie, à ce miroir de l'âme, le plus trompeur de tous les miroirs. »

Et le baron sourit ironiquement.

Il se rappelait les yeux bleus si doux de Frédérica, pendant qu'il lui faisait la cour, et, en songeant à la ressemblance *prodigieuse* de Litta avec sa mère, il redoutait cet azur céleste où il avait vu éclater tout à coup tant d'orages puérils, tant de colères enfantines, indignes de sa colère à lui.

Sur le compte de Mlle Schultzer, le baron ne se montra pas plus explicite. Isabelle ne savait donc rien ou presque rien des personnes avec lesquelles elle était appelée à vivre désormais, lorsque, par une belle soirée d'été, la berline de voyage, conduite par le gros cocher à livrée amarante, traversa, au galop de deux forts mecklembourgeois, le petit village de ***, situé seulement à une ou deux portées de fusil du château de Reichausen.

VI.

La demeure baroniale était une vieille maison allemande, qui ne sentait aucunement le moyen âge comme Isabelle se l'était imaginé.

Réduite aux conjectures, en cela comme sur tout le reste, la jeune femme devait voir tomber peu à peu les constructions chimériques auxquelles elle s'était livrée depuis son mariage, et particulièrement pendant le trajet de Paris à Berlin.

Ce voyage s'était fait par les voies rapides, le baron ayant hâte, après tout parti pris, de l'accomplir au plus vite.

Isabelle, pour sa part, redoutait et désirait à la fois l'arrivée. Depuis Berlin, où l'on était resté juste le temps d'aller d'une gare à une autre, elle ne cessait d'avoir la tête à la portière, s'attendant toujours à voir apparaître la majestueuse avenue de chênes dont le baron lui avait parlé plus d'une fois, et sous ces ombrages séculaires deux petits êtres souriants qui lui sauteraient au cou en l'appelant maman.

Mais il y avait dix lieues à faire jusqu'à Lubben, dix lieues dans un vrai désert de sable, par une poussière aveuglante qu'Isabelle avalait héroïquement pour ne pas perdre le premier coup d'œil auquel elle s'attachait par une sorte de superstition.

« Ma vie continuera sans doute telle que sera l'arrivée, » pensait-elle.

Enfin, la voici à l'entrée du domaine.

« Ici commencent nos frontières, ici notre royaume, » a dit le baron.

C'est un tout autre aspect que les sables du Brandebourg. Dans les prés ouverts, dont aucune barrière n'interdit l'approche, de belles vaches rousses et quelques bœufs blancs de Hongrie hument l'herbe remplie de douces senteurs.

De petits sentiers à peine tracés se promènent capricieusement à travers les vertes pelouses. Ils alternent avec d'autres petits chemins, d'eau ceux-là, qui laissent couler sans bruit leurs ondes limpides comme le cristal. Isabelle paraît enchantée.

« C'est une oasis, » s'écrie-t-elle.

A l'ouest, cette grande ligne verte qui se prolonge jusqu'à l'horizon, c'est la forêt baignée de pourpre par les derniers rayons du soleil. Isabelle est bonne marcheuse; elle viendra souvent se promener jusque-là avec les deux enfants. On portera le goûter, les livres, l'ouvrage, et on passera de dé-

licieuses journées d'étude et de récréation.

Elle a fait tout un plan pour conquérir ces deux petits êtres, pour les avoir à elle, devenir leur mère par l'adoption, comme elle se la sent déjà par le cœur.

Mais voici l'avenue de chênes; le milieu est sablé ainsi qu'une allée de parc; des deux côtés, un vrai tapis de mousse, où coule un de ces petits ruisseaux argentés qui semblent là tout exprès pour le plaisir des yeux.

Au bout la vieille maison allemande, carrée, massive et lourde. L'écusson des Reichausen, sculpté au-dessus du porche, avertit les passants que là n'habite pas le premier venu. Mlle Schultzer, pour sa part, ne rentre pas une fois au manoir sans lever les yeux sur ce témoignage de la grandeur et de l'ancienneté de la race... de son neveu par alliance.

Pour un peu, elle forcerait les gens du village à soulever leur chapeau quand ils passent devant ce glorieux écusson, et nous sommes bien certains que parmi ces paisibles habitants il ne s'en trouverait pas un de l'audace de Guillaume Tell.

L'aspect général du château est grave,

austère, imposant. Un large fossé gazonné, bordé d'une balustrade de pierre, suit les angles rentrants et sortants de la construction, assez simple, du reste. Aucun faste, aucune recherche d'architecture.

Au milieu de la façade principale, un escalier, qui sert à la fois de pont et de perron, enjambe le fossé gazonné et conduit sur une terrasse arrangée en parterre.

Le cœur d'Isabelle bat à se rompre. Sur la marche la plus élevée du perron se tient une femme d'une taille gigantesque, vêtue de noir de la tête aux pieds. C'est comme une sombre et menaçante apparition dès son entrée dans cette maison qui va être la sienne, un oiseau de mauvais augure, aurait dit une âme superstitieuse.

Mais Isabelle ne croit pas aux présages, et, si elle avait de ces faiblesses, elle préférerait se laisser aller à celle que lui inspire la vue des cigognes. Il y en a deux perchées en ce moment sur le toit du château dans leurs poses hiéroglyphiques.

« Ah! des cigognes! » murmure-t-elle avec une sorte de joie enfantine.

Elle n'en a jamais vu jusqu'à ce jour que dans les gravures, et pour elle l'Allemagne est inséparable de ces oiseaux honnêtes et doux qui reviennent à chaque printemps retrouver le vieux nid des années précédentes, gage de bénédiction, assure-t-on, pour les maisons privilégiées où elles viennent élire domicile.

La voiture, après avoir fait le demi-tour classique, s'arrête devant le perron. La dame noire reste immobile dans ses crêpes. Le baron, qui est descendu le premier, repousse du geste le valet de pied et tend la main à Isabelle.

« Vous voilà chez vous, mon enfant, » dit-il avec un air de bonté inaccoutumée.

Il l'aide à relever la longue queue de sa robe, car il a exigé une grande toilette pour cette entrée solennelle, et lui offre le bras pour l'aider à monter le perron.

La jeune femme sent le besoin de ce puissant appui, car le regard qui se darde sur elle à travers le voile de crêpe noir n'est rien moins qu'encourageant.

« Ma tante, la baronne Reichausen, » dit le baron.

Et il ajoute aussitôt :

« Isabelle, votre tante et la mienne, Mlle Ulrique Schultzer, qui veut bien continuer ses soins à nos enfants. »

Isabelle avait sur les lèvres et dans le cœur un gentil compliment comme sa nature affectueuse avait pu le lui inspirer; mais que dire à une statue de marbre noir qui reste voilée comme une énigme et dont les lèvres s'entr'ouvrent à peine pour laisser passer quelques mots de la rude langue teutonne, encore presque inconnue à la jeune femme?

« Toujours en deuil? » murmure le baron en tendant assez froidement la main à la statue voilée. « Il me semble que, pour aujourd'hui, vous auriez pu quitter ce sinistre appareil. »

Ces paroles n'étaient pas destinées aux oreilles d'Isabelle. Elles y arrivent cependant ainsi que la réponse :

« Aujourd'hui plus que jamais, Monsieur le baron, je dois pleurer ma bien-aimée Frédérica, puisque je suis seule à m'en souvenir. »

Le baron mord son épaisse moustache, et

quelque chose comme un éclair de colère, mélangé d'un sourire ironique, passe dans ses yeux sombres.

« Et les enfants? » ajoute-t-il.

« Ils attendent leur père à la porte du grand salon. »

C'est, paraît-il, tout un cérémonial réglé d'avance. Les héritiers présomptifs, ainsi le veut l'étiquette, ne viennent pas recevoir leur belle-mère aussi loin que la première marche du perron. A vrai dire, elle ne compte pas dans la réception, cette nouvelle venue.

« Les enfants attendent *leur père*, » a dit la voix sifflante de Mlle Schultzer.

De la seconde baronne de Reichausen il n'est nullement question. Et pour qu'Isabelle ne l'ignore pas, cette phrase, ainsi que la précédente, a été prononcée à haute voix et en assez bon français.

Dans le vestibule, dont les murs sont couverts d'armes et de trophées de chasse, les laquais se tiennent rangés en deux files, immobiles, au port d'armes, comme des soldats bien disciplinés qui s'attendent à être passés en revue.

Ce sont tous de vrais colosses, de beaux hommes pour la landwher, dit Mlle Ulrique, qui les nomme un à un au baron.

Enfin voici les enfants, deux jolis enfants, charmants surtout par le contraste.

Les yeux d'Ary, noirs et profonds comme du velours, lancent des flammes. Ses dents éclatantes de blancheur éclairent son visage, un peu sombre pour celui d'un enfant. C'est toute la physionomie de son père, avec des traits plus accentués et plus réguliers.

Il semble d'une nature audacieuse, un peu arrogante; cependant il s'avance vers son père avec une sorte de timidité.

Celui-ci abaisse sa haute taille pour l'embrasser au front.

« Votre mère, » dit-il, en le présentant à Isabelle.

Mlle Schultzer tressaille d'une indignation douloureuse, et la petite Litta, dont le joli visage blanc et rosé diparaît à moitié sous une profusion de boucles roses, éclate en sanglots.

Bienheureuses larmes de l'enfance! Elles fondent la glace qui paraissait devoir s'établir dès ce premier moment. Isabelle s'agenouille

auprès de l'enfant, elle l'embrasse et lui murmure à l'oreille des paroles magiques sans doute, car la petite fille sourit d'un air radieux; elle relève la tête, et laisse voir ses grands yeux bleus, deux vrais bluets, encore baignés par la rosée, et pleins d'innocence et de candeur.

La petite fille s'est accrochée à la main d'Isabelle.

« Non, non, » dit-elle à sa gouvernante qui veut l'emmener. « Je reste avec ma nouvelle maman. »

Ary a fait quelques pas et est venu se poster à côté de sa petite sœur comme pour lui prêter main-forte.

C'est la première fois qu'il voit l'obéissante Litta faire un semblant de résistance, et la révolte est si bien dans ses goûts, à lui, qu'il paraît tout à fait dans son rôle.

Litta, vêtue de blanc, est comme une petite colombe blottie dans les plis moelleux de la jupe d'Isabelle. Ary, lui, ressemble à un jeune aiglon. Déjà son nez a des tendances au bec d'aigle, comme tous les Reichausen. Isabelle n'a qu'à lever les yeux pour constater cette

ressemblance, un peu effrayante au point de vue de son plan d'éducation.

Au-dessus de la haute cheminée en marbre rouge, se voit, dans un cadre richement sculpté, le portrait du baron Frédéric-Guillaume, feld-maréchal à la fin du dernier siècle; à sa droite, son fils, le baron Christian, adjudant général, son sabre nu à la main; à gauche, un autre guerrier, à l'air farouche. Tous ont le bec d'aigle, la physionomie altière, tous pourraient prendre pour devise : « Qui s'y frotte s'y pique. » Isabelle a embrassé ces portraits d'un coup d'œil, et maintenant elle jette un regard presque timide sur l'audacieux garçon.

Mlle Ulrique, elle, ne craint personne, ni l'enfant révolté, ni son père, ni les farouches barons :

« Litta, Ary, » dit-elle d'une voix brève, « n'avez-vous pas entendu Mlle Dorothée? »

Mlle Dorothée est une mince et longue personne, au teint jaune, à l'air sentimental, aux cheveux couleur de filasse. Elle semble très embarrassée de son rôle, et fixe alternativement ses regards effarés sur le baron, qui

paraît ne pas se douter de sa présence, sur l'élève rebelle et sur Mlle Schultzer.

C'est une scène muette, qui n'est pas moins éloquente pour cela.

Mlle Ulrique est pâle de colère; elle se décide à soulever enfin son voile, comptant sur l'effet de son visage d'une laideur remarquable, comme sur une espèce de tête de Méduse, pour terrifier les désobéissants.

Mais elle n'obtient qu'un succès d'éclats de rire fort impertinents de la part d'Ary, auxquels vient se mêler, comme timide écho, le rire argentin de la petite Litta.

Le baron paraît alors sortir d'un rêve, il regarde sévèrement les deux enfants, puis leur grande tante, et ne peut lui-même retenir un sourire :

« Ma tante, » dit-il en allemand, « votre deuil est de mauvais teint. »

Mlle Ulrique jette un coup d'œil à la glace, et se voit alors le visage maculé de taches noires comme si elle s'était amusée à ramoner les cheminées du château.

« Oui, un ramoneur, » dit Ary bien bas à l'oreille de sa sœur, « ou plutôt le vieux char-

bonnier de la forêt. Elle est trop grande pour un ramoneur. »

Litta ne veut pas écouter ces méchants propos ; elle respecte sa tante, elle l'aime, elle lui est reconnaissante de ses soins, mais elle se sent si attirée par les yeux aimants d'Isabelle, par la douceur de sa voix, la grâce de ses gestes, qu'elle résiste à une nouvelle injonction de Dorothée.

« Que dois-je faire ? » demandent les regards de Mlle Ulrique, attachés sur le baron. »

« C'est jour de liesse aujourd'hui, » répondit-il. « A son avènement au trône, une reine n'a qu'à toucher du bout de son sceptre la porte des prisons pour rendre la liberté aux captifs. Isabelle, ma chère, usez de votre droit. »

La jeune femme rougit. Depuis son arrivée chez lui, le baron semble avoir pris à tâche de se montrer particulièrement aimable, presque déférent pour la baronne. C'est un nouveau quartier de la lune de miel sur lequel elle ne comptait guère. Mais elle se gardera d'abuser de sa situation.

« Puisque votre père me laisse maîtresse

d'agir à ma guise, » dit-elle avec un charmant sourire, » je vous demande, mes chers petits, de ne rien changer à vos habitudes, si sagement réglées par votre bonne tante. Il est l'heure pour vous de vous retirer. Suivez donc Mlle Dorothée. Nous nous reverrons demain.

— Ce soir, » demande timidement Litta.

— Ce soir, Madame maman, » répète Ary d'une voix résolue.

« Les enfants ne dînent pas à table, » prononce tout à coup Mlle Schultzer.

« Eh bien, » dit Isabelle, « si vous êtes bien sages, j'irai vous embrasser ce soir dans vos petits lits. »

« C'est une jolie maman, » dit Ary à sa sœur, comme ils se retiraient suivis de Dorothée. « Au moins elle n'a pas l'air d'un soldat comme tante Ulrique; ses mains sont toutes petites, et, quand elle embrasse, sa barbe ne pique pas.

— C'est qu'elle n'a pas de barbe, » reprit Litta en riant. « Les femmes n'ont pas de barbe; la barbe est pour les hommes.

— Et pour tante Ulrique, » répliqua Ary enchanté de sa riposte.

— Fi! Monsieur, » murmura Dorothée, « votre conduite est indigne.

— D'abord, Mademoiselle Dorothée, ma conduite ne vous regarde pas; j'ai un papa, une jolie maman, une grande tante qui n'est pas belle, c'est vrai, mais enfin il faut bien lui obéir, et un précepteur encore plus laid peut-être, le révérend docteur Arminius... En voilà trois fois plus qu'il n'en faut pour un malheureux petit garçon comme moi. »

VII.

Pendant ce temps, Célestin et Cyprienne, la femme de chambre française d'Isabelle, arrivés à la suite de leurs maîtres, commençaient à se mettre au courant des habitudes de la maison.

Célestin avait eu vite fait de défaire sa malle, où tout était casé comme dans un sac militaire. Revêtu du bonnet blanc, de la veste traditionnelle, il examinait la grande cheminée et les différents fourneaux de la cuisine, avec l'œil sévère et clairvoyant d'un juge et d'un critique.

« Ils ne savent même pas tailler la viande ici, » disait-il en tournant et retournant une selle de mouton destinée au dîner des domestiques. « Et ces pommes de terre! Est-ce assez grossier, assez vulgaire, assez prussien pour tout dire! Est-ce que cela leur donnerait plus de peine de les souffler tant soit peu, au lieu de les laisser aplaties comme des punaises? »

Célestin n'aimait pas la Prusse. Son père, qui avait servi sous le premier empire, un vainqueur de Wagram, mais hélas! un vaincu de 1814, lui avait légué, avec un patriotisme sans bornes, une haine sans limites contre « ces misérables Allemands, *kakoi Niémetz,* » comme on dit encore en Russie.

Il avait fallu à l'ex-cuirassier l'attachement respectueusement paternel et fraternel tout à la fois qu'il portait à sa sœur de lait, pour la suivre jusqu'au fond de ce *détestable pays*, dont deux produits seulement trouvaient grâce à ses yeux : la bière allemande et la pipe allemande.

Pour l'instant, ses appréciations anti-prussiennes étaient en pure perte. Le cordon bleu

germanique auquel il s'adressait ne comprenait pas un mot de français, et d'ailleurs que lui importait maintenant, à Gretchen Sticker? N'avait-elle pas signifié son congé dès qu'elle avait su qu'il lui faudrait manœuvrer en sous-ordre, et recevoir la haute direction d'un *chef* français?

Le baron avait apprécié à sa juste valeur les talents de Célestin ; aussi sa volonté s'était-elle montrée inexorable, en ce qui concernait la situation sans conteste de l'artiste culinaire. Mlle Schultzer avait baissé pavillon devant une volonté si nettement exprimée, mais elle s'était promis dès lors d'user la patience du dévoué serviteur par une lutte quotidienne, un antagonisme de tous les instants.

Quant à Cyprienne, elle voyageait depuis son arrivée, sans parvenir à s'y reconnaître, dans ces larges corridors qui, suivant la mode allemande, faisaient à chaque étage le tour de la cour intérieure, vaste quadrilatère, planté d'arbustes à chaque angle et faisant songer à quelque austère préau à l'aspect monacal.

« La chambre de Mme la baronne? » de-

mandait-elle sans se lasser, chaque fois qu'elle rencontrait sur sa route un domestique, homme ou femme.

« *Can nicht verstehen*, répondaient-ils invariablement.

Enfin sa mauvaise chance mit la pauvre fille en présence de Mlle Élisabeth, la caméриste particulière, l'âme damnée de Mlle Ulrique Schultzer.

« L'appartement de Mme la baronne? » dit la méchante femme qui parlait passablement le français. « Suivez- moi, ma petite, vous lui tournez le dos. »

Au bout d'une centaine de pas et d'une demi-douzaine de marches et de contremarches, les deux femmes arrivèrent à une porte à deux battants sur laquelle s'ouvrait une double portière.

« C'est ici, » dit la caméριste avec un sourire dont l'ironie échappa à l'innocente Cyprienne.

Xavier de Maistre, dans son *Voyage autour de ma chambre*, conseille à toute personne qui souhaite vivre dans une atmosphère d'idées riantes, d'avoir un lit rose et blanc.

« Il est certain, » dit-il, « que les couleurs influent sur nous au point de nous égayer ou de nous attrister, suivant leurs nuances. — Le rose et le blanc sont deux couleurs consacrées à l'allégresse. — La nature, en les donnant à la rose, lui a donné la couronne de l'empire de Flore; et, lorsque le ciel veut annoncer une belle journée au monde, il colore les nues de cette teinte charmante au lever du soleil. »

Certes l'habitante de cette chambre, — car la chambre avait été habitée, — avait dû, suivant ce principe, se trouver bienheureuse. Tout y était rose, depuis les tentures de soie recouvertes de mousseline, les sièges de satin capitonné, jusqu'aux fleurs semées sur le moelleux tapis à fond blanc, et les rubans de moire qui descendaient du plafond pour retenir la lampe d'albâtre. C'était la dépouille soyeuse d'un flamand rose qui servait de descente du lit. De petits êtres ailés, moitié chérubins, moitié amours, se jouaient autour des miroirs et des glaces dont les murs étincelaient, avec des bouquets et des guirlandes de roses. Les meubles, en bois rose, couverts

de vieux sèvres, de cristaux de Bohême et autres fragiles merveilles, offraient de toutes parts des médaillons fleuris. C'était enfin le printemps qui souriait aux yeux dès qu'on entrait dans cette chambre coquette, mais le printemps tel que peut le créer la fille d'un banquier, qui a semé l'or à pleines mains pour y faire germer les fleurs.

Lorsqu'il s'était agi d'aménager au château un appartement pour Isabelle, plusieurs lettres avaient été échangées entre le baron et Mlle Schultzer.

Celle-ci, chez laquelle une économie profonde, réellement prussienne, savait faire taire à l'occasion les questions de sentiment, s'était empressée d'écrire à son neveu qu'il était bien inutile de rien changer à l'appartement de la défunte, que tout y était charmant, délicieux et presque neuf.

Le baron avait répondu par dépêche télégraphique, et sur de nouvelles observations de Mlle Ulrique, d'avoir à faire préparer un appartement tout à nouveau pour la baronne de Reichausen.

« En vérité, murmurait-il tout en compo-

sant sa dépêche, « rien ne siérait moins à Isabelle que ce sanctuaire de la frivolité. La rose est la rose, mais le lis est le lis; à chacun son emblème. »

Forcée d'obéir à son despotique neveu, Mlle Schultzer composa un appartement dont l'ornementation n'avait pas le sens commun, mais qui coûtait assez cher pour qu'on ne pût l'accuser cette fois de parcimonie.

Se basant sur une phrase du baron qui avait écrit nettement :

« Isabelle est une femme sérieuse, tout à l'encontre de cette pauvre Frédérica. »

Mlle Ulrique avait fait établir de grands corps de bibliothèque dans le petit salon de la jeune femme, et, sur les encoignures, des sphères célestes, des mappemondes, avec des cartes en relief appendues aux murailles.

Lorsque le baron lui exprima son étonnement de cette singulière manière d'interpréter ses instructions, elle répondit, avec une certaine humilité extérieure, qu'elle était très fâchée de ne pas les avoir bien comprises, qu'avec les laconiques dépêches qu'elle recevait de Paris elle se trouvait souvent fort em-

barrassée; enfin qu'elle avait consulté une personne compétente, ayant vécu longtemps en France, et que cette personne lui avait dicté mot à mot l'ameublement qui convenait le mieux à un *bas-bleu.*

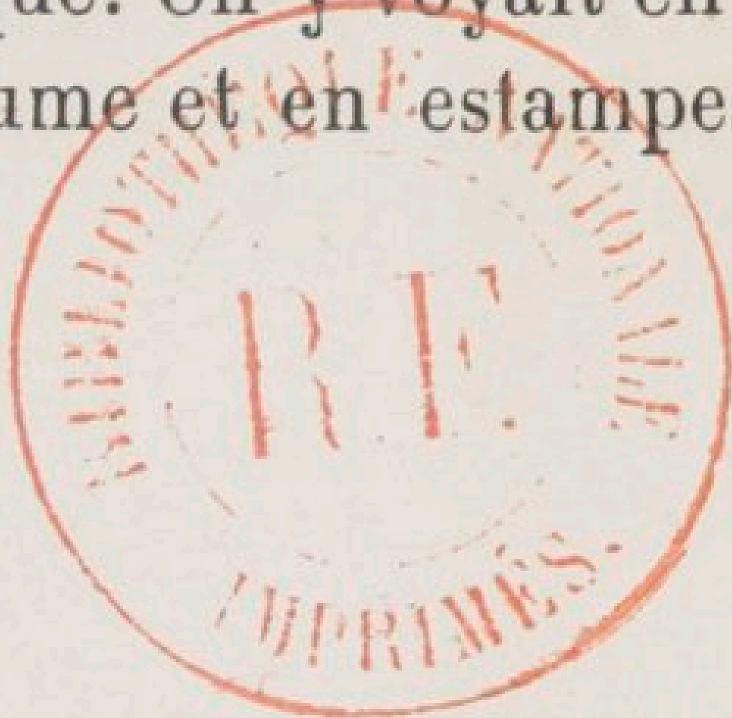
« *Bas-bleu!* » s'écria le baron de plus en plus surpris.

« C'est peut-être *blue-stocking* qu'il faut dire, » répliqua Mlle Schultzer avec un air d'ingénuité, que sa longue figure de brebis s'entendait parfois on ne peut mieux à prendre. « J'ai traduit littéralement le mot anglais tel qu'on l'a prononcé devant moi, et peut-être qu'en français cette expression vous semble bizarre.

— Isabelle n'est pas plus un *bas-bleu* qu'un *blue-stocking,* ma tante; tenez-le-vous pour dit. Du reste il n'y a que demi-mal à ce que les choses se soient passées ainsi. Ma femme arrangera son appartement à sa guise, et j'ai été un sot de vous en charger. »

Mlle Schultzer avait organisé, en outre, sur les murailles dudit appartement, une sorte de cavalcade historique. On y voyait en peinture, en dessins à la plume et en estampes, tous les

6



chevaliers de l'ordre teutonique qui, de près ou de loin, avaient eu l'honneur d'appartenir à la noble maison de Reichausen et à ses alliances! Ce n'étaient que casques pointus, — avec quelques variantes, le même casque qui coiffe aujourd'hui l'armée prussienne, — cottes de maille, manteaux blancs à croix noire, sinistres couleurs qui composent le drapeau de la Prusse, — enfin, pour couronnement, un immense tableau à l'huile, où était représenté, d'une façon assez grotesque, au milieu du paysage de Marienburg, le *burg de Marie*, ancien château des grands maîtres de l'ordre teutonique.

Tout cela était peu divertissant pour les regards d'Isabelle. Mais, avant d'arriver à la chambre du bas-bleu, elle avait pénétré dans la chambre rose, conduite par Cyprienne, et n'avait pu s'empêcher de reculer en embrassant d'un coup d'œil ce temple de la coquetterie.

Elle s'arrêta cependant avec curiosité devant un cadre à demi voilé par un crêpe noir. Le crêpe avait été rejeté de côté, de façon à laisser voir un visage de jeune femme, plus re-

marquable par sa fraîcheur et son extrême jeunesse que par la beauté des traits.

« Oh ! Madame, » s'écria Cyprienne, « qu'est-ce que cela? Pourquoi un voile noir? »

Et elle lut ou plutôt épela lentement à demi-voix :

« Frédérica, baronne de Reichausen. »

Elle rougit alors, et regardant sa maîtresse :

« Elle n'est pas jolie, » murmura-t-elle; « Célestin disait que c'est un visage de femmelette. Et puis l'air dédaigneux, hautain !

— Chut ! » dit Isabelle de la même voix contenue, « on ne parle pas ainsi des morts. Mais comment ce portrait a-t-il été laissé dans ma chambre? » ajouta-t-elle.

Presque aussitôt elle poussa un cri d'effroi. Ce n'était plus une vivante, dans sa robe de légère étoffe rose, garnie de dentelles et de falbalas, mais une morte, avec sa pâleur livide, dans le vêtement blanc qui lui servait de linceul. Là encore même incription, avec ce mot ajouté :

« Première femme du baron Otto de Reichausen. »

« Oh ! c'est horrible, » s'écria-t-elle en se

voilant la figure de ses deux mains. « Dans ma chambre, dans ma propre chambre! Comment l'a-t-il souffert? »

— Sortons d'ici, Madame, » s'écria à son tour Cyprienne. « Je vais appeler Célestin, pour qu'il enlève ces odieuses choses. Vous ne pouvez coucher là et y dormir en repos. »

Cyprienne avait une foi absolue en son frère Célestin. C'est sur lui qu'elle comptait pour tenir en respect tous ces gens de la cuisine au rude langage. Et, de fait, si elle avait eu recours au bras de l'ex-cuirassier, il aurait eu vite fait de réduire en poudre la *morte* et *vivante*, comme disait Cyprienne.

Isabelle heureusement ne la laissa pas faire.

« Tout s'expliquera, » dit-elle à la dévouée femme de chambre. « Et surtout pas d'esclandre; sois douce et polie avec ces gens, dont chaque parole te semble une injure parce que tu ne la comprends pas. »

Tout s'expliqua, en effet, par l'arrivée du baron, inquiet de la disparition de sa femme.

Il jeta d'abord feu et flammes en apprenant la cause de l'état d'émotion où il trouvait Isabelle, puis, comme il crut à un malentendu

de la part de Cyprienne, malentendu qu'il mit sur le compte de son ignorance de la langue allemande, il se calma et entraîna au plus vite la jeune femme hors de la chambre rose, devenue à ses yeux d'un aspect presque aussi lugubre que le cabinet aux sept femmes de Barbe-Bleue.

Cette nuit-là et les suivantes, jusqu'à ce que des tapissiers venant de Berlin eussent réparé le mal, Isabelle dut dormir sous le regard d'Albert l'Ours et de ses chevaliers teutoniques.

VIII.

Qui donc a parlé « du doux charme de l'accoutumance » ? Ne l'a-t-il pas trouvée vraie, cette parole, l'exilé qui s'est vu transplanté tout à coup sous un ciel inconnu, dans une terre où tout est nouveau pour lui, mœurs, paysage, habitudes, où la langue qui résonne à ses oreilles ne lui fait entendre que des sons confus, sans valeur et sans portée?

Isabelle éprouva tout cela, et mit son courage à le cacher. Mais là ne fut pas le plus rude de sa tâche. Dès le premier jour, elle

avait compris la haine implacable qui lui était vouée par Mlle Schultzer, et l'impossibilité où elle serait de jamais trouver grâce à ses yeux, en dépit de ses efforts.

Elle savait aussi qu'à son lit de mort, la baronne Frédérica avait tracé de sa main défaillante quelques lignes à son mari, pour lui demander de laisser toujours auprès de ses enfants la tante dévouée qui lui avait servi de mère.

« L'espoir où je suis que vous exaucerez ma prière, » écrivait-elle, « me donne le courage dont j'ai besoin en ce terrible moment. »

En outre, elle avait dicté à sa tante quelques pages destinées au baron, sorte de testament où se révélait pour la première fois chez la jeune femme l'instinct maternel, trop longtemps étouffé par l'amour du monde.

Le baron avait été touché; il s'était cru obligé, d'honneur et d'âme, à entendre favorablement cette voix sortie de la tombe, et il avait promis à Mlle Schultzer qu'elle ne quitterait jamais les enfants de sa bien-aimée Frédérica. Cette promesse, il la renouvela en lui

annonçant, en termes très concis, son second mariage.

« La jeune fille que j'épouse, » écrivait-il, « ne pourra vous porter aucun ombrage au point de vue de votre affection maternelle pour Litta et Ary. Elle ne demandera pas mieux que de vous laisser la direction de la maison; il va sans dire que cette jeune fille, élevée dans un milieu plus que modeste, ne pourrait avoir la présomption de vous remplacer. Elle ne sait rien des affaires du grand monde, bien qu'elle doive y tenir admirablement sa place par une distinction naturelle. Je vous l'assure, ma tante, Isabelle Dailly descendrait des Hohenzollern au lieu d'être la fille d'un petit employé français, qu'elle ne ferait pas montre d'une grâce plus patricienne et plus réservée à la fois.

« J'espère que vous vivrez en bonne intelligence. Quant à ce qui est d'elle, je puis vous le promettre. C'est une enfant soumise, qui n'a besoin que d'une parole de moi pour prendre la voie où je souhaite la voir s'engager. »

« Je la hais, » s'écria Ulrique en froissant

dans ses mains la lettre du baron. « O ma Frédérica ! tu seras vengée, » ajouta-t-elle d'un ton sentimental, en jetant un regard flamboyant vers le portrait où souriait de son éternel et dédaigneux sourire la fille du banquier de Hambourg. « T'avoir remplacée, toi, perle des mers, étoile des cieux, fleur des bois au parfum enivrant ! Mais voilà bien les hommes ! Pour un visage de poupée, pour une torsade de cheveux blonds, ils sont prêts à perdre la raison. »

Mlle Ulrique, en parlant ainsi, oubliait que le visage de poupée, s'il en était, se trouvait sur la toile placée sous ses yeux. Mais en le choisissant, ce visage, le baron n'avait pas fait acte de déraison. La poupée portait, entre ses deux petites mains inutiles et maladroites, une dot assez forte pour acheter un empire, disait-on à Hambourg.

« Ce qui vient par la Prusse s'en retourne à la Prusse, » ajoutait-on.

Car M. Jacoby Schultzer, le banquier, était d'origine prussienne, ce qui ne l'avait pas empêché de recevoir du vieux roi de Hanovre, déjà aveugle quelques années avant l'an-

nexion de son royaume à la monarchie prussienne, des armes parlantes : *six bourses sur champ d'or et d'argent.*

Ces armes n'avaient pas satisfait l'ambition d'Ulrique. On y voyait trop leur origine.

« Nous aurons toujours l'air de parvenus, » disait-elle, « de gens qui n'ont eu pour eux que leur coffre-fort. »

— « Bah ! » répétait le banquier, « à l'heure qu'il est, ma chère, le coffre-fort, pourvu qu'il soit plein, est devenu le maître du monde. »

Et de fait ce coffre-fort avait obligé plus d'un souverain de la puissante Allemagne.

IX.

Isabelle n'avait pas eu besoin d'yeux bien clairvoyants pour s'apercevoir, d'une part, de l'attitude hostile de Mlle Schultzer, et, de l'autre, du peu de secours qu'elle avait à attendre du baron, si jamais la guerre qui lui avait été déclarée sourdement, dès la première heure, éclatait au grand jour.

Le baron, avec une volonté énergique, une

nature généreuse, possédait un certain fonds d'égoïsme qu'Isabelle n'avait pas eu de peine à démêler, en dépit de son respect et de sa reconnaissance pour lui.

Capable de grands sacrifices à certaines occasions, il ne l'était pas dans les détails quotidiens de la vie.

« Arrangez-vous pour être bien avec Mlle Schultzer, » avait-il dit à la jeune femme d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. « Je ne me mêle jamais d'affaires de ménage, et, s'il y a quelque contestation entre vous, que je n'en sache rien. J'ai horreur des tracasseries féminines. »

Ces paroles avaient été entendues par les fines oreilles de Mlle Schultzer. Elle avait basé là-dessus tout son plan stratégique : guerre sourde, attaques indirectes, insinuations perfides, artifices voilés, ruses ingénieuses, elle pouvait oser tout cela. La victime, dont elle avait apprécié de prime abord la timidité craintive, ne se permettrait jamais de crier assez haut pour être entendue de son allié naturel. Mlle Schultzer avait carte blanche.

Au lendemain de son arrivée, la jeune ba-

ronne avait attendu d'heure en heure qu'on vînt lui apporter les clefs de la maison. Certes, elle n'avait aucun des instincts de la domination, mais elle aimait particulièrement à se rendre utile; la pensée de la tâche qu'elle aurait à remplir envers les enfants de son mari, les soins qu'elle prendrait d'eux et du bien-être matériel de tous, avaient été sa plus puissante consolation dans cet exil inattendu. Mais elle espéra en vain la moindre instruction à ce sujet. Pas un mot d'explication ne fut donné. Les choses marchèrent sans elle, comme elles marchaient avant son arrivée : Litta ne quittait sa tante que pour passer entre les mains de Mlle Dorothée. Quant à Ary, il suivait le révérend Arminius avec la bonne grâce d'un galérien obligé de marcher à côté de son compagnon de chaîne.

« C'est un enfant audacieux et sans frein, » avait dit un jour le baron à sa femme, qui intercédait pour Ary mis au piquet au pied d'un mur, pendant de longues heures. « Il a besoin d'être maté. Je veux l'obéissance passive, c'est-à-dire l'obéissance prussienne. On ne connaît pas cela chez vous. Il faudra vous

y faire si le ciel nous accorde des enfants. »

Personne ne pouvait mieux s'entendre que le révérend Arminius à dompter un esprit rebelle.

C'était ce qu'on appelle un précepteur à poigne, doué des qualités les plus allemandes possibles : flegme tenace, lourde pédanterie, volonté inébranlable, persévérance infatigable, avec une dose considérable d'indifférence, prête à tourner en servilisme quand son intérêt l'exigerait.

Il s'était fait, dès son entrée dans la maison, l'esclave dévoué, l'homme-lige de Mlle Schultzer, dont il avait deviné au premier coup d'œil la volonté de fer.

A l'arrivée de la baronne, il ne lui fallut pas de longues études pour voir que de ce côté ne pouvait venir le danger. L'ombre d'une rébellion contre Mlle Ulrique entraînerait le départ immédiat de l'audacieux : pot de terre contre pot de fer.

La résistance envers Isabelle ne compterait même pas. La jeune femme, incapable de transiger avec ses devoirs, l'était presque autant de réclamer ses droits. Du moment où

on les lui contestait, elle était prête à céder, quand il n'y avait pas péril pour sa conscience. Arminius se montrait donc d'une politesse respectueuse envers la baronne lorsque le baron était présent. Par-devers Mlle Ulrique, il affectait une indifférence qui aurait pu passer pour de l'impertinence si Isabelle avait eu un grain de vanité de plus.

Mais que lui importaient les questions de préséance quand il lui était interdit d'aspirer à la seule domination qui pût la tenter : l'influence par l'affection sur le cœur des enfants de son mari ?

A son point de vue, qui était le seul vrai, le seul juste, ces enfants étaient fort mal élevés.

Tremblants devant leur père, dont les allures froides et sévères leur imposaient, et qu'on avait eu d'ailleurs la fâcheuse habitude de leur représenter comme une sorte de croquemitaine, ils perdaient devant lui le naturel de l'enfance.

Litta devenait timide jusqu'à l'idiotisme, et Ary concentré jusqu'à la sournoiserie, assurait le baron. La petite fille, qui faisait toujours cause commune avec son frère, préférait

partager ses disgrâces que jouir seule des faveurs de Mlle Ulrique. Aussi, dès que l'inflexible sablier d'ébène avait laissé écouler sa provision de sable, ce qui annonçait le commencement de la récréation, Litta se mettait à la recherche d'Ary et finissait toujours par le trouver, qu'il fût en prison dans une salle basse décorée de ce nom à cause de la fenêtre étroite garnie de barreaux, ou au piquet au pied d'un mur ou d'un arbre, ou courbé sur sa table à griffonner quelque pensum.

Dans ce dernier cas Litta voulait être de moitié à faire la punition, et son écriture, qui ressemblait beaucoup à celle d'Ary, plus nette et plus soignée seulement, abusait jusqu'aux yeux de lynx doublés de lunettes bleues du révérend Arminius.

Ary consentait à la fraude, car tout lui semblait bon quand il s'agissait de tromper son ennemi naturel; mais, une fois que son père le complimentait sur la *beauté* d'un pensum, et lui disait en lui tapant presque amicalement sur la joue :

« A la bonne heure, voilà qui s'appelle réparer ses fautes. »

L'enfant répondit en rougissant :

« *A vous* je veux dire la vérité. Ce n'est pas moi qui ai écrit le pensum.

— C'est donc Isabelle ? » s'écria Mlle Schultzer, heureuse de prendre en faute l'objet de sa haine aveugle.

Le baron haussa les épaules.

« Elle non plus, » s'écria Ary. « Elle ne me punirait jamais, je le sais bien ; mais, quand je suis puni, elle trouve toujours que mes punitions sont justes. »

Une seule fois Isabelle avait essayé de ramener le précepteur à plus de mansuétude.

« Madame la baronne, » répliqua celui-ci en s'inclinant jusqu'à terre, — il était seul avec Isabelle, — « le Saint-Esprit a dit : Si l'enfant est rebelle, prenez une verge et châtiez-le. »

Il était dans les habitudes d'Arminius d'assommer ses adversaires à coups de citations. Lent et lourd d'imagination, bien que possédant une véritable érudition, ce savant en *us* n'avait de présence d'esprit qu'à l'aide de sa mémoire. L'imagination seule n'aurait pu lui fournir de riposte ; mais il avait la tête si ri-

chement meublée d'armes offensives, empruntées aux Écritures, qu'il y puisait, comme dans un arsenal bien fourni, tous ses moyens de défense contre les contradicteurs.

Le révérend Arminius ne s'était pas toujours appelé ainsi. Enfant, il répondait au nom d'Hermann, — *homme noble*, — qui n'était certes pas à dédaigner; mais, quand il devint étudiant à l'Université de Gœttingue, où l'entretenait à ses frais un oncle maternel, il ne se fit plus appeler qu'Arminius. Dès lors, comme le fils de Sigimer, l'ambition lui vint au cœur, sinon de réunir par lui-même, du moins de voir réunis un jour en un seul faisceau les tronçons épars de l'unité allemande. Ce n'était pas la domination romaine qu'il redoutait comme le chef des Chérusques, mais l'Europe entière qui lui semblait devoir se liguer contre la patrie de l'Allemand. Et cette patrie de l'Allemand, ainsi que le chante Arndt, il la voulait depuis la Baltique jusqu'à l'Adriatique, entre les Carpathes et les Vosges, les forêts de la Pologne et les Marches hollandaises, les Alpes bernoises et les landes juliques.

Isabelle comprit au premier coup d'œil la haine féroce que cet homme de paix, ce ministre de l'Évangile protestant, portait à la France et au catholicisme dont elle est la fille aînée. Chaque jour elle lisait sur ce visage disgracieux, dans l'expression dure et presque rébarbative de cette physionomie, les sarcasmes qu'il n'aurait pas manqué de laisser échapper sans la présence du baron.

« C'est un ennemi pour moi encore, » se dit-elle, « plus redoutable peut-être que Mlle Schultzer, dont il semble le valet, dont il flatte l'orgueil jusqu'au servilisme, et dont il est l'inspirateur cependant. »

Deux ennemis! N'était-ce pas déjà trop d'un pour une jeune femme timide jusqu'à la réserve, réservée jusqu'à la concentration, lorsqu'elle se sentait entourée d'une atmosphère malveillante?

Elle avait certes un puissant protecteur, mais il aurait fallu oser recourir à lui, se plaindre des dangers qu'elle redoutait pour son bonheur, et qu'il aurait traités de craintes puériles, d'imaginations chimériques.

Et d'ailleurs avait-elle vraiment des faits à

alléguer? Non. Elle éprouvait seulement ce que doit ressentir l'oiseau fasciné par le serpent ou par le basilic de la légende. Or ces pressentiments, cette clairvoyance qui n'était encore qu'à l'état de seconde vue, n'auraient pas eu cours dans l'esprit de son mari. Cet homme, né dans la terre classique des brouillards et des nuages, était un esprit positif, qui ne se payait ni de mots ni même d'idées.

« Des faits ! » aurait-il demandé. « Alléguez-en quelques-uns. »

Mais un sourire, une expression de physionomie, un geste, un regard saisi au passage, une allusion à peine transparente : « Chimère que tout cela ! » aurait-il dit.

En outre, il détestait autour de lui la mélancolie. Sa conquête avait été bien facile à faire relativement, puisque Isabelle n'y avait pas même songé ; elle avait remporté la victoire sans se douter qu'il y avait eu combat, mais cette conquête était difficile à garder.

Le grand roi, à ses heures de revers et de mélancolie chagrine, n'avait pas dû donner plus de peine à distraire à Mme de Maintenon

qu'Isabelle n'en prenait pour occuper et intéresser son mari.

« *Frau* veut dire jolie, ma chère, » lui dit-il un jour qu'il la voyait lire et relire des lettres de France avec des larmes dans les yeux. « Telle est la signification de notre mot allemand de femme. La femme est faite, en effet, pour embellir et égayer le foyer domestique. A nous autres hommes, les soucis et les peines; mais qu'au moins nous trouvions au retour, dans celle que nous avons choisie, l'emblème de la sérénité qui nous manque. Suis-je dans le vrai? » demanda-t-il en se retournant vers Arminius, qui feignait d'être absorbé dans la lecture de *la Gazette d'Augsbourg*, mais qui, en revanche, ne perdait pas un mot de la conversation.

« Votre Excellence a raison comme toujours, » répondit le précepteur. « Frouwa (de laquelle la femme a pris son nom *frau*), gracieuse sœur de Fro, était cette charmante déesse de la mythologie germanique qui présidait aux grâces et à l'élégance. Son culte, ainsi que celui de Holda, protectrice des amours et du mariage, a été remplacé dès le

neuvième siècle par le culte de la vierge Marie.

— Notre théogonie a ses grâces comme celle de la Grèce, » reprit le baron. « Tout ce peuple de gnomes qui remplissent nos légendes, sylphes et sylphides, lutins, ondines, farfadets, vient égayer la sombre poésie de notre vieux Nord. J'aimerais à vous faire connaître tout cela, Isabelle ; mais le temps me manque, — et la science aussi. — Priez donc le révérend docteur Arminius de vous éclairer dans cette voie. Il vous donnera en même temps quelques leçons d'allemand. Vous vous êtes montrée jusqu'ici assez rebelle à mes invitations à ce sujet. Il est temps de vous y mettre. Je serais honteux de vous produire à Berlin, ignorante de notre langue. Elle vous paraît dure, sans harmonie, je le sais, mais quelle richesse ! Croyez-moi, enfant, avant peu notre langue sera la maîtresse du monde, et la France elle-même, cette orgueilleuse nation, sera obligée de dire :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Ainsi, lui aussi, le protecteur, le soutien,

l'appui de la jeune Française exilée, il détestait la France. Isabelle lisait clairement cette haine dans le regard railleur, l'accent ironique, la voix incisive, le sourire sarcastique qui avaient accompagné ces dernières paroles. Elle frissonna. N'en viendrait-il pas à la haïr, elle aussi, à regretter la promptitude de son choix, et alors que deviendrait-elle ?

Voilà pour l'avenir. Mais pour le présent elle savait, à n'en pouvoir douter, qu'elle devenait l'*élève* de cet insupportable pédant, valet par méthode, mais despote par nature.

Elle ne réclama pas. Le baron n'admettait pas plus les réclamations que les plaintes. Elle se résigna à subir deux ou trois heures par jour l'odieux tête à tête du docteur Arminius, et le zèle qu'il déployait en faveur de sa nouvelle élève.

« Madame la baronne est douée d'une intelligence prodigieuse, » répétait-il à qui voulait l'entendre. « Quel dommage qu'un esprit si élevé soit rempli de tels préjugés ! »

Préjugés de catholique, préjugés de Française !

Le baron fronçait les sourcils quand ces

propos arrivaient jusqu'à ses oreilles. Mais à qui en voulait-il? Au maître ou à l'élève? C'est ce qu'Isabelle se demanda plus d'une fois.

Dans le fait, qu'était-elle pour lui ? Une jolie, une charmante enfant, douce et soumise, dont il ne se donnait pas la peine d'étudier les goûts, de deviner les désirs. N'était-elle pas trop heureuse d'avoir été sortie par lui de l'obscurité et de la gêne, et de se voir placée dans une position enviée par tant de femmes?

Il lui souriait quand, à la table du déjeuner, elle lui servait le thé de sa petite main adroite; certes, ce thé lui paraissait autrement odorant que lorsqu'il était versé par la grande main osseuse de Mlle Ulrique. Mais s'inquiétait-il de ce que ces grands yeux, aux regards doux et profonds, pouvaient exprimer de supplications anxieuses, de secrètes angoisses?

« Soyez gaie, Isabelle, soyez heureuse, » lui disait-il en la baisant au front avant de quitter le château.

Puis il montait à cheval et s'éloignait pour

la journée, sans se demander ce qu'elle allait devenir dans l'isolement de cette grande demeure.

Ary, lui, était le plus heureux des enfants depuis que le docteur Arminius s'était voué à la tâche d'enseigner l'allemand à sa jeune belle-mère.

Pendant ces heures, qui lui semblaient encore trop courtes, et qui paraissaient si longues à la pauvre Isabelle, il se sentait hors d'atteinte de la férule de son maître détesté. Détesté, oui; mais non pas redouté. Sa nature audacieuse, opiniâtre, farouche, tout en se cabrant sous la discipline draconienne que lui imposait son maître, n'éprouvait pas cette crainte qui a pour première base le respect. Il se moquait d'Arminius, inventait mille surnoms en son honneur, et la petite Litta se pâmait de rire parfois, en voyant son frère contrefaire le docteur avec un rare bonheur d'imitation, ou en admirant certaines caricatures à la plume ou au crayon, qui dénotaient une verve satirique assez extraordinaire chez un enfant.

Un jour l'*album* du jeune caricaturiste

tomba sous les yeux d'Isabelle. Elle n'eut pas de peine à reconnaître, à côté des nombreux Arminius de face, de profil, de trois quarts, la silhouette anguleuse de Mlle Ulrique. Anguleuse et noueuse, *knorrige,* comme disent les Allemands.

« C'est mal, Ary, » dit doucement Isabelle.

« Ah ! vous les reconnaissez tous les deux, » s'écria le petit garçon en se frottant les mains d'un air de satisfaction. « Tenez, tournez une page, petite maman ; vous la verrez encore. Elle joint les mains. Qu'elle est laide quand elle fait sa prière ! Tandis que vous, vous ressemblez à ce bel ange qui conduit le jeune Tobie dans la grande Bible illustrée de Kaulbach. »

Isabelle passa doucement la main sur la chevelure de l'enfant, chevelure vivace, indomptée et indomptable, malgré les efforts de Mlle Ulrique, qui aurait aimé la rectitude au point de faire couper les boucles rebelles de son petit-neveu, si le baron y avait consenti.

« Ne dites pas de choses pareilles, enfant, » murmura-t-elle.

« Pourquoi me dire *vous* toujours ? s'écria le petit garçon. « Vous êtes notre maman. N'est-ce pas, Litta, que les mamans disent *tu* à leur petit garçon? »

Litta était en toute occasion l'écho de son frère, mais cette fois elle aurait voulu le devancer quand elle répondit en rougissant :

« Il faut que notre nouvelle maman nous dise *tu* comme l'ancienne.

— Je verrai, » dit Isabelle embarrassée, « je demanderai à votre père... »

Ary semblait réfléchir et peser dans son esprit des choses au-dessus de sa compréhension.

« Vous demandez tout à papa, » reprit-il après un grand instant de silence. « Notre ancienne maman ne faisait pas comme vous. Mais nos mamans ne ressemblent pas à celles des autres enfants, n'est-ce pas, Litta? »

Le regard de la petite fille répondit éloquemment. Ses yeux se mouillèrent, sa bouche rieuse se contracta légèrement et elle murmura :

« L'ancienne maman disait toujours que

nous la fatiguions, même quand je me tenais sans remuer avec ma poupée auprès de sa chaise longue; celle-ci ne nous renvoie pas, mais elle ne nous appelle pas auprès d'elle. Elle va se promener sans nous dans les jardins, et il faut rester avec tante Ulrique ou avec Mlle Dorothée, ou avec le révérend Arminius, qui est si ennuyeux lorsqu'il me fait apprendre par cœur de grands psaumes et des chapitres de la Bible. Ah! » ajouta la petite fille avec un gros soupir sorti du fond du cœur, « comme Léopoldine et Bettina sont heureuses! Elles ne quittent jamais leur maman, si ce n'est pour le temps des leçons.

— Qu'est-ce que Léopoldine et Bettina? » demanda Isabelle.

« Nos amies de Berlin; elles ont un frère qui s'appelle Frédéric, et qui est le camarade d'Ary. Ils se battaient toujours ensemble...

— Pour jouer à la guerre seulement, » s'empressa de dire Ary, « car nous nous aimons beaucoup. Mais comme nous serons soldats un jour, — c'est-à-dire officiers, — nous nous exerçons à qui sera le plus fort. Frédéric a

deux canons Krupp ; et moi je n'en ai qu'un, ce qui faisait qu'il renversait vite mes forteresses; mais dans les batailles rangées j'étais le plus fort, n'est-ce pas, Litta?

— Oh! bien plus fort, » dit le petit écho. « Frédéric est pâle et maigre, il a les mains d'une fille ; et, sans ses canons, Ary aurait toujours été vainqueur. Et puis Frédéric voulait être général ou feld-maréchal, tandis qu'Ary n'aurait été que colonel. Il a des sabres, des fusils, des pistolets plein sa chambre; mais tante Ulrique ne veut pas. Elle dit qu'il peut y avoir du danger dans ces jeux-là, et qu'il faut qu'Ary garde tous ses membres pour le jour où notre pays...

— Pour quel jour? » demanda Isabelle, que prenait plaisir à ces naïfs babillages.

« Je sais ce qu'elle veut dire, » s'écria Ary; « mais soyez tranquille, ma petite maman, à cause de vous je ne ferai pas de mal aux Français; et, quand nous irons à la conquête de votre pays, j'empêcherai mes soldats de tuer personne.

— Moi, j'aime la France, » murmura Litta. « Je voudrais voir Paris. Léopoldine m'a dit

que c'était bien plus beau que Berlin. Petite maman, racontez-nous donc comment les petites filles s'amusent là-bas.

— Et parlez-nous de vos soldats, de leur uniforme, des revues, des généraux, de la musique militaire, » s'écria impétueusement Ary en s'emparant de la main d'Isabelle qu'il entraîna. « Venez avec nous, petite mère, sortons du jardin. Je veux vous conduire dans le bois que vous ne connaissez pas encore. Nous sommes libres aujourd'hui, libres comme les papillons, comme les demoiselles, comme les écureuils. Ils sont tous partis. Papa a pris ses grandes bottes et son meilleur cheval, Odin, qui fait vingt lieues sans se lasser, un buveur d'air, dit papa. Ils rentreront seulement pour souper tous deux et sans paraître plus fatigués que s'ils avaient fait le tour du parterre. Le révérend Arminius est chez un confrère du voisinage pour l'après-midi; tante Ulrique est à Berlin pour trois jours. Il ne reste que Mlle Dorothée, dont je ne fais pas plus de cas que de cela; » — il se baissa, cueillit la houppe floconneuse d'un pissenlit, et d'un seul souffle dispersa au loin les légers

duvets. — « Savez-vous, maman, à quoi ressemble Mlle Dorothée?

— A qui, voulez-vous dire, sans doute?

— Non, non, à quoi. Je sais ma grammaire : *qui* pour les personnes, et *quoi* pour les choses. Eh bien Mlle Dorothée ressemble à une chandelle russe. Elles sont toutes deux jaunes et longues. C'est Célestin qui me l'a dit, votre Célestin, petite maman, lui qui s'y connaît, puisqu'il a fait la guerre de Crimée.

— Ary, votre précepteur vous a défendu de causer à la cuisine, ou même d'y entrer.

— Je n'y mets jamais les pieds, je vous assure; mais je sais les heures où Célestin va au potager cueillir ses herbes, et je l'y attends. Il me raconte ses guerres; cela m'amuse beaucoup. »

Tout en causant on avait fait du chemin. Les jardins étaient loin déjà, et le château avait disparu au tournant de la route. Ary gambadait comme un jeune faon, dans un petit sentier qui s'en allait capricieusement à travers les prairies. Il cueillait sans rime ni raison tout ce qui lui tombait sous la main, la menthe, les renoncules sauvages, les

glaïeuls qui se penchaient au bord du ruisseau; il apportait tout cela à Isabelle, arrachait des lianes fleuries dont il enchaînait sa petite sœur, poursuivait les papillons, donnait la chasse aux insectes pour leur rendre aussitôt la liberté, enfin s'enivrait de courses folles et d'indépendance, comme pouvait le faire à la même heure Odin lui-même, le buveur d'air.

« Il faut retourner, » dit tout à coup Isabelle, qui venait de consulter sa montre.

« Oh! mais non, petite mère, » s'écria Ary. « Je veux vous mener au ruisseau où Célestin va pêcher des écrevisses; j'y ai été avec lui en cachette. Ce sont celles que vous avez trouvées si grosses dimanche à déjeuner. Je riais sous cape pendant que mon précepteur les dévorait de façon à se donner une indigestion. Il ne se doutait pas que j'avais été de la pêche. »

On entrait alors dans la forêt, en suivant un mince cours d'eau qui finissait par s'élargir, de façon à former un petit bassin circulaire entouré d'aulnes, de hêtres et de trembles; leurs racines énormes ressortaient çà

et là au milieu des hautes herbes piquées de fleurs sauvages, qui venaient se refléter comme dans un miroir sur le bord du petit lac immobile. C'était frais et charmant, silencieux et ombreux. Rien ne manquait à la grâce du tableau, pas même, par delà la clairière, le petit moulin verdoyant, avec son toit moussu, ses murs couverts de plantes parasites, et baignant dans l'eau limpide.

Isabelle, fatiguée de leur longue course, s'assit au bord de l'eau, employant toute son autorité à empêcher Ary de se mettre à la recherche d'un de ces beaux lis aquatiques au calice d'argent et au cœur d'or qu'il avait en vue.

« J'en veux un, » répétait sans cesse le « petit rebelle, un pour vous et un pour Litta.

— Et moi, je vous le défends, Ary, » dit la jeune belle-mère avec autorité.

« Ah ! à la bonne heure, » s'écria l'enfant qui vint se précipiter impétueusement aux genoux d'Isabelle. « Une défense, un ordre ; je vous suis donc quelque chose, enfin ! Savez-vous que c'est dur d'avoir une maman

qui ne défend rien, qui n'ordonne rien? Parlez, ma petite mère, ordonnez, que faut-il que je fasse?

— Cueillez-moi ces belles clochettes blanches qui s'enroulent avec leur feuillage autour des reines des prés, » répondit Isabelle, qui éprouvait tout à coup un besoin de silence et de recueillement.

Ary ne se le fit pas dire deux fois. En quelques minutes il avait tout fauché autour de lui, et s'amusait à jeter sur les genoux d'Isabelle sa moisson par trop abondante. Celle-ci le laissait faire sans plus penser à lui. Son esprit était loin ; son cœur, qu'elle tenait sans cesse à deux mains depuis plus d'une année, venait de lui échapper pour la première fois.

La ressemblance des sites, la douceur de l'air, ce je ne sais quoi qui invite au souvenir, tout lui avait remis en mémoire la plus belle journée de sa jeunesse, celle où une âme tendre et jeune comme la sienne s'était donnée à elle sous les regards charmés de son père, où les premiers rêves avaient évoqué les plus douces et les plus trompeuses visions, où les plus chastes serments avaient été échangés,

serments dont la mort devait, hélas! sitôt la dégager.

Il était poète; *il* aimait la nature comme elle. Le lendemain de cette belle journée, *il* lui avait adressé une pièce de vers qu'elle souhaitait chaque jour d'oublier, et dont chaque mot était gravé à jamais dans sa mémoire trop fidèle :

Je sais une vallée, au fond des bois paisibles,
Où la mousse déroule un tapis de velours.
De parfums enivrés par des fleurs invisibles,
Des ramiers à mi-voix s'y content leurs amours.

Des grands hêtres touffus le dôme séculaire
En interdit l'entrée aux regards du soleil,
Ne laissant tamiser qu'un jour crépusculaire
Qui du chevreuil craintif enchante le sommeil.

Dans les ravins ombreux se plaisent les pervenches
Et les myosotis, fleurs d'azur au cœur d'or,
Un nymphæa lustré mire ses roses blanches
Au limpide miroir d'un étang bleu qui dort.

Tous les échos sont pris d'un sommeil léthargique,
Ils gardent le silence aussi profondément
Que les anciens échos de la forêt magique,
Où cent ans a rêvé la belle au bois dormant.

Je n'ai vu qu'une fois cette vallée heureuse.
. . . .

Les lèvres d'Isabelle cessèrent de murmu-

rer ; le souvenir devenait trop douloureux et trop vivace.

« Je ne veux plus revenir ici, » pensa-t-elle. « J'y retrouverais des images que je dois fuir. »

Et ses yeux mouillés de larmes cherchèrent les deux enfants qu'elle aimait déjà, comme pour s'abriter derrière leur ange gardien.

Mais ce ne fut ni l'œil bleu si tendre de la petite Litta, ni l'œil noir velouté d'Ary qu'elle rencontra auprès d'elle. Debout, appuyé contre le tronc d'un hêtre, la contemplant avec une expression indéfinissable, se tenait immobile le baron de Reichausen.

Avait-il lu dans son cœur ? Isabelle poussa un léger cri, rougit, puis se leva et alla vers lui avec cette grâce timide qui était son plus grand charme.

« Vous voilà métamorphosée en fleur des bois comme la belle Lerneboz de la légende, » dit-il avec un sourire dont elle aurait bien voulu comprendre le sens.

Et comme ces paroles semblaient la surprendre, il lui prit la main et la conduisit vers le petit étang :

« Regardez-vous dans le miroir des eaux, » dit-il.

Elle était vêtue de blanc ; ses cheveux dorés, soulevés par la brise, et dans lesquels se jouait le soleil, étaient piqués çà et là de pervenches, de myosotis et de clochettes, que la petite Litta s'était amusée à y parsemer pendant sa courte léthargie. De longues traînes de volubilis sauvages pendaient à sa ceinture et à ses épaules.

« Une vraie pervenche des bois, » murmura le baron, « azurée comme le ciel, verte comme l'espérance. C'est ainsi qu'est représentée la princesse Lerneboz dont je vous parlais tout à l'heure, une belle captive wende, fille des dieux, qui se métamorphosa en fleur pour échapper à la tyrannie des Germains. Comme vous, elle se blottissait sous ces épais taillis pour défier toute recherche. Isa, êtes-vous venue si loin pour me fuir, et m'en voulez-vous de vous avoir trouvée ?

— J'étais venue jusque-là, guidée par les enfants, et sans conscience d'avoir fait une si longue promenade, » répondit-elle à voix basse. Il lui semblait qu'elle avait commis une faute

en restant dans ce lieu charmant. « Mais me cherchiez-vous?

— Mais oui, petite fugitive, et depuis longtemps déjà.

— J'en suis désolée; Ary m'avait dit que vous rentreriez fort tard. Alors...

— Vous avez pris congé, n'est-ce pas? Les ailes vous ont poussé tout à coup, et il vous a pris fantaisie de sortir de la cage. Je voudrais qu'elle ne vous parût pas trop étroite ni d'un aspect trop désagréable. »

Isabelle avait dans le cœur mille bonnes choses à lui répondre, et cependant elle se tut. Sa conscience délicate lui reprochait comme une faute ses rêveries de l'heure précédente, et elle se sentait quelque scrupule à se montrer affectionnée, après ce retour presque involontaire vers le passé.

Il la regarda, repoussa sa main qu'il avait prise, puis se mit à marcher devant elle à grandes enjambées.

« C'est bien dommage que papa soit venu, » murmura Ary à l'oreille de sa sœur. » Nous nous amusions si bien sans lui! »

X.

Les jours qui suivirent, Isabelle fit de grands efforts d'amabilité auprès de M[lle] Schultzer. Peine perdue ! La tante Ulrique était revenue de Berlin plus sombre, plus maussade, plus rechignée que jamais. Son deuil, qu'elle étalait sous les yeux d'Isabelle avec une affectation de mauvais goût, paraissait plus *noir* qu'il ne l'avait jamais été. Sa tête émergeait de longs crêpes façonnés en une immense collerette ; ses manchettes de crêpe, plissées, empesées, retombaient jusqu'au bout de ses doigts interminables, et quand elle tirait son mouchoir pour essuyer ses yeux, — vain simulacre qui trompait pourtant Isabelle, — il était impossible que la large bande noire qui l'encadrait ne semblât pas le drapeau de la douleur, toujours prêt à marcher en guerre.

Dès son retour, la vindicative Hambourgeoise avait demandé au baron un entretien particulier. Là, après un exorde des plus insinuants et des plus insidieux, elle lui avait demandé d'un ton théâtral s'il entendait que ses enfants

8

fussent élevés dans le mépris de leur mère et dans la haine de leur pays et de leur religion.

Le baron avait écouté froidement d'abord l'entrée en matière; mais, à mesure que Mlle Ulrique développait son sujet, il y avait pris un intérêt croissant, que témoignaient le froncement de ses sourcils et la contraction de sa bouche.

« Je sais bien que la chose était à prévoir, » reprit Mlle Ulrique d'un ton modéré; « on ne peut pas trop en vouloir à une Française entichée de son pays, à une catholique fanatique, à une jeune femme jalouse des souvenirs de celle qui l'a précédée, de nourrir tous ces sentiments dans le fond de son cœur. Mais il ne faut pas qu'ils en sortent sous peine de détruire votre œuvre et celle de vos fidèles coadjuteurs, Arminius et moi. Malheureusement le doute ne m'est plus permis. J'ai entendu de mes propres oreilles, » — et elle frappait à droite et à gauche les longs appendices cachés de chaque côté de sa tête sous ses volumineux crêpes noirs, — « les dangereux entretiens de votre femme, — de votre seconde femme, » ajouta-t-elle dans

un sanglot douloureux, — « avec ces innocents enfants. Je crois vraiment qu'elle les a ensorcelés, car ils ne parlaient de rien moins, l'un que de se faire soldat de la France, d'être général français avec un grand panache, l'autre que d'aller à l'église catholique avec sa chère petite maman. »

Le baron resta silencieux, mais les nuages qui s'amoncelaient sur son front disaient assez que l'orage était prêt d'éclater.

« C'est bien, » murmura-t-il avec effort et comme s'il sortait d'un rêve. « Allez me chercher Isabelle.

— Y pensez-vous? » s'écria Mlle Ulrique; « tout de suite, ici même, devant moi? Vous n'y songez pas! C'est impossible.

— Pourquoi donc? » demanda-t-il en la regardant fixement. « Que pouvez-vous avoir à craindre en ma présence?

— Oh! rien, je le sais bien, mon cher, mon noble neveu. Mais Isabelle me hait de toute la force de son âme, et ce que vous voulez faire en nous mettant en face l'une de l'autre ne servirait qu'à lui fournir de nouvelles armes contre moi. »

Le fait est que M[lle] Schultzer avait mille raisons pour redouter cette confrontation. Elle n'avait rien vu ni entendu de ce qu'elle prétendait. Seule, son âme damnée, sa femme de chambre, avait espionné la jeune belle-mère le jour de sa promenade avec les deux enfants, avait travesti l'entretien des plus innocents en un complot formel, avait ajouté par-ci, retranché par-là, procédé qui, joint aux habiles et machiavéliques amplifications de M[lle] Ulrique, finissait par représenter la pauvre Isabelle sous les couleurs les plus dangereuses.

La confrontation n'eut pas lieu malheureusement. Le baron se borna à adresser à sa femme quelques reproches généraux, mais qui parurent fort sévères à l'accusée.

Elle se défendit avec sa timidité ordinaire, ce qui suffit pour la faire juger coupable. En présence de son mari, Isabelle perdait vite contenance, grande défaveur lorsqu'il s'agissait d'un observateur aussi superficiel que le baron. Il ne se donnait généralement pas la peine de scruter ces petits mystères du cœur féminin; avec lui la parole était d'or. Très sincère par nature et par habitude, ce qui était

dit était dit; il ne voyait pas plus loin. Les silences d'Isabelle devenaient donc autant d'accusations contre elle.

Cependant, lorsqu'il en vint à parler de la France, elle essaya de se défendre, mais elle se défendit mal :

« Je croyais, » dit-elle avec timidité, « que je pouvais lui apprendre à la fois à aimer un peu mon pays, et à servir loyalement et fidèlement le pays de son père. »

Sa voix tremblait lorsqu'elle prononça ces derniers mots; mais il ne s'en aperçut pas, car il dit sèchement, en faisant un demi-tour sur lui-même comme pour se retirer :

« Un Allemand ne peut avoir qu'une patrie. »

C'était la première fois qu'il lui manquait de courtoisie. Isabelle le sentit vivement. Elle le regarda avec des yeux suppliants pour obtenir de lui une autre parole, mais il avait déjà disparu, et le bruit de ses bottes éperonnées, qui retentissaient avec fracas tout le long du grand corridor dallé, semblait meurtrir ce pauvre cœur, toujours prompt à prendre l'alarme.

XI.

Si le baron Otto de Reichausen avait été dupe des inventions et artifices habilement combinés de M[lle] Schultzer et de sa fille de chambre, Ary, lui, qui comptait à peine dix ans, aidé de ses fines oreilles, de ses yeux de lynx et de son intelligence étonnamment aiguisée, n'avait pas eu de peine à démêler toute cette suite d'intrigues.

« Oh ! les vilaines menteuses ! » s'était-il écrié, rouge de colère et d'indignation, après avoir fait à sa sœur le récit détaillé de toute l'histoire. « Je les avais bien entendues se concerter toutes deux, va ; puis, après, je n'avais pas perdu un mot de ce que tante Ulrique a raconté à mon papa ; alors je me suis mis aux aguets, quand papa est resté seul avec notre petite maman. Ils parlaient bas, elle surtout ; je n'ai donc pas compris grand'-chose, mais j'ai bien vu qu'il la grondait beaucoup, rien qu'à ses sourcils froncés, à lui, quand il est sorti du salon d'été, et à ses yeux rouges, à elle, lorsqu'elle est descendue

pour le dîner. Il l'avait grondée fort, va!

— Est-ce qu'on gronde les mamans? » demanda Litta d'un air surpris.

Ary haussa les épaules.

« Papa gronde tout le monde, et il ne se gênera pas pour gronder tante Ulrique le jour où cela lui plaira. Oh! s'il ne m'avait pas fallu dire que j'ai écouté aux portes, ce qui est très honteux, comme j'aurais eu du plaisir à lui crier qu'on le trompait! Mais patience, » ajouta-t-il en serrant les poings. « Il arrivera bien un temps où je serai grand. Alors je défendrai cette pauvre petite maman contre tante Ulrique, contre Dorothée, contre le révérend Arminius, contre papa lui-même, contre tout le monde.

— Quand nous serons grands, » dit doucement Litta, qui semblait réfléchir, « nous n'aurons plus besoin de Dorothée ni du révérend Arminius. »

Ary partit d'un bruyant éclat de rire.

« Petite sœur, » dit-il après cette explosion, « tant que Célestin sera à la cuisine, le révérend Arminius ne bougera pas d'ici. Il est gourmand comme un vieux chat. Sais-tu ce

qu'il disait hier à son ami le docteur Klauss, qui aime tant à se faire inviter à dîner par ma tante?

— Non, je n'en sais rien.

— Eh bien, » dit Ary en contrefaisant d'une façon vraiment risible la pose, les gestes, la voix et jusqu'à la physionomie de son précepteur, il disait : « Rendons justice à qui la mérite. Ces Français sont d'admirables cuisiniers : Voilà par exemple Célestin, cet ex-cuirassier, que Monsieur le baron a ramené de son voyage à Paris... Qu'en pensez-vous?

— Je pense, » répondit le docteur Klauss, « qu'il excelle dans la confection des ragoûts français, des entrées. Entre ses mains, la simple pomme de terre, l'honnête pomme de terre allemande, née dans les sables du Brandebourg, devient un mets digne des dieux.

— La pomme de terre n'était pas connue dans l'Olympe, » a riposté Arminius, qui fait toujours son pédant. « La Providence en avait fait présent à l'Allemagne bien avant la France; vous savez que cette nation lui a fait assez mauvais accueil, et dans des temps qui ne sont pas encore bien reculés.

— Oui, oui, j'ai entendu raconter maintes fois l'histoire du roi Louis XVI mettant à sa boutonnière la fleur modeste de ce tubercule. Mais que voulez-vous? les Français sont de fins connaisseurs, qui préfèrent leurs truffes du Périgord à la nourrissante pomme de terre.

— Les Français sont tous des gourmands, » a dit alors mon précepteur. »

Ici, le jeune Ary fut interrompu dans son récit par une exclamation indignée de sa sœur.

« C'est un mensonge, » s'écria-t-elle. « Notre petite maman n'est pas du tout, du tout gourmande.

« Quelqucfois, — bien rarement, — je suis entrée dans sa chambre à l'heure de son premier déjeuner. Alors, elle me demandait en riant si j'avais faim, et elle disait à Cyprienne de me donner une belle petite tasse d'or qui est dans son petit nécessaire de voyage. Elle y mettait toute la crème de son café au lait avec un gros morceau de sucre, et un tout petit peu de ce que Célestin appelle son essence de Moka, tandis que...

— Tandis que, » reprit Ary, empressé d'achever la pensée de la sœur, « tante Ulrique

se glisse le matin dans l'office avant que personne soit levé, pour écrémer le dessus des pots apportés par la laitière la veille au soir. Je le sais par Célestin, qui s'est amusé à la guetter plus d'une fois. »

De telles conversations ne pouvaient manquer de porter leurs fruits. Litta se détachait chaque jour davantage de tante Ulrique, et glissait comme une petite anguille entre les mains de Dorothée. Maintenant on voyait souvent l'empreinte de ses petits pieds désobéissants à côté des traces plus fortement accusées laissées par les bottines d'Ary, et il lui poussait des ailes frémissantes d'impatience lorsqu'il s'agissait d'aller faire quelque expédition dangereuse du côté du potager ou de la serre, en compagnie de son cher compagnon.

Un beau jour, Dorothée mit la main sur les deux coupables, au moment où Ary s'apprêtait à couper un superbe ananas dont il voulait faire présent à un petit garçon du village. Il s'était enthousiasmé de ce jeune camarade à la suite d'un dénichage de pinsons effectué en commun, et lui avait promis de lui faire manger *quelque chose de bon*.

Quand nous disons que Dorothée fit deux prisonniers, il y a exagération. Litta seule se laissa prendre en pleurant, sans la moindre résistance; mais Ary joua si bien des pieds et des poings qu'il laissa son ennemie couverte de morsures et d'égratignures sur le champ de bataille, et s'en alla triomphant en mettant en musique sur un rythme guerrier la *Wacht an Rhein*.

« *Wild katz,* — chat sauvage, — *wild katz!* » s'écria la pauvre gouvernante, qui s'efforçait de réparer le désordre de sa coiffure et de ses habillements couverts de poussière.

Un éclat de rire insultant d'Ary répondit à ces plaintes, mais l'éclat de rire se trouva arrêté dans son élan au tournant de l'allée voisine.

« Que faites-vous? D'où venez-vous? Qu'y a-t-il? » demanda le baron, qui semblait surgir de terre.

Il tenait sa cravache à la main, et ladite cravache avait un aspect menaçant dont Ary connaissait bien l'expression.

Mais le jeune rebelle ne se laissa pas déconcerter cette fois. Il avait sur le cœur tous les

mensonges de Dorothée, et jouissait si fort de l'avoir mise sur le carreau qu'il ne songeait pas aux conséquences funestes pouvant découler pour lui de sa glorieuse victoire.

« Dorothée est une vilaine créature, » répondit-il sans baisser ses yeux qui étincelaient comme des escarboucles. « Je l'ai châtiée ainsi qu'elle le méritait, voilà tout.

— Ah! voilà tout? vous croyez cela? » répéta le baron.

Et, guidé par les cris de la gouvernante en détresse, il s'avança vers le champ de bataille où Litta pleurait, appuyée contre une caisse de grenadier, tandis que Dorothée redoublait ses gémissements à la vue de son maître.

« Ah! Monsieur le baron, » s'écria-t-elle, « il m'a sauté au visage sans crier gare, comme un vrai chat sauvage. Ses ongles m'ont labourée comme de vraies griffes, et il m'aurait fait rendre l'âme si vous n'étiez arrivé à mon secours.

— Menteuse! » s'écria Ary avec indignation. « Je lui avais dit de se mettre en garde au contraire, et, si elle a eu plus de mal qu'elle n'a pu m'en faire, c'est que Célestin m'avait

appris justement hier une fameuse botte que j'ai joliment bien appliquée.

— Silence, Monsieur ! » dit le baron d'une voix tonnante. « Vous allez commencer par faire des excuses à Dorothée, et puis vous vous rendrez au cachot pour quinze jours.

— Je ne ferai pas d'excuses à cette méchante femme, » murmura le petit rebelle.

Litta sanglotait. Dorothée continuait à gémir. Ary s'enhardissait de plus en plus dans sa révolte. La scène ne pouvait durer sans compromettre l'autorité du baron.

« Vous êtes un lâche, » dit-il en pinçant presque jusqu'au sang l'oreille du petit garçon, « un lâche, » répéta-t-il, « entendez-vous? Celui qui se refuse à faire des excuses à une femme et qui n'a pas craint d'abuser de sa force pour la frapper, celui-là n'est qu'un misérable lâche. »

L'enfant pâlit, moins sous l'effet de la vive douleur qu'il ressentait à l'oreille, que sous celui de l'insulte qu'il savait déjà apprécier à sa valeur.

Il regarda son père d'un air farouche, fixa Dorothée avec une expression haineuse, et

suivit le baron dans le cachot où il devait rester quinze jours privé de toute liberté et de toute douceur.

Mais deux heures ne s'étaient pas écoulées que le prisonnier filait à toute vitesse par les jardins du côté du potager.

« Que va-t-il faire? » se demanda Isabelle mise au courant de l'aventure par les larmes de Litta et les réponses incohérentes de l'enfant.

« Quelque nouvelle escapade sans doute. »

Après s'être bien assurée par sa fenêtre de la direction qu'il prenait, elle descendit doucement l'escalier, sortit sur la terrasse comme si elle voulait prendre l'air avant le dîner, et se mit à la recherche du fugitif.

Mais ce fut en vain qu'elle parcourut du regard le potager désert. Elle appela. Pas de réponse. L'inquiétude la saisit au cœur. S'il allait s'être jeté à l'eau dans un accès de folie!

Alors, à son tour, elle se prit à courir, interrogea les deux puits, le bassin d'arrosage, pénétra dans la partie boisée du parc et suivit le ruisseau jusqu'à la petite cascade

dont les eaux, claires et limpides comme le cristal, retombaient avec leur bruit monotone dans l'étang en miniature.

Elle revenait désolée et à pas lents par le même chemin où elle courait tout à l'heure lorsqu'une idée subite vint à surgir dans son esprit : la Ménagerie.

La Ménagerie était un des lieux favoris du jeune prisonnier. C'était là que d'ordinaire il tâchait d'échapper à la surveillance du révérend Arminius, lequel, aussi lourd de corps que d'esprit, ne se souciait guère de pousser si loin ses promenades digestives. La Ménagerie renfermait plusieurs volières contenant des oiseaux rares, faisans argentés et dorés, flamants roses, hérons, etc., etc., et ce qui plaisait bien davantage à Ary, deux ou trois basses-fosses où se prélassaient des renards, un vieux loup, et un magnifique sanglier des Ardennes, envoyé en présent au baron par un gentilhomme français chez lequel il avait chassé autrefois.

« Il doit s'amuser par là, » pensait Isabelle ; mais, tout en se répétant ces mots qui n'avaient rien de bien effrayant, elle sentait une

angoisse secrète lui étreindre le cœur, et elle redoublait de vitesse pour atteindre la Ménagerie.

Enfin, elle y est. Elle ne jette pas un regard sur les beaux oiseaux qui battent des ailes à son approche, dans l'espoir de quelque provende de choix, et elle marche droit vers la demeure du sanglier.

Horreur! Ses jambes fléchissent sous elle, sa gorge serrée se refuse à laisser passer aucun cri, elle s'accroche à la grille de fer qui surmonte le bas parapet, elle rassemble toutes ses forces et parvient enfin à articuler d'une voix désespérée: « Ary! Ary! »

L'enfant se retourne brusquement; ses joues sont animées par la course rapide qu'il a fournie et les efforts qu'il a dû faire pour atteindre le fond de la fosse profonde. Une grosse corde parsemée de nœuds pend encore à l'un des barreaux de la grille. C'est lui qui l'a attachée pour descendre dans le repaire du dangereux animal.

Mais que compte-t-il faire là? Sa physionomie respire la résolution et l'audace; ses yeux étincellent, sa bouche est presque souriante. Il

tient à la main, dans sa main droite, souple, forte, déjà exercée, un coutelas de chasse qu'il a dû emprunter à l'arsenal de son père. Un revolver, tiré de la même source, est passé dans sa ceinture de cuir.

« Ary, » répète Isabelle, « remontez vite, il en est temps encore. »

Le sanglier est au fond de sa bauge, couché sur la paille ; il dédaigne sans doute l'imprudent qui s'est aventuré dans ses domaines, car il ne donne pas signe de vie. — Peut-être dort-il? — Mais non, ses yeux sont ouverts, ils étincellent dans l'ombre, Isabelle tressaille d'épouvante.

« Ary, » s'écrie-t-elle de nouveau, « êtes-vous fou? »

L'enfant se retourne encore une fois. Il est charmant d'audace, sa figure respire le défi, sa petite main brandit avec aisance le large couteau.

« Je veux, » dit-il, « *lui* montrer que je ne suis pas un lâche. Quand Ary de Reichausen aura tué ce sanglier, M. le baron, son père, ne dira plus qu'il est un lâche. »

Et il s'élance en avant, poussant des cris

de guerre qui tirent l'animal de sa torpeur. Le sanglier se soulève en grognant, ses poils se hérissent, sa tête étroite prend une expression féroce; le voilà sur ses pattes, encore une minute, et de ses terribles défenses il éventrera l'audacieux enfant.

Isabelle appelle au secours, mais qui donc l'entendrait à cette heure?

« O mon Dieu, » murmure-t-elle, « inspirez-moi. Que faire pour le sauver?

« Ary, mon enfant bien-aimé, » crie-t-elle d'une voix où passent toutes les angoisses de son âme, « reviens, je meurs d'effroi. »

L'enfant s'est retourné à cet appel suprême. Il voit le visage pâle, les yeux suppliants, les traits contractés de la pauvre Isabelle. Il jette un regard de regret vers le sanglier qui s'avance sournoisement et à pas comptés, puis il jette son coutelas dans l'arène encore pacifique, et d'un bond s'élance vers la corde à nœuds.

« Vous m'aimez, » s'écrie-t-il d'une voix haletante, « vous m'avez nommé votre fils, je vous obéis. »

Leste comme un jeune chat, il a franchi les

deux premiers nœuds; il n'était que temps. Le sanglier arrivait alors pour se ruer sur son ennemi, hors d'atteinte par bonheur, mais non... pas encore hors d'atteinte.

La corde a été mal attachée sans doute; le nœud qui la relie à la grille se desserre visiblement; les faibles mains d'Isabelle s'efforcent vainement de le resserrer. Elle ne poussera pas un cri de peur d'effrayer l'enfant, mais il lui semble que la vie lui échappe dans son excès d'angoisse. N'importe, elle tient bon, les yeux attachés sur la bête sauvage qui piétine d'impatience et mordille la corde. Ary avance. Encore une seconde et il sera sauvé.

Au moment où il franchit la grille d'un bond victorieux, le cri de joie qu'il va pousser est refoulé au plus profond de sa poitrine. Les mains d'Isabelle ont lâché la corde qui retombe tout entière au fond de la fosse, et elle-même, la pauvre petite maman, gît inanimée sur le sable.

Que faire? Ary veut lui frapper dans les mains, comme il a vu faire une fois à une personne évanouie; mais ces pauvres petites mains, dont il a admiré la blancheur et la

finesse au premier jour de leur connaissance, elles sont écorchées, ensanglantées par le trop rude contact de la corde. Il enfonce la porte d'une volière, traîne tout le long de l'allée l'auge de marbre destinée aux flamants et pleine d'une eau limpide. Il y trempe son mouchoir, baigne le front et les tempes livides d'Isabelle à plusieurs reprises, lui humecte les lèvres...

Enfin, elle pousse un léger soupir, elle entr'ouvre les paupières. Grâce à Dieu, elle vit, il ne l'a pas tuée par sa folle escapade.

La voilà qui sourit maintenant, elle se relève avec son aide. Comme elle est peu lourde ! Si c'était la tante Ulrique, pense-t-il, il m'aurait bien fallu la laisser là et attendre du secours.

« Méchant enfant, méchant enfant ! » murmura-t-elle.

Mais il n'a pas peur de l'épithète; elle est pleine de tendresse entre ses lèvres, il se sent aimé.

« O ma petite maman, » répondit-il, « je ne vous ferai jamais plus de chagrin.

— A moi ni à personne, n'est-ce pas ? »

Elle le menace du doigt; il rit, mais il ne promet rien. Comment pourrait-il tenir une semblable promesse ?

XII.

Au château, pendant ce temps, tout était en rumeur. Le domestique chargé d'aller porter la *cruche d'eau* et le *pain noir* du prisonnier n'avait pas tardé à donner l'alarme.

Le baron manifestait un grand courroux. La tante Ulrique levait les yeux au ciel, joignait les mains et s'écriait que tout cela devait finir ainsi. *Tout cela*, deux mots vagues, pronoms très indéfinis mis pour Isabelle. Quant au révérend Arminius, il comptait sur ses doigts le nombre des méfaits de son indomptable élève, et murmurait à l'oreille de Dorothée que l'esprit mauvais a dit de lui-même : *Mon nom est Légion.*

« Qu'en pensez-vous ? » demanda tout à coup le baron.

« Je pense, sauf meilleur avis de Votre Excellence, qu'il faut faire connaître à ce rebelle le glaive de la loi. »

Le baron haussa les épaules sans la moindre cérémonie.

« Ce n'est pas là ce que je vous demande, mon cher. Il s'agit d'abord de le retrouver. Peut-être feriez-vous bien de vous mettre en recherche vous-même, vous qui devez être, mieux qu'un autre, au courant de ses habitudes. »

Arminius n'avait nulle envie d'entrer en campagne au moment où la cloche du dîner allait sonner d'un moment à l'autre; cependant il n'osa dire non; il se borna seulement à alléguer que Mme la baronne serait peut-être mieux renseignée que qui que ce soit au sujet du fugitif.

« Que prétendez-vous par là? » demanda le baron, dont les sourcils se froncèrent de nouveau.

Mlle Schultzer s'empressa de venir au secours de son allié. Suivant elle, le prisonnier n'avait pu s'évader qu'à l'aide d'une connivence avec quelqu'un du dehors. Il était bien évident qu'aucun domestique n'aurait osé se permettre d'enfreindre d'une façon aussi flagrante les ordres de leur maître. Dorothée,

Arminius, et elle-même, la tante Ulrique, se trouvaient certainement au-dessus du soupçon. Litta était trop petite pour atteindre à la serrure fort haut placée. Il n'y avait donc qu'Isabelle...

« Isabelle aurait osé moins que qui que ce soit, » dit le baron d'une voix tonnante.

A peine avait-il eu le temps de prononcer ces mots qu'un cri de triomphe s'échappa des lèvres de Mlle Schultzer. Son long index, jaune et noueux, presque couvert jusqu'à la première phalange d'une fastueuse bague de deuil, se dirigea d'une façon menaçante vers la porte vitrée qui donnait sur la terrasse.

Là s'avançait Isabelle, pâle, chancelante, appuyée sur l'épaule d'Ary qui marchait à tout petits pas et soutenait sa jeune belle-mère avec une sollicitude touchante.

« Je vous l'avais bien dit, » s'écria Mlle Schultzer d'une voix éclatante. » Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle s'entend avec ce rebelle. »

Le baron fit un geste d'impatience et courut presque au-devant d'Isabelle.

Il était temps ; la jeune femme semblait prête à défaillir.

« Je voudrais m'asseoir. »

Telles furent ses premières paroles.

Le baron repoussa de la main le cercle qui commençait à se former autour d'eux.

« Laissez-nous, » dit-il, « et vous, Monsieur, » — il posa la main sur l'épaule d'Ary qui resta impassible, — « attendez ici mes ordres. »

Il avança alors un fauteuil de jardin à la jeune femme, qui, une fois assise, reprit un peu de couleur sur ses joues pâles.

« Avant tout, » dit-elle au baron, « promettez-moi de lui pardonner. Si vous saviez ce qu'il voulait faire !... »

Et d'une voix haletante, entrecoupée, elle raconta le petit drame qui s'était passé devant elle, et qui aurait pu finir d'une façon si affreuse sans son intervention, dont elle reportait tout le mérite à la Providence.

Le baron pâlit, tendit la main comme s'il voulait attirer son fils sur son cœur, puis regretta sans doute ce premier mouvement, car il se contenta de murmurer :

« C'est bien ! Un Reichausen ne pouvait être un lâche, en effet, et j'ai eu tort d'appliquer à mon fils cette expression insultante. Mais une pareille accumulation de fautes doit être sévèrement punie. Retournez au cachot, Monsieur. »

L'enfant s'éloigna d'un pas ferme.

« Pour l'amour de vous, pour tout ce que vous avez souffert à cause de lui, je lui pardonnerai demain, » murmura le baron dès que le prisonnier fut à quelque distance; « mais rappelez-vous, Isabelle, que je ne pardonne pas deux fois. »

XIII.

Il y avait maintenant beaucoup de monde au château, et la jeune baronne se trouvait appelée pour la première fois à y remplir son rôle de maîtresse de maison, rôle difficile, par la façon discrète dont il fallait le jouer à Reichausen.

Jamais monarque constitutionnel ne rencontra plus de difficultés dans sa tâche. Régner sans gouverner, avec le double pro-

blème de paraître jouir de l'autorité devant les uns et de s'effacer complètement devant les autres, tel était le cercle vicieux où se débattait Isabelle.

Elle y évoluait avec une grâce parfaite, nous devons le dire, car, dès qu'elle avait la conscience d'un devoir à remplir, sa timidité disparaissait.

« Il faut amuser nos hôtes, les intéresser, leur faire paraître court le temps qu'ils passeront à Reichausen. »

Tel avait été le programme imposé par le baron; à la jeune femme de se tirer d'affaire dans les détails, et elle s'en tirait merveilleusement, au grand désespoir de Mlle Schultzer, qui aurait voulu la voir gauche et empruntée, comme sa timidité excessive à certaines heures aurait pu la faire paraître.

L'envieuse vieille fille, toujours enveloppée dans ses crêpes qui se faisaient de plus en plus sinistres et épais, suivait avec une rage concentrée les triomphes de la jeune baronne. Jamais Frédérica, dans ses plus beaux jours de coquetterie n'avait inspiré de sympathies aussi délicates et aussi nombreuses.

Si les yeux de Mlle Schultzer avaient été des pistolets, cent fois par jour elle aurait mitraillé son innocente adversaire; mais jusque-là il fallait se contenter de piqûres d'épingles. Il est vrai qu'il y a épingles et épingles. Celles de la tante Ulrique avaient la pointe grossière, et acérée pourtant. Ce n'étaient pas ces fines épingles dont la piqûre se referme aussitôt sans avoir donné au sang le temps de couler. Non, les épingles Schultzer déchiraient, éraillaient, envenimaient tout autour d'elles, trempées qu'elles étaient dans un mélange particulier, un *curare* moral fabriqué avec toutes sortes d'herbes vénéneuses, qui portaient les noms odieux d'envie, jalousie, orgueil déçu, cupidité, ambition trompée, hypocrisie, etc., etc. Le plus souvent encore ces épingles se lançaient comme la flèche du Parthe. Pas de défense, pas de riposte possible.

Vous voyez d'ici ce que pouvaient être les épingles de la tante Ulrique, qui en possédait une provision inépuisable. Jamais la patience d'Isabelle n'arriverait à en tarir la source.

Heureusement les attaques, tout en étant

plus perfides que jamais, devenaient forcément moins fréquentes par la présence des hôtes.

Ces hôtes formaient une collection réellement précieuse par l'originalité des sujets qui la composaient. Le baron, homme d'un grand bon sens, aimait autour de lui, à certaines heures où il prétendait se distraire, l'originalité et les originaux. Il assurait que toutes ces variétés un peu extravagantes formaient à la campagne un cercle des plus divertissants.

« Il sera temps cet hiver de retrouver la monotonie mondaine sous son uniforme unique, » disait-il. « Ici, jouissons de ces êtres inoffensifs et bizarres qui sont le côté le plus agréable de la villégiature. »

L'un d'eux, le baron de Rosenboom, d'origine hollandaise, fixé en Prusse par son mariage, était un collectionneur d'un fanatisme incroyable, un collectionneur *féroce*, comme disaient ses amis.

Il engloutissait chaque année de magnifiques revenus dans ces fantaisies ruineuses. Pour l'instant, il était aux regrets de n'avoir pu acheter l'habit du grand Frédéric, celui

dont on le revêtit après sa mort sur son lit de parade. Le prix ne l'arrêtait pas : vingt mille thalers, soixante-quatorze mille francs !

C'était un peu cher, en vérité. A preuve que l'empereur Guillaume, de mœurs économes, comme chacun sait, s'était refusé à cette coûteuse acquisition, mais les aïeux du baron avaient payé aussi cher certains oignons de tulipes, et qu'était-ce qu'une fleur, même la plus belle, la plus glorieuse de toutes les fleurs, auprès de cette dépouille opime ?

« Mon télégramme est arrivé une heure trop tard, » disait le baron de Rosenboom avec des larmes dans la voix. « J'y signifiais à mon agent d'aller jusqu'à quatre-vingt mille francs. C'est Barnum, l'illustre *schower* américain, qui m'a damé le pion. En revanche, mon agent a fait des bons marchés surprenants. Il m'a eu pour deux cents francs la perruque de Kant.

— Je croyais que cette tête nuageuse ne se coiffait que de brouillards, » dit à mi-voix le comte Ladislas, un Polonais de Varsovie qui avait quitté sa ville natale pour échapper à l'emprisonnement et peut-être à la Sibérie.

« En outre, » continua le baron que rien ne faisait tomber de son dada une fois qu'il l'avait enfourché, « un mouchoir du vénérable Guillaume Penn; il existe un grand trou au milieu, ce qui rend la relique encore plus précieuse, en prouvant le fréquent contact du nez du grand homme avec cette modeste cotonnade à carreaux. Enfin, » — il jeta un regard d'orgueil indicible sur l'assistance, — « cette *bagatelle,* que je n'ai pas cru trop payer 730 livres sterling, 18,250 francs. »

Le baron, ce disant, allongea son index et y montra une bague d'or massif, dans laquelle était enchâssée une pierre jaunâtre mal taillée.

« Qu'est-ce que cela ? » demanda le maître de la maison.

« Une dent d'Isaac Newton, » répondit le collectionneur, dont la figure s'illumina d'un radieux sourire.

« J'aurais donné le double pour une dent de Gœthe; mais il paraît qu'il n'y en a pas dans le commerce.

— Newton avait de fort vilaines dents, » murmura Arminius à Mlle Schultzer, « mais

c'est le fait de presque tous les Anglais. »

Mlle Schultzer, par son expérience propre, aurait pu répondre qu'elle connaissait des Allemandes moins bien partagées encore sous ce rapport. Elle se contenta de fermer soigneusement la bouche pour dissimuler de son mieux ses grandes dents jaunes et pointues, véritables défenses, et tourna des regards irrités vers Isabelle, qui, souriant des excentricités du Hollandais, montrait, sans y prendre garde, ses jolies dents, étincelantes comme des perles.

Certes Mlle Schultzer n'avait plus aucune prétention à la beauté, en cas qu'elle en eût jamais eu, — et aussi peu justifiées que possible, hâtons-nous de le dire. — Ce n'était donc pas comme rivale qu'elle souffrait de découvrir chaque jour en Isabelle quelque charme nouveau, mais sa haine presque féroce ne pouvait supporter, sans une rage sourde, la pensée que celle qui avait remplacé sa chère Frédérica et détrôné jusqu'à son souvenir était belle, aimable, charmante et aimée.

Oui, aimée! Elle voyait l'empressement nouveau du baron auprès de sa jeune femme.

Il était fier de sa grâce, de l'admiration qu'elle inspirait. Le comte Ladislas en particulier s'était déclaré son chevalier.

« Mes soixante-trois ans me le permettent, » avait-il dit.

Isabelle lui avait fait dès le premier jour un accueil particulièrement aimable, l'assurant que les Polonais étaient pour elle des demi-compatriotes.

N'était-elle pas exilée comme lui ?

Le comte avait été dans sa jeunesse un amateur de musique passionné. La politique, les malheurs de son pays, les vicissitudes de son existence lui avaient fait un peu négliger l'art charmant qui était la joie de sa jeunesse. Il était resté néanmoins dilettante des plus distingués; ses opinions faisaient loi en matière musicale, mais il ne voulait plus poser les mains sur aucun instrument.

Ce ne fut que lorsqu'il eut entendu chanter Isabelle qu'il consentit à tenir le piano pour l'accompagner. Il s'en acquitta d'une façon merveilleuse, et alors une fois lancé donna carrière à l'inspiration qui sommeillait en lui depuis tant d'années.

Tout lui était bon : piano, flûte, violon, violoncelle, mais c'était sur la trompette qu'il accomplissait de véritables tours de force.

« Mon cher comte, » lui dit le baron de Reichausen, qui faisait mine de se boucher les oreilles, tant le virtuose avait joué avec un éclat presque redoutable un morceau fort bruyant, « vous serez certainement appelé à sonner de la trompette dans la vallée de Josaphat, au jour du jugement dernier. »

Le comte Ladislas se prit à rire.

« Dieu vous entende, » dit-il. « En tout cas je ne comprendrais pas le paradis sans musique, et que ce soient les trompettes sacrées de l'ancienne loi, la cithare des Hébreux captifs à Babylone, la harpe de David ou celle de sainte Cécile, il me faudra entendre ou faire de la musique pour être parfaitement heureux là-haut.

— Vous êtes un fanatique, » dit le baron, qui s'étonnait toujours de ces excès d'enthousiasme, lui qui n'avait qu'une passion, la gloire de son pays par les armes. Tout le reste lui semblait jeu d'enfants, aussi bien la *dent de Newton* que le *Wagnérisme* et les tem-

pêtes qu'avaient occasionnée lors de leur apparition le *Tannhauser* et le *Lohengrin*.

« Oh! non, mon cher baron; je suis un indifférent auprès de certains. Savez-vous ce que Diderot disait de Rameau?

— Non; je vous avouerai que je fais fort peu de cas des philosophes encyclopédistes, Diderot en tête. Tenez, je ne puis pardonner à notre grand Frédéric son engouement pour Voltaire. A mes yeux, c'était un triste sire que ce personnage, un plat valet, courtisan des princes et des rois, et qui n'aurait jamais osé leur dire leur fait comme le meunier de Sans-Souci. Mais il aimait les soupers fins, le fameux *rôti du roi*. Il était plus gourmet à lui seul que tous ses confrères de la gent lettrée, et annonçait un beau jour, las de sentir son estomac dont il avait trop usé, qu'il donnerait toute la gloire du monde pour une bonne digestion. Pardon, ma chère Isabelle, de traiter ainsi votre compatriote, » ajouta le baron, « mais je ne me suis pas engagé d'honneur, en vous épousant, à aimer ou estimer tous les Français. »

Le regard d'Isabelle dut pleinement le

rassurer sur la susceptibilité qu'il redoutait. Ce regard disait que la jeune femme ne pouvait considérer comme son compatriote l'insulteur de Jeanne d'Arc, le courtisan et l'ami des ennemis de la France, et surtout l'adversaire déclaré de Jésus-Christ et de son Église.

« Mais pardon, » reprit le baron, « je ne sais toujours pas, comte, ce que vous aviez à me dire au sujet de Rameau.

— Oh ! pas grand'chose, un mot de ce Diderot que vous n'aimez pas et qu'on m'avait appliqué dans le temps : « Sa fille et sa femme n'ont qu'à mourir quand elles voudront, — heureusement que je suis resté célibataire. — Peu lui importera ! Pourvu que les cloches de la paroisse qui annonceront leur trépas continuent de résonner la *douzième* et la *dix-septième*, tout ira bien.

« Ah ! qu'elles sont loin, mes cloches paroissiales ! » murmura à part lui le comte Ladislas. « Quand les entendrai-je retentir encore au fond de mon petit hameau sauvage de la Pologne ! »

Ce soupir eut un écho dans le cœur d'Isabelle. Elle aussi pensait à ce petit clocher

breton à l'ombre duquel s'était écoulée sa première enfance, et qu'elle n'avait plus revu qu'une fois depuis, à l'heure où elle était une heureuse fiancée.

Comme elle s'apprêtait, ainsi qu'elle le faisait toujours, à chasser ces retours dangereux vers le passé, elle s'entendit interpeller par un de leurs hôtes, un gros et gras Bavarois qui ne manquait certes pas d'intelligence, mais qui s'était peut-être laissé un peu trop envahir par la matière au rebours de ce dicton français : « La lame use le fourreau. »

M. de Pinker se montrait d'humeur bienveillante à toute heure de la journée, mais cette humeur revêtait diverses formes suivant la nature du déjeuner ou du dîner qu'il avait fait. Il se prêtait complaisamment aux dadas des autres, à condition qu'on le laissât aller quand il enfourchait le sien.

« J'en appelle à Madame la baronne, » disait-il; « je suis persuadé que son cœur est devenu trop allemand pour ne pas apprécier la choucroute, ce mets vraiment national que les autres nations nous envient au fond,

qu'elles essaient vainement de contrefaire, et qu'elles dénigrent faute de le comprendre.

— Il me semble, » répondit finement Isabelle, « que c'est une affaire d'estomac plus encore que de cœur.

— Non, Madame, ne vous y trompez pas. Ce sont les calomniateurs qui dénoncent le chou comme indigeste. Caton, un Romain, — les Romains ont été nos maîtres en toutes choses, — s'exprimait ainsi à l'égard du chou :

« Le chou ! voilà le premier des légumes ! Il est digestif, bon pour l'estomac, toujours favorable à la santé. Veux-tu faire copieusement honneur à un festin, manges-en à satiété avant de te mettre à table ; après souper manges-en encore environ cinq feuilles confites au vinaigre. Tu te trouveras ensuite comme si tu n'avais rien pris et tu pourras boire autant qu'il te plaira. »

Le Bavarois s'était exprimé avec un ton d'admiration si comique que tout le monde se prit à rire de bon cœur, excepté le révévend Arminius, qui plaçait la cuisine française de Célestin bien au-dessus du mets national.

« Mais c'est qu'il le ferait comme il le dit, Madame, » murmura le comte Ladislas, qui était venu s'asseoir auprès d'Isabelle. « Il est fort capable de manger de la choucroute ou toute autre espèce de chou avant, pendant et après le dîner, sans faire tort aux illusions choucroutées que peuvent encore amener les rêves de la nuit. Ces estomacs allemands, qui ont une capacité particulière, et qui peuvent se charger outre mesure de lièvre aux pruneaux, de gigot à la marmelade de pommes, de bœuf à la gelée de groseilles, doivent procurer aux cerveaux pesants des têtes teutonnes certaines sortes de rêves dont ne se font aucune idée les cervelles françaises et les cervelles polonaises, ces autres Français du Nord.

— Sur qui glosez-vous ainsi? » demanda le baron qui s'approchait alors.

— Sur votre ami le Bavarois. J'étais en train de composer une épitaphe à cet honnête homme.

— Et vous disiez?

— Que si l'on me consulte, quand il mourra, je ferai mettre sur sa tombe ces

mots d'une légende flamande : « Il vécut si bien qu'il était gros de quatorze palmes de tour quand il mourut. »

— Je ne sais pas au juste ce que valait le palme, mais j'imagine que cet estimable Pinker a atteint la limite du possible, » dit le baron en souriant.

XIV.

Un jour la grande berline armoriée, qui allait chercher au chemin de fer les hôtes attendus, ramena, à la vive surprise d'Isabelle, ignorante de cette arrivée, deux petites malles, deux petits cartons à chapeaux, attachés solidement derrière la voiture, et dans l'intérieur une toute petite personne proportionnée aux malles et aux cartons.

Isabelle se trouvait sur la terrasse avec son mari et les enfants. La présentation eut lieu aussitôt dans les règles :

« Mademoiselle Méta de Wolfenbüttel, une amie, presque une fille adoptive de Mlle Schultzer. »

Le baron paraissait embarrassé de la sur-

prise d'Isabelle. Lui non plus ne s'attendait pas au plaisir que Mlle Schultzer leur avait ménagé. Il savait bien qu'elle comptait prier Mlle Méta de venir passer quelque temps auprès d'eux, mais il croyait, pour sa part, Mlle Méta en villégiature dans quelque vieux burg romantique des bords du Rhin. Certes, elle faisait un réel sacrifice à l'amitié en venant passer quelques jours dans leur sablonnière, etc., etc.

« Oh ! Monsieur le baron, pouvez-vous parler ainsi ! » murmura une voix harmonieuse.

Elle n'en dit pas plus, mais la manière expressive dont se soulevèrent les paupières de façon à laisser voir deux belles prunelles d'un brun orangé, semblables aux pétales veloutés de certaines giroflées, formèrent un commentaire éloquent à cette courte phrase.

Le baron s'inclina, offrit courtoisement son bras à la nouvelle venue, qui demanda aussitôt à se mettre à la recherche de sa maternelle protectrice, Mlle Schultzer.

En dépit de sa bienveillance, Isabelle se sentit contrariée de cette arrivée. Pourquoi? Elle n'aurait pu le dire. Mlle de Wolfenbüt-

tel paraissait très distinguée de manières et de langage. N'était-ce pas dur à elle, si richement mariée, d'en vouloir à cette pauvre fille sans parents, sans fortune, presque sans protection, de l'agrément qu'elle venait prendre dans une puissante famille où elle était aimée et recherchée? Après avoir remis la voyageuse entre les mains de sa protectrice naturelle, le baron avait raconté son histoire en quelques mots à Isabelle.

M. de Wolfenbüttel, qui avait occupé un poste important dans la haute administration, était mort complètement ruiné. Sa femme lui avait survécu de fort peu, et avait laissé seule et sans appui leur fille unique, la jeune Méta, âgée de seize ans.

Méta avait fait preuve d'une grande sagesse de vues et de conduite dans un âge aussi tendre; elle s'était logée avec sa nourrice, une servante fidèle des anciens jours, dans une petite maison d'un faubourg de Berlin, et vivait là d'une pension modique que lui faisait la reine, pension à laquelle venait s'ajouter le produit de peintures sur porcelaine où elle excellait.

Isabelle, en se laissant habiller pour le dîner, repassait au fond d'elle-même ce court récit. Tout cela lui semblait honorable et digne de ses respects, et cependant elle éprouvait nous ne savons quelle méfiance instinctive.

« Je ne dois pas me laisser aller à cette antipathie déraisonnée, » pensa-t-elle en manière de conclusion. « Le seul défaut de Mlle de Wolfenbüttel est à mes yeux de se trouver la protégée de Mlle Schultzer. Il faut que je lutte contre ce mauvais sentiment. »

Néanmoins elle apporta à sa toilette une attention extraordinaire, permit à Cyprienne d'arranger ses beaux cheveux en boucles, au lieu des tresses ondulées qu'elle portait habituellement; enfin consentit à laisser attacher sur sa robe blanche en mousseline des Indes quelques bouquets de fleurs de pommiers, pour rappeler celles qui parsemaient ses boucles dorées.

Avant de descendre dans le salon, elle jeta un coup d'œil inquiet sur son miroir, et ne put s'empêcher de sourire en voyant la fraîche et virginale toilette qui convenait si bien à son genre de beauté.

« Mon Dieu ! ce n'est pas de la coquetterie, » murmura-t-elle, « mais pour la première fois je sens le besoin de la lutte. Après tout, n'est-ce pas mon bien que je défends ? »

Quand Isabelle fit son entrée dans le salon, la plupart des convives étaient déjà réunis. Elle trouva un mot aimable pour chacun d'eux, mais éprouva une légère inquiétude en ne voyant pas le baron venir au-devant d'elle, comme il le faisait habituellement.

Elle le chercha du regard, mais ce regard ne rencontra que l'œil perfide de Mlle Schultzer.

« Vous vous demandez ce qu'est devenu votre seigneur et maître, ma bonne petite, » dit-elle avec une affectation doucereuse que démentait sa méchante physionomie. « Soyez tranquille, il va vous être rendu bientôt ; je l'ai prié d'aller chercher Méta. Cette pauvre petite serait sans doute fort embarrassée pour entrer seule au milieu d'une si nombreuse compagnie. »

Si la *pauvre petite* possédait un riche fonds de timidité elle n'en laissa rien paraître, car, à peine Mlle Schultzer finissait-elle sa

phrase, qu'elle fit son entrée avec un charmant aplomb. Il est vrai qu'elle avait bonne escorte : son bras droit s'appuyait avec une aisance nonchalante sur le bras du baron, qui inclinait complaisamment sa haute taille pour mieux causer avec elle. Sa main gauche serrait la main d'Ary, qui s'avançait à ses côtés, l'air sombre et mécontent; enfin Litta disparaissait à moitié dans les plis volumineux de sa jupe de gaze blanche, toute fleurie de giroflées de murailles jaunes et pourprées.

« Je vous amène deux prisonniers, Madame la baronne, » dit la *timide* Méta, qui s'avança toute souriante vers Isabelle.

« Vous pourriez dire trois, il me semble, » fit remarquer méchamment Mlle Schultzer ; « à moins qu'on n'appelle pas prisonniers ceux qui se font captifs de si bonne grâce. »

En tous cas les deux enfants ne pouvaient compter pour la bonne volonté. Dès qu'ils avaient aperçu leur petite maman, ils s'étaient empressés d'accourir vers elle, malgré les froncements de sourcils de la tante Ulrique.

« Nous dînerons à table aujourd'hui, » murmura Litta à l'oreille d'Isabelle.

« Vraiment ! Comment vous y êtes-vous pris pour obtenir cette grâce ?

— Oh ! nous n'avons rien demandé; c'est *elle*, » répondit Ary d'une voix sombre. « Alors j'aurais presque autant voulu ne rien obtenir, car je ne l'aime guère. » Et il montrait du doigt Mlle de Wolfenbüttel qui riait coquettement avec le comte Ladislas.

« Êtes-vous donc déjà pris par cette enchanteresse? » murmura le Bavarois à l'oreille du chevaleresque Polonais dans le courant de la soirée.

« Moi? pas le moins du monde.

— A la bonne heure! C'est ridicule, une femme qui mange si peu ! Elle était auprès de moi à table, et, en vérité, je crois qu'elle a fait tout son dîner d'une cerise confite, comme disent certains mémoires à propos de la maréchale de Schmettau. Vous vous souvenez de ce que racontent les chroniques sur les soupers de la reine-mère. On y mourait de faim, à la lettre. Si Mlle de Wol-

fenbüttel s'est mise à ce régime toute sa vie, je ne m'étonne pas qu'elle ait été arrêtée dans sa croissance. Regardez-la. N'a-t-elle pas l'air de venir en droite ligne du royaume de Lilliput?

— Oh! ce n'est pas d'aujourd'hui que je la connais. Elle n'est pas si petite que vous la jugez.

— Quatre pieds, pas davantage. Elle vous paraît un peu grande parce qu'elle est très mince, presque uniformément fluette d'un bout à l'autre.

— Savez-vous à qui elle ressemble? »

M. de Pinker leva les yeux au plafond.

« Vous ne voulez pas dire à la longue Mme de Walther?

— Non; ne cherchez pas dans les femmes, mais parmi les carnassiers. »

Le Bavarois partit d'un bruyant éclat de rire qu'il s'empressa de réprimer.

« Y pensez-vous? Un carnassier ou une carnassière, une jeune fille qui vient de dîner d'une cerise confite!

— Oui, ici, sous nos yeux, en public, afin de poser pour l'idéal; mais je parierais que,

dans sa petite maison du faubourg à Berlin, la jeune Méta ne suit pas le régime pythagoricien. »

Le baron regarda longuement au plafond après avoir contemplé Mlle de Wolfenbüttel, qui mordillait une rose blanche.

« Un carnassier, » répéta-t-il en appuyant sur chaque syllabe.

« Oui, le plus petit des carnassiers. Je vous assure que la ressemblance est surprenante. Souple, ondoyante, irrésistiblement gracieuse, si les mouvements, un peu trop onduleux et furtifs, ne faisaient penser à ceux du serpent. Regardez-la demain, au grand jour, quand elle entrera dans le salon avant le déjeuner. Tirez une ligne depuis la porte jusqu'à la cheminée, ou du moins jusqu'au fauteuil de la baronne Isabelle...

— Pourquoi exiger de mes yeux une telle précision géométrique?

— Elle rampe, elle contourne, elle se faufile, elle est déjà à droite quand on la croit encore à gauche, et *vice versâ*.

— Excellent procédé pour fuir le crocodile.

— Méta n'a pas besoin de fuir; bien au

contraire, c'est elle qui attaquera. — Mais pardon, je continue mon examen...

— De conscience du prochain? » dit le Bavarois avec son rire épais.

« Par malheur la conscience ne se lit pas précisément sur le visage, d'ordinaire; mais, dans le cas dont nous parlons, voyez ses yeux, — c'est toujours de Méta qu'il s'agit, — ses oreilles, son nez sans cesse en mouvement.

— Oh! voilà qui me semble fort.

— Je n'exagère rien; elle épie, elle sent, elle flaire, elle convoite la proie qui jusqu'à présent lui a échappé : je veux dire le riche époux de ses rêves.

— Il est à croire qu'elle en sera pour ses frais. Combien? vingt-cinq, vingt-six ans?

— Presque vingt-huit; mais je n'oserais rien affirmer avec votre assurance. Le baron, notre hôte, a été bien près de s'y voir pris, et, sans ce voyage de France, le tour était joué. Lui, l'homme du premier mouvement, il se laissa charmer presque sans y prendre garde par cette douceur angélique, cette modestie charmante qui rehausse tant d'avantages...

— La jeune baronne me semble douée d'un esprit des plus fins.

— Chez elle, mon cher, il y a une égale supériorité de raison, d'imagination et de sentiment; c'est une âme forte et pleine de lumières sous cette timide apparence; elle se voile de modestie et elle ne dit jamais : « Regardez-moi. » C'est un grand tort avec un homme comme son mari, qui a besoin, pour admirer, et par conséquent pour aimer, qu'on attire fréquemment son attention.

— Diable! diable! Vous croyez que ces yeux brun orangé l'emporteraient sur les yeux d'azur de la baronne Isabelle? Évidemment, cependant, le baron a un goût prononcé pour les myosotis, car sa première femme, que j'ai beaucoup connue, avait aussi les yeux bleus.

— Mon cher, on se lasse de tout, des myosotis comme du reste. Ensuite, les yeux de la première femme, dont je me souviens fort bien aussi, ressemblaient à ceux de la seconde comme la turquoise ressemble au saphir. Certes la turquoise a son mérite, mais elle manque de transparence. Regardez

les prunelles de la jeune baronne. Ce sont des saphirs étincelants. L'âme brille au travers. Parfois aussi ils semblent d'un bleu sombre comme celui des mers, parfois d'un bleu céleste comme l'azur du matin. A quoi cela tient-il? me direz-vous. Aux lueurs diverses, aux émotions variées qui passent dans cette âme exquise. Mais les yeux de vos poupées allemandes...

— Halte-là, comte!

— Pardon, je ne parle pas de la baronne Frédérica; je disais trop galamment tout à l'heure yeux de turquoise, disons yeux de faïence et finissons-en là.

— Je ne demande pas mieux, » dit M. de Pinker, « d'autant qu'on m'a recommandé certains plateaux que j'aperçois à l'horizon, et qu'il me faut toute mon attention, tout mon recueillement pour apprécier des sorbets au marasquin, œuvre du cuisinier français.

— Avant, vous serez condamné au *Mouvement perpétuel* de Weber. C'est une admirable chose, et cette Méta la joue avec un grand talent, une rapidité vertigineuse, des

doigts d'acier qui se comportent comme d'infatigables marteaux. Mais dans ce cas il me semble que je deviens l'enclume, je veux dire le clavier, et je me sens éreinté, moulu, fourbu après l'audition, comme si j'étais devenu une de ces malheureuses touches d'ébène ou d'ivoire. Dansez-vous, par hasard? »

M. de Pinker se mit à rire.

« Si je ne vous connaissais pour un homme aussi charmant que distrait, cette question mériterait l'envoi d'un cartel. Ne m'avez-vous donc jamais regardé?

— Oh! pardon, je ne pensais pas à vous, mais à Mlle de Wolfenbüttel.

— Elle danse bien?

— Avec la grâce de ces poupées qui valsent sur un petit parquet de glace devant les orgues de Barbarie.

— Décidément cette Méta vous trotte dans la tête. Que voulez-vous? on n'est pas parfait, et les Allemandes, qui ont mille vertus, n'ont pas été douées en général par la fée Gracieuse, je le reconnais humblement. La grâce! il faut la demander aux Françaises et aux Polonaises. Hors de là,

point de salut. A propos, Mlle Schultzer, qui est une digne personne, gouvernant admirablement l'office et la cuisine, a ce soir une mine singulièrement rébarbative. Je me demande si elle a jamais eu en partage quelque peu de l'éternel féminin.

— Non; à dix-huit ans elle était ce que vous la voyez aujourd'hui, une sorte d'obélisque de Louqsor mal fagoté. Aussi, mon cher, bien qu'elle n'ait pu avoir à aucune heure aucune espèce de prétention, elle a toujours été jalouse de la jeunesse et de la beauté. Elle ne peut donc pardonner ce double lot à la baronne Isabelle, qui en est si amplement pourvue.

— Il est vrai, » dit M. de Pinker en branlant la tête, « qu'une femme qui n'a pas eu en partage à son heure ce modeste présent du ciel qu'on appelle, je ne sais pourquoi, la beauté du diable, ne peut se vanter d'avoir été jeune. Je comprends alors que la vue des grâces printanières de sa charmante nièce par alliance l'agace terriblement. »

Des sandwiches au foie gras, qui passaient alors, interrompirent les réflexions du digne

Bavarois, ou du moins en changèrent le cours.

« Ah! ce cuisinier français, ce *céleste* Célestin! » murmurait-il, « quand je songe que c'est lui qui a fabriqué ce foie gras! Je donnerais ma terre de Schlossberg avec tous les fermages qui en dépendent pour avoir le droit de l'attacher à ma personne. Un empereur romain l'aurait fait consul! »

XV.

En dépit des ridicules de M. de Pinker et de son amour trop déclaré pour la table, Isabelle se sentait en confiance avec cet excellent homme.

Elle reconnaissait bien qu'il avait le rire par trop bruyant et prolongé, le sentiment exagéré de son individualité et la parole haute, qu'il s'attablait à l'heure des repas comme pour une affaire de la plus haute importance, et que sa digestion, quand elle était trop laborieuse, faisait parfois tort à la vivacité de son esprit, très aiguisé à jeun.

Mais elle savait aussi que, sous le triple rempart de sa graisse, de son apparente in-

souciance et de son grand vêtement boutonné jusqu'au menton, il cachait un bon et digne cœur, prêt à éclater quand l'occasion s'en présenterait.

Et puis il était catholique, et, bien qu'Isabelle s'imposât la loi dans la maison de son mari de ne jamais traiter aucune question religieuse, se sentir en communauté d'idées et de sentiments avec une autre âme sur ce chapitre important, lui semblait une grande douceur.

Le comte Ladislas Potoski était catholique, lui aussi, en sa qualité de Polonais. C'était lui qui offrait le bras à la jeune femme pour la conduire, le dimanche, à une petite église catholique située dans le voisinage. La messe s'y disait de grand matin, au coup de six heures, ce qui faisait gémir étrangement M. de Pinker, habitué aux douceurs de la grasse matinée.

Comme Isabelle s'y rendait toujours à pied, à condition que le temps fût seulement passable, M. de Pinker n'osait se servir de la voiture mise à sa disposition par son hôte.

Il s'en allait donc pédestrement, toujours

soufflant, et arrivait en retard d'une façon invariable, bien qu'il se mît en nage pour ce beau résultat.

« Après le supplice de Tantale, je ne connais rien de pareil à celui de la marche forcée, » disait-il tout en baignant son front avec son mouchoir de fine batiste. « Bienheureux les maigres; c'est à eux que la terre appartient.

— Mon cher, » lui répondait malicieusement le comte Ladislas, « je vais vous donner une recette infaillible pour devenir digne d'entrer dans cette corporation d'élus.

— Bah! vraiment? J'écoute des deux oreilles.

— Levez-vous avant le jour, faites trois ou quatre lieues d'une seule haleine, déjeunez d'un radis noir et de deux onces de pain avec un verre d'eau rougie, reprenez votre bâton de voyageur jusqu'au dîner, et alors contentez-vous d'une soupe à l'oseille et d'une tranche de viande bouillie, que vos compatriotes décorent du nom de rôti, car, en Allemagne, on ne sait pas rôtir...

— A qui le dites-vous? » répondit mé-

lancoliquement le Bavarois. « Il n'y a pas de jour où je n'aie maille à partir avec ma femme, au sujet de ces cuisiniers indigènes, qui sont autant d'empoisonneurs patentés. Ah! Célestin! » continua-t-il avec un accent d'admiration mélangée d'un regret si comique qu'Isabelle, fort peu rieuse par nature, ne put tenir son sérieux et se laissa aller à un éclat de rire argentin.

Ce rire fut entendu du petit salon où se trouvait alors le baron de Reichausen en compagnie de Mlle Schultzer et de la charmante Méta.

« Madame la baronne est d'un naturel fort gai, » dit Méta sans lever les yeux de la brochure qu'elle feignait de lire, pendant que le baron décachetait ses journaux. « Je ne l'avais pas cru tout d'abord...

— Et vous aviez eu raison, » répliqua le baron d'un ton sec. Lui aussi avait été surpris de l'éclat de rire de sa femme; Isabelle souriait souvent, mais elle riait peu d'ordinaire. « La gaieté est l'exception chez la baronne, qui est malheureusement plutôt portée à la mélancolie.

— Ah! vraiment? » reprit Méta. « C'est étrange! une femme si heureuse, à laquelle il ne manque aucune des joies de l'existence. J'ai remarqué, du reste, » — et elle prit l'air candide et naïf d'une jeune pensionnaire, — « que la baronne est toujours gaie en la présence du comte Ladislas. Il est si amusant, si charmant! un vrai Français pour l'esprit et les manières.

— Alors Mme de Reichausen se laisse aller à la joie de causer avec un demi-compatriote, » ajouta méchamment Mlle Schultzer qui suivait du coin de l'œil les jeux de physionomie du baron.

« Et qui donc pourrait y trouver à redire? N'a-t-il pas bientôt soixante ans, quarante ans de plus qu'elle? Il est vrai qu'il ne les paraît guère. Vous savez, mon neveu, cet artiste de Berlin qui est venu la semaine dernière pour s'entendre avec vous au sujet des restaurations projetées de vos vieilles peintures, n'allait-il pas prendre le comte Ladislas pour vous, le nouveau marié, le mari de cette chère Isabelle? »

Le baron resta silencieux, mais on enten-

dit se briser entre ses mains le couteau d'ivoire avec lequel il faisait sauter les bandes de ses journaux.

La charmante Méta se mit à rire, de son rire musical et presque enfantin.

« Ah! vraiment! » s'écria-t-elle; « quelle bizarre méprise! »

Et, tout en riant, son visage s'animait; ses joues devenaient fraîches comme la fleur de l'églantier, ses cheveux n'en paraissaient que plus noirs.

Noirs et brillants comme les plumes du merle, ainsi que dit la chanson wende : « Ses dents blanches comme le lis étincelaient entre ses lèvres de corail. »

C'était une personne vive et pétulante que Méta; elle aimait la conversation, savait l'animer, et trouvait toujours quelque chose d'intéressant à dire ou à faire dire au baron.

Isabelle passait à son sujet d'étonnement en étonnement. Quoi! c'était là cette pauvre fille sans ressources, cette orpheline dénuée de protection! Mais chaque soir elle apparaissait pour le dîner dans une fraîche

et vaporeuse toilette faite par elle-même, assurait-on, mais qui avait l'air de sortir de l'atelier des fées.

« Elle a le goût d'une Parisienne, » avait dit un jour le baron devant lequel Mlle Schultzer vantait la mise délicieusement élégante de sa jeune amie.

Et depuis ce jour Isabelle remuait ses cartons, stimulait le zèle de Cyprienne et recourait à sa corbeille de noces dont elle avait fait tout d'abord si peu de cas.

Le baron de Rosenboom, tout flegmatique qu'il était, en qualité de Hollandais, se laissait émouvoir par les grâces provocantes de la jolie Méta.

« Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est Rosenboom regrette les 74,000 francs passés dans l'habit du vieux Fritz, » dit un jour le comte Ladislas à son ami Pinker, tout en suivant le manège de la coquette.

« Pourquoi cela?

— Il se dit que si par hasard il en venait à se décider à offrir sa main et son cœur à Mlle de Wolfenbüttel, il lui faudrait renoncer à ses extravagances de collectionneur, car

le moindre diamant ou rubis ferait bien mieux l'affaire de sa belle fiancée que toutes ces défroques d'un autre âge.

— En est-il vraiment là?

— Je ne fais que des hypothèses purement gratuites en ce qui touche Rosenboom; mais, pour l'astucieuse Méta, je lis clairement dans son jeu. Elle compte, pour se marier, non seulement sur sa beauté, qui est indiscutable, mais sur son esprit et ses ruses. Elle a échoué avec Otto de Reichausen; mais elle prendra mieux cette fois son temps et ses mesures, et, jusqu'à ce qu'elle ait réussi, elle ne pardonnera pas à la baronne Isabelle de lui avoir enlevé la riche proie à laquelle elle avait jeté l'hameçon.

— Que d'intrigues, mon Dieu! Orgueil, envie, colère! Mon cher, à mon sens, la gourmandise est encore le moindre des péchés capitaux. Au moins, lui, ne fait tort qu'à celui qui le commet.

— C'est vrai : un innocent quand on le compare aux autres.

— J'ai vu jouer autrefois à Paris une comédie charmante, » reprit M. de Pinker

d'un air pensif. « A la suite, ma femme et moi, avons été souper au café Anglais. Je me rappelle certaines coquilles de turbot gratinées d'une façon incomparable.

— La comédie, » demanda le comte Ladislas avec son malicieux sourire, « se jouait-elle donc au café Anglais?

— Non, aux Français; ne vous l'ai-je pas dit? Cela s'appelait *Bataille de Dames*. Quelle finesse d'observation chez l'auteur! quel jeu de la part de ces acteurs consommés!

— Cela valait les coquilles de turbot. Eh bien, mon cher, nous allons avoir ici sous les yeux une *bataille de dames*.

— Hélas! deux qui attaquent et une qui ne se défend pas!

— Allons donc, preux chevalier! Et pour quoi nous comptez-vous tous deux!

— Mon cher, j'imagine que nos grossières mains d'hommes auraient fort mauvaise grâce à manier les fils ténus dont se composent les trames féminines, et que nous ferions tout rompre du premier coup.

— C'est ce qu'il faut, que diable! Mais hâtons-nous dans notre alliance offensive et dé-

fensive; cette Méta a fait en quelques jours de terribles progrès; elle est insinuante et persuasive, et en arriverait, avec l'aide de Mlle Schultzer, à prendre plus d'influence qu'il ne convient sur le baron de Reichausen. Ses façons doucereuses, ses explosions de gaieté enfantine, ses naïvetés inattendues, sont autant de fils pour ourdir sa toile d'araignée. Avec cela, une manière d'être que je ne puis qualifier que de dissolvante; oui, dissolvante à l'égard de ceux qu'elle veut perdre.

— Comment, vous supposeriez?...

— Avec elle je suppose tout, et je crains plus encore. C'est une femme dangereuse, perfide, méchante, jalouse et vindicative. Suivez ses yeux : ils ont l'air de regarder partout à la fois, et, avec cela, silencieuse comme une ombre quand elle croit de son intérêt de laisser parler les autres. A peine si, à ces heures-là, on la voit passer le long des murs avec lesquels sa robe grise se confond.

— C'est vrai, elle est toujours en gris dans la matinée et l'après-midi; ce qui ne l'empêche pas, le soir venu, de se mettre

en *Giroflée-Girofla*. En réalité, cette couleur jaune un peu vive lui va à merveille, en rehaussant l'éclat de ses yeux, des yeux vraiment diaboliques, auxquels ira se brûler le pauvre Rosenboom comme un imprudent papillon, s'il n'y prend pas garde. Quel malheur pour lui qu'il soit veuf! Voilà, en vérité, une circonstance où il est bon de se trouver en pouvoir de femme. »

Et M. de Pinker se frotta les mains comme s'il venait de se découvrir pour la première fois cet avantage.

« Grand Dieu! Pinker, » s'écria le comte Ladislas, « vous sentiriez-vous par hasard les aspirations du papillon? »

M. de Pinker rit de son bon rire sonore; il était le premier à susciter de plaisantes réflexions sur son embonpoint toujours envahissant.

« En tout cas, » reprit-il, « ce ne serait pas vers *Giroflée-Girofla* que je prendrais mon vol. Je n'aime pas ces teintes fauves, qui sont celles de la belette; voilà bien le plus petit des carnassiers dont vous me parliez l'autre jour. N'est-ce pas, j'ai deviné?

— Le mieux du monde.

— Eh bien, une ressemblance nouvelle que j'ai découverte entre la charmante Méta et la belette : toutes deux nagent à ravir.

— Ah! vraiment?

— Vous l'ignoriez?

— Pour la belette, oui; pour Méta, non. Elle s'est arrangée pour que le bruit de ses exploits nautiques arrivât jusqu'à moi. Elle fait la planche et le plongeon, pique des têtes d'une hardiesse inouïe, est de première force à la coupe.

— Tout comme la belette qui nage à l'instar d'une loutre, se jette dans les ruisseaux, les étangs et les rivières pour y saisir les infortunés rats d'eau dans leurs évolutions aquatiques.

— Hélas! tout lui est donc bon? Par bonheur la taille et la force lui manquent; sans cela elle serait la plus redoutable des bêtes féroces.

— Qui cela? la femme ou l'animal?

— La belette; mais tout ce qu'on dit d'elle peut s'appliquer à notre héroïne.

— Oh! comte, retirez l'expression.

— Non pas! il y a deux sortes d'héroïnes dans tous les drames ou romans qui prétendent exciter l'intérêt du spectateur et passionner la curiosité. On se laisse prendre doublement au charme de la vertu, quand elle est attaquée par le vice, et l'on aime la bonne héroïne de toute la haine qu'on a pour la mauvaise.

— Ainsi soit-il! » murmura M. de Pinker.

XVI.

Les conditions d'existence avaient bien changé à Reichausen depuis l'arrivée de Méta.

Elle y avait apporté comme une vie nouvelle. Ce n'étaient plus que parties joyeuses, pique-niques, rendez-vous à quelque ruine ou à quelque ferme pittoresque, longues chevauchées dans la forêt et promenades sur l'eau.

Cette vie de fêtes et d'excitations, qui était peu du goût de la jeune baronne, semblait l'élément naturel de Méta.

Écuyère consommée, nageuse intrépide,

souple, ferme et hardie dans sa petite taille, elle recueillait sinon la sympathie, du moins l'admiration de tous. Mlle Schultzer pourvoyait à ses dépenses de toilette avec une générosité bien éloignée de ses habitudes parcimonieuses.

Elle lui avait fait venir de Paris une variété de costumes d'un goût exquis pour toutes les circonstances de la vie de château, telle qu'on la menait alors chez le baron. Ces merveilles coûteuses étaient renfermées dans de grandes caisses à l'adresse de Mlle Schultzer, et gardées par elle dans son appartement particulier avec un soin jaloux.

Elle ne voulait pas que ces charmantes toilettes fussent déflorées avant leur apparition par les récits indiscrets des autres femmes de chambre, dont elle n'était pas aussi sûre que de la sienne.

Méta devait apparaître brillante et parée comme une fleur qui s'épanouit, comme un papillon qui vient d'éclore, sans qu'on la vît sortir de la chrysalide.

Oui, un papillon, c'était bien là l'aspect de cette étrange petite créature depuis qu'elle

avait osé prendre son essor. Chez elle tout était brillant, étincelant, plein d'éclat; chez Isabelle, dans cette âme pure et blanche, dans ce rayon du ciel sans nuage et sans ombre, tout se voilait de candeur, tout s'enveloppait de modestie.

Il fallait lutter cependant, elle le sentait instinctivement; quelque chose de nouveau, un sentiment qui ressemblait à de la jalousie, s'éveillait en elle.

Elle n'avait aucune des aptitudes de Méta, et ces aptitudes étaient celles qui plaisaient au baron, elle ne pouvait se le dissimuler.

« Pourquoi Madame la baronne ne monte-t-elle pas à cheval? » demanda Célestin à sa jeune maîtresse, un jour que, souffrante d'une migraine violente, il lui avait fallu laisser aller les autres faire une partie dans la forêt.

« Je me sens indisposée aujourd'hui, Célestin, incapable de supporter une longue course à pied ou en voiture.

— Je le sais bien, je le sais bien, » répéta par deux fois l'ex-cuirassier. « Cyprienne est venue me donner des nouvelles de Madame la baronne, comme elle le fait tous les matins

en prenant le déjeuner de Madame. Aussi je ne parle pas du jour d'aujourd'hui, ni de celui d'hier, mais du jour de demain.

— Je ne comprends pas, mon ami, » dit Isabelle en portant la main à son front.

« Eh bien, Madame, je parlerai clairement. Tant pis si ce n'est pas dans le beau langage, mais je ne puis oublier que j'ai tenu la petite Isabelle, — Mademoiselle Isabelle, Madame la baronne, veux-je dire, excusez-moi, » et Célestin fit le salut militaire en portant la main à un casque invisible, représenté pour le moment par le couvre-chef blanc de sa profession actuelle, — « que je l'ai tenue dans mes bras et sur mes genoux pendant des années, que je l'ai aimée comme on aime le bon Dieu et la grande sainte Anne, mère de la bienheureuse vierge Marie; enfin, que je me suis juré d'étrangler de ces mains que voilà le premier ou la première qui oserait toucher à son bonheur. »

Tout en parlant, le brave garçon étendait ses deux mains, — mains d'hercule, — et les crispait autour du cou de l'ennemi, visible seulement aux yeux de son imagination.

En vérité il n'était pas besoin d'un si grand déploiement de forces, car c'était du cou de Méta qu'il s'agissait, et ce cou était si petit, si délicat, si rond qu'il aurait suffi pour l'étrangler d'un des bracelets de corail dont elle aimait le soir à entourer ses poignets menus par plusieurs rangs serrés.

Isabelle comprenait de moins en moins ce que Célestin appelait parler clairement. Il s'en aperçut et prit son grand courage à deux mains :

« Madame la baronne, » dit-il d'une voix sourde où la rage se faisait jour malgré lui, » il faut monter à cheval, il faut nager, il faut faire tout comme *elle*, puisque ces bêtises-là, que je ne trouve bonnes, moi, que pour les garçons, enchantent les grands seigneurs du grand monde et en particulier Monsieur le baron. »

Isabelle rougit jusqu'aux tempes. — C'était donc vrai ; elle ne s'était pas égarée dans ses soupçons. La perfide enchanteresse *lui* plaisait.

« Je ne suis qu'un soldat, » reprit-il, « un ancien soldat devenu votre serviteur pour la vie ; mais je sais bien que si j'étais un beau *mon-*

sieur comme mon maître, je ne me soucierais pas que ma femme montât à cheval comme une écuyère de Franconi, et nageât comme un poisson. A chacun son métier. Mais puisque c'est son idée, à Monsieur le baron, il faut donner là-dedans. J'engage Mademoiselle Isabelle, je veux dire Madame la baronne, à monter à cheval comme *l'autre.*

— Mais je ne sais pas, mon bon Célestin, et je paraîtrais fort ridicule dans mes essais.

— Aussi, Madame, ne faut-il essayer qu'entre nous deux.

— Que veux-tu dire?

— Que je donnerai des leçons à Madame quand elle sera seule au château. Certes, ce ne sera pas difficile; j'ai été chef de file au manège, et, avec une élève comme Madame, cela ira vite, j'en réponds. »

Isabelle remercia son dévoué serviteur, prenant son offre pour une plaisanterie; mais lorsque le soir, aux derniers rayons du soleil couchant, elle vit la joyeuse cavalcade rentrer dans la cour, non seulement elle regretta de n'avoir pas suivi la promenade en calèche découverte comme Mlle Schultzer, mais encore

elle se dit qu'elle réfléchirait sur l'offre de Célestin.

Méta avait lancé son cheval en avant sous une allée protégée par les grands aunes contre les chaleurs de l'été, et, avec une hardiesse que pouvait à peine expliquer son talent d'écuyère, elle faisait passer et repasser sa monture entre les troncs des arbres, assez serrés pour que la manœuvre fût difficile et même dangereuse.

Isabelle voyait aller et venir sa jupe de cheval couleur nankin, qui se détachait vigoureusement sur la robe noire lustrée de l'animal.

« Il est à vous puisqu'il vous plaît, » avait dit le baron la veille, lorsque Mlle de Wolfenbüttel avait loué longuement les qualités de sa monture. « Je l'avais fait venir dans l'origine pour la baronne, car c'est un vrai cheval de femme; mais Isabelle a déclaré, dès le premier jour, qu'il était trop vif, un peu ombrageux, et que jamais elle n'oserait se risquer sur une bête aussi féroce. La qualification est de moi, » ajouta-t-il en entendant sa femme se récrier; « mais l'intention y était de votre part, avouez-le.

— Est-il possible! » s'écria Méta. « La ba-

ronne est craintive à ce point ! Que peut-on craindre avec… ? mais je ne sais pas son nom. »

Et elle se retourna vers le baron d'un air de vivacité mutine.

« C'est votre bien si vous consentez à l'accepter, » répondit-il aimablement. « Appelez-le donc comme vous l'entendrez.

— En vérité, me voilà prise au dépourvu. Je suis si peu habituée à ce genre de bonne fortune que me voici aussi embarrassée pour mes remercîments que pour le baptême dont je suis marraine. Quelqu'un voudra bien être parrain, n'est-ce pas? »

Elle promena un regard gracieusement provocant tout autour d'elle. C'était le baron de Rosenboom sur lequel elle comptait; mais l'attention de l'attentif supposé était loin à cette heure. Il venait de lire dans le journal du matin qu'une paire de bottes *authentiques* portées par Charles XII à la bataille de Pultawa était en vente, mais avec une mise à prix tellement exagérée que les amateurs les plus déterminés avaient pris la fuite.

« Je pars, » murmurait-il, « je les aurai,

coûte que coûte; ce ne sera pas cette fois comme pour l'habit du grand Frédéric.

— Allons, voilà qui est bien, » dit M. de Pinker d'un ton joyeux; « un candidat de moins dans la lice, je puis avoir quelque chance pour le parrainage et je m'offre.

— Vraiment! » dit Méta, en faisant jouer ses prunelles de velours du côté du gros Bavarois.

Méta était de ces coquettes qui ne dédaignent aucune proie. Certes M. de Pinker était loin de valoir le baron de Rosenboom, par le fait seul que le premier n'était pas veuf comme le second; mais pour l'orpheline, sans appui, sans famille, sans fortune, — telle s'intitulait Mlle de Wolfenbüttel quand elle avait besoin d'en appeler à la compassion des autres, — il n'y avait pas de fretin à dédaigner. La bienveillance de M. de Pinker pouvait lui valoir six mois de villégiature dans la plantureuse Bavière. Or, en six mois, on fait bien des choses, et autant épouser un Bavarois qu'un autre, après tout.

« Eh bien, que proposez-vous? » demanda le maître de la maison.

« *Giroflée-Girofla,* » répondit M. de Pinker,

après avoir jeté un coup d'œil au comte Ladislas.

Méta frappa joyeusement ses petites mains encore gantées étroitement de peau de Suède, assortie à la couleur de sa robe nankin.

« Oh ! un nom charmant, celui de la nouvelle pièce française, s'écria-t-elle. « Je l'accepte. »

Puis se retournant avec sa vivacité enfantine vers Isabelle :

« Que vous êtes heureuse, Madame ! » lui dit-elle. « Vous connaissez, sans aucun doute, le répertoire de tous les théâtres français en vogue?

— Je suis au contraire d'une grande ignorance sous ce rapport, » répondit Isabelle. « Avant mon mariage, je n'avais jamais été au théâtre, et depuis, à l'exception des Français et des Italiens, spectacles favoris du baron, je n'ai pas beaucoup plus fréquenté les théâtres parisiens.

— Vous m'étonnez ! J'avais toujours cru que dans le grand monde de Paris les jeunes filles accompagnaient leurs parents au théâtre.

— Je n'en sais rien, » répondit simplement Isabelle; « je n'appartenais avant mon ma-

riage ni au grand monde, ni à ce qu'on appelle le monde. Ma famille était des plus bourgeoises.

— En vérité! »

Mais la charmante Méta n'était pas au bout de ses étonnements.

« Vous parliez tout à l'heure de spectacles favoris du baron comme les seuls où il vous eût conduite. Mais vos goûts, à vous, vos propres aspirations vers certains plaisirs, ne les lui avez-vous jamais fait connaître? »

Isabelle regarda timidement du côté de son mari. Il ne semblait pas être à la conversation et parcourait la *Gazette de Magdebourg*.

« J'ai pensé en me mariant, » murmura-t-elle, « que je devais faire abstraction de moi-même et prendre, autant qu'il me serait possible, les idées, les goûts, les sentiments de mon mari.

— Oh! mais c'est admirable; voilà la première fois que j'entends une femme s'exprimer de cette sorte. Cependant, chère Madame, il me semble qu'il y a deux points où cette conformité si touchante à laquelle vous tendez n'existe pas. »

Les yeux d'Isabelle interrogèrent candidement l'astucieuse Méta.

« C'est d'abord en religion, » reprit celle-ci. « Vous êtes très fervente catholique et le baron est protestant... assez tiède, j'en conviens, mais enfin il tient à sa doctrine pour lui et plus encore pour ses enfants. En second lieu, » et elle baissa la voix comme si elle faisait une confidence à Isabelle, « vous aimez votre pays, n'est-ce pas? Eh bien, le baron le déteste, l'exècre plus qu'aucun Prussien. Il porte la patrie dans la moelle de ses os, comme dit la chanson de Ruckert, et il est bien capable d'avoir mis des sabres et des pistolets dans le berceau de son fils pour lui apprendre de bonne heur à balayer les envahisseurs français du sol allemand s'il s'en présentait un jour.

— Mais il ne s'en présentera pas, » ajouta M. de Pinker, désireux de dégager la conversation de ce terrain brûlant. « Espérons que les vieilles haines sont éteintes.

— J'espère bien tout le contraire, » s'écria impétueusement Méta. « Pour ma part, à l'exemple de nos héroïques aïeules de 1813,

je suis prête à échanger mon anneau de fiançailles, quand j'en aurai un, contre un anneau de fer, avec l'inscription de cette époque : « J'ai donné de l'or pour du fer. » Je suis prête à donner ma chevelure comme plus d'une l'a fait aussi pour cette guerre vraiment nationale et vraiment sainte. Enfin, s'il le fallait, je donnerais ma vie... »

Méta jouait l'enthousiasme patriotique dans la perfection, comme elle était prête à jouer tout autre sentiment dont l'expression pouvait lui être utile, avec une habileté aussi consommée.

Dans le fait, s'il s'était présenté un Français, un Autrichien, un Danois avec un titre et une fortune, elle l'aurait tout aussi bien épousé que le plus Prussien des Brandebourgeois.

Mais qui donc lisait dans cette âme artificieuse à cette heure, si ce n'est Celui qui sonde les reins et les cœurs, et pour lequel il n'y a pas de voile assez épais, de ténèbres assez profondes?

Le comte Ladislas avait bien sur les lèvres un sourire tant soit peu narquois, que dissimulaient ses fines moustaches. M. de Pinker

12.

rougissait sous l'effort qu'il faisait pour s'empêcher de chanter un hymne à la paix. M. de Rosenboom, perdu dans une rêverie extatique, voyait passer à l'horizon l'ombre de Charles XII, chaussé de ses fameuses bottes, et ne se souciait pas à cette heure des destinées du monde. Quant au baron de Reichausen, les yeux fixés sur la jeune enthousiaste, il contemplait cette magnifique chevelure aux reflets bleuâtres qu'elle parlait de sacrifier sur l'autel de la patrie en danger, et il se disait peut-être, en regardant le mince anneau d'or au quatrième doigt d'Isabelle, qu'il s'était trop pressé, dans cette *France maudite*, d'offrir la bague d'alliance à celle dont le cœur ne pouvait battre avec le sien.

XVII.

Célestin avait tenu ses promesses. En quelques jours Isabelle était devenue une écuyère très présentable. Ce qui lui manquait encore du côté de la théorie était racheté par sa grâce naturelle.

« Hein ! qu'en dis-tu, Cyprienne? » de-

manda Célestin à sa sœur, laquelle était seule dans le secret de ces leçons équestres.

« Je dis que madame la baronne est cent fois mieux à cheval que cette demoiselle Méta. Elle a l'air d'une grande dame qu'elle est, et l'autre d'une sauteuse de cirque. Mon Dieu! se trémousse-t-elle à cheval, depuis qu'il lui est arrivé de Paris ce toquet empanaché qui a coûté si cher à Mlle Schultzer! Vois-tu, Célestin, tout cela ne veut rien dire de bon. L'engouement de la tante Ulrique pour cette étrangère, les dépenses qu'elle fait, elle qui, au fond, est avare comme une vraie juive, leurs entretiens sans fin le soir, quand tout le monde est couché, les câlineries de Mlle de Wolfenbüttel aux enfants, ses grimaces avec tout le monde, jusqu'aux domestiques qu'elle essaie de mettre dans son jeu, tout cela finira mal...

— Allons donc, que veux-tu dire?

— Mon Dieu! que les hommes sont aveugles! » s'écria Cyprienne avec impatience! « Te voilà tout juste comme monsieur le baron. Il s'en laisse conter sans rien y voir, et puis un jour viendra où le tour sera joué, et notre

chère maîtresse sacrifiée à cette aventurière.

— Sacrifiée! Qu'entends-tu par là? Es-tu folle?

— Je m'entends, pauvre innocent. Ce qui tombe chaque jour dans l'oreille de monsieur le baron, cela n'a l'air de rien, et cependant cela fait son effet.

— Quel effet? »

Cyprienne haussa les épaules.

« Tiens, » dit-elle, « prends tous les matins une parcelle de boue et jette-la sur la muraille bien blanche de ta cuisine : tu verras, au bout de quelque temps de ce manège, la couleur que ta muraille prendra à tes yeux.

— De la boue! » s'écria Célestin, dont les yeux flamboyaient. « Ah! je voudrais bien voir cela! De la boue sur une sainte, sur un ange comme madame la baronne! Perds-tu l'esprit, Cyprienne? »

Cyprienne secoua silencieusement la tête.

« Mettons de l'huile, si tu veux, » reprit-elle au bout d'un instant. « Tu sais comment la plus petite goutte s'étend, s'étend... Une fois la tache venue, c'est fini. Elle gagne toujours. Eh bien, Mlle de Wolfenbüttel s'oc-

cupe à mettre de l'huile, et, avec monsieur le baron, c'est de l'huile sur le feu. Pour aimer Madame, il l'aimait, je n'en doute pas; mais elle a toujours eu un peu peur de lui, et puis peut-être le souvenir de ce premier mariage qu'elle devait faire la gênait-il un peu. Enfin, tu sais bien ce que c'est qu'une première affection. Jamais la seconde ne peut y ressembler.

— Ma foi! non, je n'en sais rien, et je me moque, pour mon compte, de toutes ces belles affections-là, qui ne sont faites, premières ou secondes, que pour vous mettre la corde au cou. Toi, Cyprienne, et madame la baronne, voilà tout ce que je veux aimer au monde, depuis que nos chers parents défunts sont entrés dans la gloire du Paradis.

— Merci, mon frère, » dit simplement Cyprienne. « Mais quel malheur que nous ne soyons que de pauvres domestiques, sans esprit, sans instruction!

— Tu as de l'esprit jusqu'au bout des ongles, Cyprienne; et moi, je ne suis pas une bête. Les bons Frères, auxquels je serai reconnaissant toute ma vie, m'ont poussé plus loin

que je ne pouvais le prétendre. Ils m'ont donné le goût du travail; et, tout en soignant mes fourneaux, je lis sans cesse. Ne le sais-tu pas?

— Je le sais bien, mon ami, mais n'importe; malgré notre bon vouloir, nous ne connaissons rien aux propos de salon, aux manœuvres des gens du grand monde, et on peut, sous nos yeux, faire le plus grand tort à madame la baronne, sans que nous y voyions autre chose que du feu. Hier, j'ai rencontré M. Ary, qui sortait de la chambre de la grand'tante, où on l'avait fait appeler. Ce n'était pas pour le gronder comme d'habitude, bien au contraire, mais pour lui donner un jouet superbe, arrivé de Paris avec les caisses de modes de Mlle Méta : une forteresse avec des canons qui partent; des soldats qui font l'exercice, des chevaux qui piaffent, des trompettes qui sonnent, et une boîte à musique cachée dans le fond, qui joue des marches militaires. Cela doit coûter gros, va : et c'est soi-disant Mlle de Wolfenbüttel qui fait ce beau présent à M. Ary. Mais je sais bien qui paie, et lui le sait aussi. Il n'est pas bête, cet enfant; j'ai

vu qu'il devinait au premier mot. Et il a bon cœur aussi, car il m'a dit :

« J'aime mieux les simples joujoux que me donne quelquefois ma petite maman. Elle me les donnerait bien aussi beaux que celui-là, mais tante Ulrique lui a fait défendre par papa de gâter « ce vilain garnement d'Ary, qui mérite des punitions, et non des récompenses », comme dit toujours mon précepteur. Alors, ma petite maman, qui est l'obéissance même, ne m'achète plus rien; mais elle me fait des dessins sur mon album, elle m'illustre les couvertures de mes cahiers de devoirs, ce qui fait enrager M. Arminius, et elle a eu la patience de me faire ce beau cerf-volant que tu connais, et que j'irai faire enlever dans la prairie verte aujourd'hui même. Je t'invite, Cyprienne, ainsi que Célestin, à l'inauguration, et puisse mon cerf-volant accrocher à sa queue M. Arminius, Dorothée, tante Ulrique, tous les méchants de la terre, et aller les déposer dans les montagnes de la lune pour qu'ils ne reviennent plus jamais. »

« Et, en finissant, M. Ary est monté de

toute sa force sur la belle boîte d'acajou verni; il a trépigné dessus, il a piétiné, il a sauté jusqu'à ce qu'il ait mis en pièce la forteresse avec tous ses accessoires, y compris la boîte à musique; et il a fini en disant :

« Ainsi périssent tous les ennemis de la France et de ma petite maman. »

« Par malheur, M. Ary criait si fort que monsieur le baron, qui passait dans le grand corridor à côté, a entendu son beau tapage. Il est arrivé avec cet air menaçant qu'il sait prendre à l'occasion, et qui me fait si grand'peur qu'à la place de Mlle Isabelle je ne l'aurais pas épousé pour tout l'or du monde.

— Elle ne l'a pas épousé pour son or, ni même pour son titre, » dit Célestin, qui haussa les épaules. « J'étais à Paris, dans ce temps-là, et je sais bien comment les choses se sont passées. Mme Dailly, la belle-mère, a poussé des cris de Mélusine quand Mlle Isabelle a voulu dire non; alors M. Dailly, qui ne voit que par les yeux de sa femme, a fait de grandes morales à Mlle Isabelle sur l'abnégation, le sacrifice, l'immolation de ses penchants, le dévouement à ses parents; et la

pauvre petite, suppliée par les uns, bousculée par les autres, ne s'est plus sentie maîtresse de sa volonté et de son cœur, et est devenue la baronne de Reichausen.

— Je crois qu'elle est plus à plaindre qu'à envier, » dit Cyprienne. « Monsieur le baron n'est pas du tout le mari qu'il lui faudrait. C'est un homme raide et dur comme une barre de fer...

— Un bon cœur, un grand cœur pourtant, » reprit Célestin.

« Oui, mais un vrai Prussien, qui marche la verge en avant comme Croquemitaine.

— Ah! bah, il ne me fait pas peur, à moi.

— Parce qu'il a loué à outrance ton brochet à la financière, dont M. de Pinker a failli se donner une indigestion, et que Mlle Méta a daigné gratifier d'un : C'est excellent, en vérité.

— Tiens, tiens, elle se mêle d'avoir du goût, cette belle demoiselle! Du reste, je la sais fort gourmande, comme sa patronne, Mlle Ulrique : seulement elle se cache pour faire l'intéressante, trempe à peine le bout des

lèvres à table dans la nourriture, mais s'en dédommage à l'office quand elle en trouve l'occasion.

— Comment! Que veux-tu dire?

— Oui, oui, je sais qu'elle s'est fort bien accommodée de la cuisine française, malgré son horreur de la France, et que non seulement elle apprécie nos déguisements et nos artifices, mais encore les matières premières les plus simples. C'est ainsi que je l'ai surprise un jour aux côtés de Mlle Ulrique. Celle-ci, haussée sur la pointe de ses grands pieds, — ce qui fait une bonne addition de pouces, — cherchait à atteindre le grand pot au lait placé sur la planche la plus élevée du garde-manger. »

Célestin disait vrai. Mlle Ulrique savait que, par un raffinement auquel elle rendait fort bien justice dans la pratique, la cuisinière mettait là quelquefois une provision de lait pour laisser monter la crème pendant vingt-quatre heures, et la servir le lendemain à ceux qui prenaient le thé ou du café au lait. Or elle adorait la crème.

« Que fis-tu, alors? » demanda Cyprienne

à son frère. « Tu t'es sauvé, bien sûr, pour qu'elle ne découvrît pas que tu la voyais.

— Moi ? pas si bête ! J'aurais perdu là une trop bonne occasion. J'ai souri d'un air aimable en frisant ma moustache, j'ai fait le salut militaire, et j'ai demandé avec autant de respect que j'aurais pu le faire à mon colonel :

« Mademoiselle trouve-t-elle la crème bonne ? »

— Tu jouais gros jeu.

— Allons donc ! pas le moins du monde. Je sais comment il faut s'y prendre pour mater ces personnes-là.

— Tu devrais bien employer ta recette en ce qui concerne monsieur le baron.

— Oh ! celui-là, c'est différent. Personne n'y a prise.

— Tant pis, car le pauvre petit M. Ary a dû passer un vilain quart d'heure. Son père l'a pris par l'oreille et l'a fait marcher droit devant lui jusqu'au bout du corridor. Là, je ne sais pas ce qui se sera passé.

— Trois heures ! » s'écria tout à coup Célestin en tirant sa grosse montre d'argent.

« Il faut que j'aille servir le coup de l'étrier de M. de Rosenboom, qui part à quatre heures.

— Il part décidément ? Tant pis ! J'espérais toujours qu'il se déclarerait pour Mlle Méta, et qu'alors nous serions tranquilles.

— Eh bien, lui dehors, elle ne tardera pas à le suivre. Qu'aurait-elle à faire dorénavant dans une maison où il n'y a pas d'épouseurs ?

— Et monsieur le baron ?

— Monsieur le baron ne compte pas ; il est marié.

— Ah ! mon pauvre frère, que tu es innocent ! Ne sais-tu pas que dans ces pays protestants il y a le divorce ? »

Célestin lève les bras au ciel d'un air désespéré, et s'enfuit comme un fou dans la direction de la cuisine.

XVIII.

« Quelle ravissante journée se prépare ! » dit Méta en entrant dans la salle à manger où le baron se trouvait encore seul. « Peut-on être au lit par ce beau temps ?

— Qui cela, au lit? » demanda le baron d'un air distrait.

« Mais vos hôtes, je suppose, et la maîtresse de maison en tout cas; car j'ai été frapper à la porte de sa chambre et je n'ai pas reçu de réponse.

— Vous m'étonnez; Isabelle est très matinale de coutume. Pourvu qu'elle ne soit pas malade ? »

Au même instant le galop de deux chevaux retentit dans l'avenue.

« Le comte Ladislas, sans doute, » dit le baron en s'approchant lentement de la porte-fenêtre. « Mais qui peut monter le second cheval? Pinker se serait-il mis en tête d'éreinter quelque pauvre victime dans mes écuries?

— Oh! que non; soyez sans crainte. A l'heure qu'il est, M. de Pinker savoure entre ses rideaux vert céladon, — c'est bien la couleur de sa chambre, n'est-ce pas? — le café au lait de Célestin, qu'il proclame une divine ambroisie. Mais, mon Dieu! en croirai-je mes yeux? Une femme, seule avec le comte Ladislas? Pas de domestique derrière

eux ? Qu'est-ce que cette trouvaille qu'il a pu faire ? Quelque sauvetage chevaleresque sans doute. C'est un homme si jeune encore que ce séduisant Polonais, un volcan sous la neige de ses précoces cheveux blancs ! »

L'artificieuse Méta savait bien ce qu'elle faisait en soulignant ainsi chacune de ses exclamations d'étonnement. Elle avait vite reconnu, malgré l'invraisemblance de la chose, la compagne du *chevaleresque* Polonais, et elle voulait attirer l'attention du comte sur l'extraordinaire de cette promenade à cheval.

Mais il n'en était pas besoin. Le baron paraissait aussi surpris et beaucoup plus mécontent que Méta ne l'espérait. Ses sourcils se fronçaient de plus en plus à mesure que la petite cavalcade avançait, et il resta debout sur le seuil de la porte-fenêtre, sans faire un pas vers la terrasse, sans répondre au salut du comte Ladislas, qui, modérant d'une main l'allure fringante de son cheval, de l'autre agitait son chapeau de la façon la plus courtoise.

Ils étaient bien en vue maintenant. Le cœur de Méta se gonfla de haine et de jalousie lors-

qu'elle vit qu'Isabelle pouvait soutenir et au delà la comparaison avec elle-même dans son rôle d'écuyère.

La course avait animé le teint de la jeune femme et avait mis sur sa blancheur nacrée des roses qui transparaissaient à travers son voile de tulle flottant. Son amazone de fin drap gros bleu dessinait sa taille souple et fine; le chapeau d'homme, si disgracieux d'habitude, donnait à sa physionomie quelque chose de piquant qui ne s'y trouvait pas d'ordinaire. Enfin elle était charmante; si charmante, que Méta en rougit de déplaisir, et qu'elle resta muette faute de trouver quelqu'une de ces phrases à double portée où elle excellait d'habitude.

Le comte Ladislas s'était jeté à bas de son cheval, dont il avait donné les rênes à un groom accouru aussitôt; puis, il s'était élancé vers Isabelle pour l'aider à descendre de sa monture.

« Merci, cher comte, » dit Isabelle avec un doux sourire; « j'attends la main de mon seigneur et maître. »

Mais le seigneur et maître ne bougea pas.

Il était toujours debout, ses bras croisés, sur le seuil de la porte-fenêtre, et sa figure, dont il avait fixé l'expression dans une sorte d'impassibilité farouche, semblait absolument de bronze.

Isabelle pâlit, et descendant seule de cheval, s'avança timidement vers le baron. Méta affecta de reculer de plusieurs pas en arrière, ayant soin pourtant de rester assez près pour entendre.

« Je vous ai fait une surprise, Otto, » dit la jeune femme de cette voix harmonieuse qui charmait en même temps le cœur et les oreilles.

« Une surprise complète, en effet, ma chère. Puis-je savoir comment vous est venu tout à coup cet engouement pour un exercice que vous ne pouviez sentir?

— Ne le devinez-vous pas, Otto? » demanda la baronne d'un ton de doux reproche.

« Pas le moins du monde. De plus, je ne me sens guère l'envie d'essayer, n'ayant pas le plus léger goût pour les énigmes. »

Isabelle soupira, fit quelques pas à l'inté-

rieur du salon; puis, semblant se raviser, elle vint se placer tout près de son mari, de façon que lui seul pût entendre ce qu'elle allait avoir à lui dire.

« J'ai pensé, » murmura-t-elle sans lever les yeux, « que je serais heureuse de vous accompagner dans vos promenades à cheval. J'ai pensé aussi, » ajouta-t-elle en baissant de plus en plus la voix, « que vous ne seriez peut-être pas fâché de m'avoir quelquefois à vos côtés.

— En vérité, ma chère, voilà qui est fort aimable à vous, » répondit le baron avec un sourire narquois qui plissait ses lèvres minces. « Permettez-moi de vous faire observer seulement que vous avez mis bien du temps à laisser venir au jour ces gracieuses réflexions. »

La jeune femme baissa la tête et resta silencieuse. Que pouvait-elle dire? Comment oser avouer qu'elle cherchait maintenant à disputer à une audacieuse intrigante le cœur de son mari, dont elle était si sûre quelques mois auparavant?

Trop sûre, peut-être! Elle l'avait gagné

sans chercher à le conquérir, et il lui semblait bien naturel de le garder à aussi peu de frais. Il avait fallu un danger imminent pour lui ouvrir les yeux. Était-il temps encore?

Méta était bien séduisante ce matin-là; elle portait une tunique d'un gris cendré, qui s'alliait admirablement avec une écharpe de crêpe de Chine rose pâle, dont elle avait entouré coquettement son cou, sa tête et ses épaules. Ses belles nattes, d'un noir bleuâtre, ressortaient vigoureusement sous la teinte rose qui leur servait d'auréole, et elle maniait avec un laisser-aller tout espagnol son éventail de gaze noir, brodé de rose.

« Eh bien, Isabelle, qu'attendez-vous pour aller vous habiller? demanda le baron à sa femme.

— Je pensais, mon ami, que, devant remonter à cheval après le déjeuner, il était inutile...

— Vous pensiez mal, ma chère; j'ai renoncé à tout projet de ce genre pour aujourd'hui. En tout cas, nous ne sommes pas seuls à table, et il me paraîtrait fort inconvenant que vous fussiez seule ici à ne pas

soigner votre toilette quand nos invités nous en donnent l'exemple. »

Méta triomphait dans sa tunique gris cendré, mais elle eut encore un mauvais quart d'heure à passer lorsque Isabelle, après une courte absence, rentra dans sa fraîche toilette du matin.

Cyprienne avait eu la main heureuse, car sa jeune maîtresse, attristée, découragée, lasse de combattre, l'avait laissée faire sans prendre aucun souci de ses préparatifs.

Elle entra donc, ignorante de sa beauté, les yeux encore humides des larmes qu'elle avait versées en s'habillant, et qui avaient donné à son doux regard la teinte de la violette des bois.

Sa robe de mousseline bleu de ciel, si pâle qu'elle paraissait presque blanche, était brodée de bouquets de bluets jetés çà et là par un habile pinceau. Ce n'était pas un ouvrier, mais un artiste qui avait pu peindre avec un tel art ces fleurs naïves et charmantes.

« Le bluet ne vaut-il pas mieux que Giroflée-Girofla? » demanda tout bas M. de Pinker au comte Ladislas.

Celui-ci était sombre, inquiet; il avait bien vu que la promenade du matin avait déplu au baron, et que *la surprise* ne lui avait été rien moins qu'agréable. A peine s'il osait lever les yeux sur Isabelle, à qui sa belle chevelure, dorée et rayonnante, caressée en ce moment par les lueurs d'un gai soleil, formait une auréole comme les peintres se plaisent à en entourer le visage des vierges et des martyres.

Quant à M. de Pinker, il ne perdait pas une bouchée des merveilleuses inventions de Célestin, et se demandait avec un grand sérieux si l'homme qui a inventé un plat nouveau, d'un goût exquis, n'a pas plus fait pour le bonheur de l'humanité que le savant astronome qui, par ses habiles calculs, est parvenu à découvrir une planète oubliée jusqu'à lui dans les profondeurs du ciel.

Tout au contraire du Bavarois, le baron mangeait sans déguster, sans même trop savoir ce qu'il faisait.

« Vous ne m'avez pas dit, Isabelle, où vous aviez été ce matin, » demanda-t-il tout à coup et comme poursuivant une idée fixe.

— Vous ne m'avez pas interrogée, mon ami.

— Eh bien! j'interroge maintenant, » dit-il avec une certaine hauteur dédaigneuse qui réjouit la bonne petite âme de Mlle de Wolfenbüttel.

« Il y avait fête aujourd'hui à la chapelle catholique; je comptais d'abord m'y rendre à pied, et puis j'ai pensé que c'était une excellente occasion...

— Prétexte, vous voulez dire sans doute, » murmura le baron, dont le regard se sillonna d'un éclair.

« Je ne comprends pas, » dit faiblement la jeune femme, qui pâlit comme si elle allait perdre connaissance.

« Enfin, prétexte ou occasion, c'est tout comme. Vous racontiez donc que par ce beau soleil l'envie vous prit de faire un tour de promenade *extra muros,* et que le comte Ladislas se trouva là juste à point pour vous servir d'écuyer cavalcadour.

— Non, » répliqua Isabelle, qui rougit cette fois, et dont la voix devint vibrante et sonore; « je n'avais aucune envie de me

promener. Je souhaitais entendre la messe en l'honneur de sainte Anne, patronne de ma grand'mère ; j'ai eu l'enfantillage de mettre sous la protection de ce souvenir bien-aimé l'essai dont je m'étais promis follement un tout autre résultat ; j'ai raconté au comte Ladislas que depuis trois semaines, sans que personne le sût, je montais chaque jour à cheval quelques heures pour vous surprendre, et je lui ai demandé de vouloir bien être juge de mes progrès. Suis-je digne de me faire voir à cheval au baron de Reichausen ? Telle est la question que j'ai adressée à mon bienveillant mentor.

— Ce n'est donc pas lui qui vous a donné vos leçons d'équitation ? » demanda le baron visiblement radouci.

La jeune femme, sans répondre, se borna à un petit geste de dénégation.

« Qui donc alors ? »

Isabelle rougit jusqu'à devenir pourpre.

« Célestin, » murmura-t-elle.

« C'est donc cela que la cuisine est si mal tenue depuis quelque temps, » dit M[lle] Schultzer avec un méchant sourire. « Vraiment,

Isabelle, avec votre beau complot vous auriez pu nous laisser tous empoisonner, car le fond des casseroles de cuivre laissait terriblement à désirer, et j'ai été obligée de les mettre moi-même sous les yeux de la fille de cuisine. »

Le baron, tout au contraire de sa tante, paraissait complètement satisfait.

« A quelle heure donc, » demanda-t-il, « pouviez-vous, sans que personne en eût connaissance, prendre vos leçons d'équitation?

— Le soleil se lève de bonne heure en cette saison, » dit la jeune femme en souriant, rassurée qu'elle était par le ton de son mari.

« Chère Isabelle! » murmura-t-il, avec quelque chose qui ressemblait à un soupir. »

Ce quelque chose devait être bien significatif, car Méta pâlit de rage, et resta silencieuse jusqu'à la fin du déjeuner.

XIX.

Chose étrange! Isabelle n'était pas heureuse, et pourtant depuis peu elle sentait son

cœur renaître, ce cœur qu'elle avait cru mort à jamais.

Il y avait eu dans cette jeune vie un jour affreux, une date inoubliable. La foudre était tombée sur l'arbuste en fleurs. Comment donc, elle, qui écrase les chênes, aurait-elle épargné le roseau délicat? Eh bien, l'arbuste, desséché jusqu'à la racine, — Isabelle le croyait du moins, — commençait à reverdir; de ses cendres allaient bientôt sortir des fleurs printanières.

Après la grande catastrophe, suivie de quelques semaines de stupeur terrifiée, la douleur était venue terrible, aiguë, angoissante, cent fois plus douloureuse que le foudroiement des premiers jours.

Mais on ne peut vivre longtemps ainsi. Le besoin d'exister reprend ses droits peu à peu. Sans cet apaisement accordé à toute douleur humaine par la miséricorde de Dieu, la mort arriverait vite.

Isabelle avait donc vécu, mais elle avait vu tomber un voile de crêpe noir en deçà de ses riantes espérances, de ses horizons enchanteurs.

La jeunesse, l'enthousiasme s'étaient envolés ; le bonheur de vivre avait disparu, le cœur se sentait mort.

Voilà pourquoi elle s'était résignée avec une facilité relative à ce mariage, si prompt qu'il ne lui avait pas laissé le loisir de réfléchir.

Puisqu'il fallait rester en ce monde, qu'elle devait y être éternellement malheureuse, que Dieu le voulait ainsi, au moins que sa peine se changeât en bénédictions pour les autres.

Comme elle se rappelait le temps, bien récent encore, où le soleil lui faisait mal à voir, parce qu'*il* ne pouvait plus se réchauffer à ses rayons, où le chant des oiseaux résonnait à ses oreilles comme le glas des trépassés, où tout ce qui était vie, rayon, éclat, parfum, l'attristait comme un outrage à sa douleur !

Et maintenant c'était d'un autre œil qu'elle voyait revenir le printemps, un printemps allemand pourtant, loin de la patrie, loin de tout ce qu'elle avait aimé jusqu'à ce jour.

En finissant de formuler intérieurement ces derniers mots, Isabelle se sentit rougir.

Jusqu'à ce jour.

Elle aimait donc de nouveau.

Un être qui jusque-là n'avait tenu dans son âme d'autre place que celle marquée par le devoir, s'y imposait en souverain.

Elle se surprenait pour la première fois en flagrant délit d'infidélité envers une mémoire trop chère.

Mais n'était-ce pas ce qu'elle avait demandé tant de fois à Dieu dans ses ardentes prières? N'avait-elle pas répété cent fois le jour : Arrière, tendres souvenirs !

Et maintenant qu'elle se sentait exaucée, elle s'en voulait presque de sa participation volontaire à l'accomplissement de ce vœu.

Oh ! oui, le cœur humain est une étrange chose, un abîme sans fond, où viennent se confondre les éléments les plus disparates, les inconséquences les plus incompréhensibles.

Elle avait prié pour qu'un souvenir s'effaçât, sans espoir d'être exaucée, et voilà que surgissaient une à une mille réminiscences étrangères à ce souvenir...

Tout à l'heure, en sortant avec son mari, elle avait rencontré à la porte du château un

lourd camion, chargé d'énormes pierres. Il l'avait fait passer rapidement contre le mur, se tenant entre elle et le dangereux véhicule.

Isabelle avait soupiré intérieurement.

N'était-ce donc pas assez de ce procédé empreint de sollicitude ?

Non. Autrefois, dans une de leurs courses pédestres à travers Paris, elle avait rencontré le même danger, et, non content de la mettre à l'abri, il lui avait dit d'une voix pleine d'émotion :

« Ah! que vous m'avez fait peur, enfant ! Quand je songe qu'il aurait suffi de la rupture d'une corde pour faire tomber sur vous un de ces énormes moellons...

— Et sur vous, » ajouta-t-elle en s'étonnant de son émotion.

« Oh! moi, je suis solide, et puis ce n'est que moi. Mais vous, si frêle, si délicate; vous enfin, Isabelle! »

Il avait prononcé son nom avec une expression de tendresse dont elle s'était sentie reconnaissante, mais voilà tout.

Sa pensée s'était alors reportée vers la chute d'une autre pierre qui avait écrasé son

bonheur en germe, et elle avait frémi douloureusement.

Aujourd'hui, tout se faisait nouveau. Elle aurait donné une année de sa vie pour entendre les mêmes paroles. Aussi, faisant effort sur sa timidité habituelle, elle rappela au baron l'incident de la lourde charrette de Paris.

« Je ne me souviens pas, » répondit-il d'un air distrait.

« Otto, » murmura-t-elle, — sa voix était si basse qu'à peine si elle s'entendait elle-même, — « parleriez-vous encore de cette sorte ? »

Il l'entendit pourtant, car il la regarda fixement, sourit d'un sourire indéfinissable, et dit en haussant à demi les épaules :

« Étrange question, Isabelle! Il me semble que je ne suis pas d'humeur assez féroce pour voir personne écrasé devant mes yeux d'un cœur indifférent. »

Et ce fut tout, hélas!

La journée commencée sous ces auspices devait mal se continuer.

Isabelle se retira dans sa chambre le dé-

jeuner fini, après s'être assurée toutefois que le baron était sorti à cheval. Pour distraire ses pensées, elle se mit à travailler à une petite layette qu'elle avait promise à une pauvre femme du voisinage, et telle était l'ardeur apportée à cet ouvrage charitable qu'à peine si elle entendit résonner sur les dalles du vestibule un pas qu'elle avait pourtant l'habitude de reconnaître entre tous.

Elle se hâta de descendre dans le petit salon d'été où Méta se trouvait déjà, installée devant son métier à tapisserie.

« Les fleurs semblent éclore sous vos doigts, » disait le baron à l'habile jeune fille, au moment même où Isabelle venait d'entrer.

« Vraiment? ce modeste ouvrage vous plaît? » répondit Méta. « Tant mieux! car c'est une portière que Mlle Ulrique me fait exécuter pour votre cabinet de travail.

— Je me sens confus et ne puis accepter, tout reconnaissant que je suis, un pareil emploi de votre temps. »

Les yeux de velours orangé de la travailleuse se levèrent timidement comme pour protester.

« Que pouvais-je faire de mieux, avec le désir de vous être agréable ? » semblaient-ils dire. « La pauvre orpheline, comblée de vos bontés, recevant votre hospitalité généreuse, n'a que ses doigts et son cœur pour vous remercier. »

Les doigts étaient d'habiles interprètes en vérité. On ne pouvait rien imaginer de plus gracieux que le paysage à demi fantastique dessiné par Méta elle-même, avant de l'exécuter sur le canevas.

Les fougères étalaient leur fine dentelle au milieu des boules de neige, des renoncules, des menthes sauvages qui formaient le dessous du bois.

Çà et là des bouleaux au tronc nacré se mêlaient à la chevelure éplorée des saules, au feuillage opulent des chênes et des ormes.

Partout un désordre charmant : mousses, fleurs, arbrisseaux, buissons, au milieu desquels voltigeaient gaiement des papillons et des libellules qui semblaient autant de pétales de fleurs emportées par la brise.

« En vérité, on ne fait pas mieux aux Gobelins de Paris, » dit le baron après un

court silence. « Comment! avec cela, » et il désignait du doigt les écheveaux de laine de différentes couleurs pittoresquement emmêlés dans une grande corbeille, « vous pouvez obtenir des nuances aussi fines ou un coloris aussi éclatant? Ce jour bleuâtre et velouté qui enveloppe votre forêt, — ma forêt » ajouta-t-il avec un aimable sourire, « c'est de la peinture, de la vraie peinture dans le genre Corot. On cueillerait ce lis aquatique qui élève son calice d'argent à la surface de l'eau tremblante; quant à ce héron, qui semble prêt à s'enfuir dans les profondeurs du bois, je vous déclare qu'il réveille tous mes instincts de chasseur.

— Je demande grâce pour mes pigeons ramiers, » dit la jeune fille avec un sourire enchanteur.

« Oh! ne craignez rien; ils peuvent roucouler en paix au milieu de l'orchestre des fauvettes et des merles qui leur tiennent compagnie. Ce n'est pas moi qui troublerais cette retraite de fées. Là, au fond de ces perspectives fuyantes, a dû se cacher la belle Hernebog, la princesse wende, fille des dieux,

métamorphosée en fleur des bois, une pervenche, à ce que j'imagine.

« Oui, sa corolle est azurée comme le ciel, dit la légende; ses feuilles sont vertes comme l'espérance, son parfum est enivrant; elle est blottie sous le taillis, et attend, pour reprendre sa forme première, qu'un preux chevalier la découvre et la cueille.

— Mais vous êtes un poète, » s'écria Méta d'un air charmé.

Il ne se contenta pas de sourire, il rit d'un air joyeux, comme Isabelle ne l'avait pas encore entendu jusqu'à ce jour.

Ne la voyaient-ils donc pas l'un et l'autre, pendant qu'elle se tenait pâle et tremblante auprès de la porte, craignant de comprendre, et désolée cependant de ne deviner qu'à demi ?

Oh! comme elle aurait voulu alors avoir mieux profité des leçons du savant Arminius! Cette rude langue teutonne, si âpre d'ordinaire, semblait presque harmonieuse entre les lèvres de Méta. Elle en faisait un instrument musical dont elle jouait à merveille. Sa voix, aux riches inflexions, devenait

tour à tour enfantine, caressante, persuasive; elle accompagnait le regard qui se faisait limpide, naïf, sérieux, étincelant suivant les jeux de la coquette.

Tout à coup ce regard changea d'expression; le joli front se couvrit de nuages, et, sous l'arc froncé des fins sourcils, la prunelle scintilla comme une étoile dans un ciel sombre.

Méta venait de découvrir Isabelle en se retournant brusquement pour accompagner de son rire d'enfant le rire du noble baron.

Certes, la jeune femme était dans son droit, droit de légitime défense, et pourtant elle rougit comme si elle se voyait prise en flagrant délit d'espionnage.

Seul, le baron ne se troubla pas. N'avait-il donc rien à se faire pardonner? Sans doute qu'il le jugeait ainsi, car il s'avança tranquillement vers Isabelle, et lui tendant la main :

« Que faisiez-vous donc toute seule chez vous de si pressé, pour ne pas venir nous rejoindre? » demanda-t-il.

Isabelle s'étonna de la question. Certes,

personne n'avait l'air de regretter son absence.

« Je travaillais, » répondit-elle.

« A quelque poupée pour Litta, n'est-ce pas? Vous la gâtez beaucoup trop, ma chère. Litta devient presque aussi mutine que son frère. Elle se sent soutenue, maintenant.

— Hélas! » pensa Isabelle, » triste soutien que ma tendresse pour cette petite!

« Vous vous méprenez, Otto, » balbutia-t-elle. « Il ne s'agissait pas de poupée.

— C'est que je vous vois couverte de fil comme une ouvrière. Faites ce que vous voudrez dans votre appartement, ma chère, mais ne descendez pas au salon avec cet attirail de couture, qui sent un peu trop la négligence et le laisser-aller. »

Isabelle jeta les yeux sur sa jupe de cachemire d'un mauve tendre, et la vit parsemée de toutes sortes de petits débris de fils, de rognures d'étoffe de laine et de coton, vestiges de la layette.

Dans son empressement à descendre en reconnaissant le pas de son mari, elle n'avait pas pris le temps de jeter un coup d'œil à la

glace, et les boucles blondes de sa chevelure elle-même gardaient trace de son modeste ouvrage.

En vérité, elle s'en apercevait une fois de plus; rien ne parvenait désormais à contenter ce maître exigeant. Une pensée de découragement traversa son esprit, une tentation de jeter le manche après la cognée s'y fit jour, mais ce ne fut qu'un éclair.

« Je lutterai jusqu'au bout, » pensa-t-elle, « et, puisqu'il faut flatter sa vanité, j'y mettrai tous mes efforts. »

La jeune femme ne se trompait pas. Fier de son choix, le baron en voulait à Isabelle de ses goûts de retraite, de cette modestie naturelle qui cherchait l'ombre d'instinct, comme la fleur discrète qui craint de faner au grand jour sa nuance délicate.

Bien qu'il ne fût pas ambitieux par tempérament et que son mariage n'eût été rien moins que le résultat d'un calcul, il s'était dit bien des fois, depuis ce jour, que la beauté d'Isabelle, accompagnée de sa grâce exquise et de son éducation réellement supérieure, lui faisait une place à part à

la cour où il se réjouissait de la produire, et voilà qu'elle manifestait des goûts de pensionnaire, ou tout au moins de petite bourgeoise, comme l'avait fait remarquer habilement Mlle de Wolfenbüttel.

C'était une âme haute et fière que celle du baron, un esprit réellement généreux; cependant il s'aliénait par un orgueil excessif certains cœurs qui ne le connaissaient qu'à demi.

Mlle Schultzer s'était toujours appliquée systématiquement à flatter cet orgueil, et, dans une pareille tâche, son élève Méta n'avait pas tardé à la surpasser.

Or, tout homme aime l'encens, et les plus grossiers tributs de cette fumée capiteuse finissent par monter aux têtes les plus solides.

Sur ce point, Isabelle se sentait désarmée; elle voulait bien donner son cœur, son dévouement, ses soins, son âme tout entière, mais elle était incapable de flatter un défaut pour en tirer parti en sa faveur, à elle.

Elle consentait bien à se laisser parer avec plus de soin que de coutume, à changer sa simple coiffure pour une lui seyant mieux, à

choisir les couleurs préférées du baron ; mais elle ignorait l'art de se faire tour à tour languissante ou vive, souple ou mutine, de donner à son regard l'expression d'une candeur enfantine ou d'une coquetterie consommée.

« Aujourd'hui notre Méta déploie la grâce éplorée du saule pleureur, » disait le comte Ladislas à son allié le Bavarois. « Demain, elle aura dans le regard une flamme d'éclair noir qui éblouira ceux qui s'en approcheront de trop près....

— Ou qui ne seront pas avertis par vos bons conseils, » répondit M. de Pinker. « Vrai, j'aurais été capable de m'y laisser prendre et de l'inviter à venir passer quelques mois d'été auprès de ma femme, pendant mes expéditions à l'étranger.

— Est-il vrai, baron, que vous ayez entrepris un voyage suivant la ligne des petits pois à mesure qu'ils poussent en primeurs sur les diverses parties du globe ?

— Non, c'est une originalité qu'on m'a prêtée en imitation d'un Anglais dont j'ai oublié le nom. Soyez bien convaincu que, si

mon amour pour les petits pois nouveaux avait été jusqu'à me fournir une pareille inspiration, mon amour de la paresse m'aurait arrêté dès la première étape. Mais, pour en revenir à ce que je vous disais tout à l'heure, j'ajouterai que, si je n'avais, à la première heure, bouché mes oreilles avec de la cire comme le sage Ulysse, et sur votre recommandation instante, je serais peut-être en ce moment le très humble serviteur de cette petite personne. Je distinguais bien en elle quelque chose de *double* qui ne me plaisait pas tout à fait; parfois elle me faisait songer à ces Hermès à deux faces, que les anciens plaçaient le long de leurs routes et dans leurs champs, et je me demandais alors : « De quel côté est la vraie médaille? Où se trouve le revers? » Mais, sans vous, j'aurais peut-être chassé ces pensées comme des doutes injurieux envers une pauvre orpheline, et je l'aurais expédiée, — la pauvre orpheline, — en guise de dame de compagnie à ma femme. La baronne de Pinker est le meilleur cœur qui soit au monde, et, avec cela, l'âme la plus simple qu'on puisse imaginer. Méta

n'aurait pas tardé à la subjuguer, et se serait fait adopter en forme, avec testament l'instituant légataire universelle, etc., etc. Grâce à vous, mon cher, tout danger a été conjuré; mais, pour l'honneur de notre Allemagne, n'est-elle pas un peu Italienne, cette femme-caméléon?

— Oui, on prétend même qu'elle descend de Machiavel par les femmes. C'était du moins une assez sotte prétention que Mme de Wolfenbüttel ne manquait pas de mettre en avant toutes les fois qu'elle en trouvait l'occasion.

— Descendre de Machiavel, tous les Italiens en sont là, » dit le baron avec son rire jovial. « En tout cas, elle parle le plus pur toscan; hier, je l'ai entendue lisant un chant du Dante à Mlle Schultzer, qui n'en comprenait pas un traître mot; mais toute cette musique était destinée aux oreilles de notre hôte, lequel décachetait son courrier dans la pièce voisine, porte ouverte, bien entendu.

— Elle porte Lucrezia en second prénom, et Mlle Schultzer s'amuse quelquefois à l'appeler ainsi devant le baron. « Lequel des

deux est le vrai? » a-t-il demandé. « Méta ou Lucrezia?

— Je suis fâchée d'être obligée d'avouer que mon vrai nom est Lucrèce, » a répondu la sirène avec un son de voix enchanteur. « Ma mère m'appelait toujours ainsi; mais, par goût, je préfère mon simple nom de Méta, d'abord parce qu'il est plus allemand »...

« L'artificieuse fille sait que M. de Reichausen est d'un patriotisme outré.

« S'il y a un *d'abord*, il doit y avoir un *ensuite*, » a repris notre hôte.

« Oui..., mais... c'est une sottise, une puérilité dont il vaut mieux ne pas parler.

— Dites un excès de modestie, mon bijou, » s'est écrié Mlle Schultzer qui savait sa leçon par cœur, — car j'imagine qu'elle se soucie fort peu des poètes en général, à commencer par le Dante dont elle se fait faire des lectures quotidiennes, et des poètes de Ferrare en particulier. — « Savez-vous, mon neveu, ce qu'un poète de Ferrare trouvait dans le nom de Lucrèce?

— Je ne m'en doute pas, mais je voudrais le savoir.

— Une étymologie que je me refuse à dire, » reprit Lucrèce-Méta de Wolfenbüttel, « mais que vous trouverez facilement en vous donnant la peine de chercher. Le savant Arminius n'assure-t-il pas que vous lui en remontreriez en philologie et en linguistique? »

« Le baron sourit.

« Voyons, » dit-il gaiement : « Lucrèce, Lucrezia. *Lux,* lumière, *retia.* Oui, voilà qui convient admirablement. *Lux retia :* Lumière pour les yeux éblouis. »

— Je suis de son avis, » interrompit M. de Pinker. « Lumière qui n'éclaire pas, mais qui aveugle ; tel le sillon lumineux accompagnant l'orage dans un ciel sombre et frappant parfois de cécité ceux qui l'ont contemplé imprudemment. Oui, mon cher, c'est décidément une dangereuse et perverse créature. Elle est jalouse de la haute situation de la baronne Isabelle, et de la jalousie à la haine le chemin est court.

— Ce n'est pas cela qui m'étonne, » murmura le comte Ladislas d'un air pensif. « Je sais qu'il y a des femmes qui n'ont de leur

sexe que les charmes décevants, la ruse, l'artifice, tout ce qui peut séduire et tromper; mais je m'étonne de l'aveuglement des hommes. Quoi! être le mari d'une Isabelle et la dédaigner pour une Méta! Quand je me représente la première, sereine et recueillie, avec je ne sais quoi d'aimable et d'attrayant, d'une nature communicative dans sa réserve; quand je vois ses yeux illuminés d'une pure clarté, quand je ressens en l'approchant l'impression d'une paix profonde, je me demande comment son seigneur et maître n'est pas le premier à subir ce charme angélique.

— Le baron n'est pas un homme de paix, » fit observer M. de Pinker. « Il a au plus haut degré les instincts belliqueux de sa race.

— Je comprends cela, mon cher; mais l'homme de guerre le plus féroce aime à trouver la paix à son foyer. Or, qui plus que la jeune baronne est capable de l'y faire régner!

— Oui, si elle était seule; mais, avec cet entourage de Schultzer et de Wolfenbüttel, l'atmosphère est toujours troublée. Reichausen n'est pas homme à démêler ces petites

intrigues, ces trames ourdies contre une innocente. Pour lui, la coupable est celle qu'on accuse, et les accusations ne manquent pas.

— Autant vaudrait accuser ce lis royal qui s'élève dans sa blancheur au milieu du parterre, ou la violette qui nous embaumait au printemps.

— Oh! mon cher, vous n'y êtes pas. Les accusations ne portent que sur le catholicisme, l'amour exclusif de la France, le dédain de la baronne pour tout ce qui est allemand, dédain qu'on l'accuse de chercher à inspirer aux enfants. La vérité est qu'Ary, — un vrai enfant terrible de la plus spirituelle espèce, — a pris en grippe complète sa tante Ulrique, l'amie Méta, la gouvernante Dorothée et le savant Arminius, comme on ne manque jamais de l'appeler ici. Il entraîne maintenant dans sa rébellion la craintive Litta. Tous deux saccagent les parterres pour offrir les plus belles roses à leur petite maman avant le passage de tante Ulrique. Seul, le garçon se fait prendre ; ses pas hardis enfoncent vaillamment dans la terre molle, tandis que la fillette y laisse à peine l'empreinte de ses

petits pieds désobéissants, et l'on croit souvent qu'il n'y a eu qu'un coupable, tandis que de ma fenêtre j'en compte presque toujours deux; mais je n'aurai garde de les dénoncer. Ary pourrait bien mettre le feu sous la fenêtre de Méta, comme il le proposait un jour sérieusement à sa sœur, sans que je vide mon pot à l'eau sur l'incendie. D'ailleurs, j'ai un faible grand-paternel pour ce charmant démon. L'autre jour ne promenait-il pas sur la terrasse une pantoufle de Mlle Schultzer?

— Qui n'est pas précisément la pantoufle de Cendrillon, » dit en riant le comte Ladislas.

« Non, ses pieds sont interminables; et, avec cela, une tête trop petite pour son grand corps. Donc, la pantoufle, richement brodée de jais, — c'est une œuvre de Méta, — se promenait sur le sable au bout d'une ficelle.

« J'en ferai un bateau, » disait Ary, « et je tâcherai de trouver l'autre qui conviendra très bien comme berceau à ta dernière poupée; seulement tâche que Dorothée ne la voie pas. J'ai eu assez de peine à attraper celle-là. »

« Une heure après, la pantoufle numéro un, transformée en gondole, promenait sur le petit étang du potager une demi-douzaine de limaçons, qu'Ary avait baptisés du nom des objets de sa haine. Avouez, mon cher comte, que ce gamin-là a de l'esprit comme dix. « Voilà Mlle Méta qui se noie, » criait-il à sa sœur, au premier limaçon qui chavira. « Voilà Dorothée, le révérend Arminius, Mlle Élisabeth et tante Ulrique elle-même. Regarde comme elle s'enfonce majestueusement. »

« Pour cette dernière coquille, Litta ne se permit de rire qu'à moitié. Elle avait trop bon cœur pour ne pas aimer celle qui l'aimait beaucoup, tout en l'aimant assez mal. »

XX.

La vie d'Isabelle s'annonçait malgré sa jeunesse comme une vie de luttes et de combats.

Il lui avait fallu d'abord, à l'heure où les caresses maternelles sont si douces, se trouver en face d'une belle-mère qui s'efforçait,

sans y réussir toutefois, de lui enlever l'affection de son père.

Puis, quand l'horizon s'était fait radieux, elle avait vu tout s'assombrir en un instant d'inexprimable angoisse.

Un peu plus tard, il lui avait fallu lutter contre des souvenirs à jamais douloureux, pour obéir à la volonté de son père, pressé lui-même par une autre volonté.

Son mariage, nous l'avons déjà dit, n'avait certes pas été un mariage d'amour : elle avait incliné avec soumission son front candide ; mais, une fois le sacrifice accompli, elle s'était défendu comme un crime jusqu'au moindre retour d'imagination vers le passé.

La lutte avait été cruelle, poignante; mais, hélas! tout n'était pas dit, malgré la victoire. Il lui fallait maintenant combattre heure par heure contre des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils possédaient au suprême degré l'art de la dissimulation.

Enfermée dans un cadre nouveau, elle s'était dit courageusement que l'heure des regrets était passée, et qu'elle n'avait pas autre chose à faire que de remplir avec joie et cou-

rage ses devoirs envers sa nouvelle famille : son mari d'abord, puis les enfants de son mari et leur grand'tante. Pour cela, elle avait rompu un à un ces mille liens des petites habitudes, des secrets penchants, qui font le charme et la douceur de la vie.

Ils sont ténus, presque invisibles ; mais ils enchaînent les plus forts, semblables aux fils nombreux dont les habitants de Lilliput se servirent pour garrotter Gulliver.

Pourquoi donc, autour d'elle, ne lui avait-on tenu compte de rien ?

Elle se sentait à chaque heure espionnée, surveillée, dénoncée.

Mais là n'était pas la partie la plus cruelle de cette lutte incessante. Elle se résignait aux petites taquineries de la vie intime avec une abnégation renouvelée chaque jour en présence de Dieu.

Ce qui faisait souffrir fibre à fibre ce pauvre cœur, c'était le changement extraordinaire survenu dans les allures de son mari. Il semblait avoir laissé en France l'affection qu'elle lui avait jadis inspirée, et cela, au moment même où la plus vive tendresse

commençait à s'éveiller en elle pour celui qui l'avait choisie entre toutes.

D'abord, elle avait espéré, par une longue et patiente analyse de ce caractère, reconquérir le cœur qui s'était donné une fois à elle ; mais sa timidité, un peu craintive, l'empêchait de se montrer devant lui sous le jour qui lui aurait été le plus favorable.

Cette timidité avait été pour la jeune femme un obstacle à la position qu'elle aurait dû prendre chez elle. Dès l'origine, ce défaut, ou cette qualité, était devenu pour Mlle Ulrique un puissant auxiliaire. Elle pouvait bien écraser les faibles ; elle n'aurait pas osé attaquer un cœur plus hardi. Aussi s'en donna-t-elle de toutes ses forces dans la campagne entreprise contre la seconde baronne de Reichausen.

Là, Mlle de Wolfenbüttel commandait en chef. Dans leur alliance offensive, — il ne pouvait être question de défensive, — la géante semblait presque nulle. Méta, la petite Méta, une femme de poche, — comme disait plaisamment le gros M. de Pinker, — était la tête de ce grand corps : c'était elle qui tirait

les ficelles et faisait agir à sa guise l'interminable mannequin.

« Quand elle se lève, on ne sait jamais où elle s'arrêtera, » disait encore M. de Pinker. On ne peut dire qu'elle se déroule, elle est bien trop raide pour cela; mais il y en a toujours, et toujours ! »

Ces plaisanteries faites dans le tuyau de l'oreille du comte Ladislas ne manquaient presque jamais d'arriver jusqu'à Mlle Schultzer, tant l'espionnage était habilement organisé dans cette maison. Mais, chose singulière, ce n'était pas au malicieux Bavarois qu'en voulait la méchante Hambourgeoise. Elle n'avait pas trop, semblait-il, de tout ce que son âme pouvait lui fournir de fiel et d'amertume pour nourrir sa haine contre l'innocente Isabelle. De là mille dards empoisonnés décochés contre la jeune femme, qui ne se doutait guère d'où venait, par instants, ce redoublement du fureur jalouse.

Un jour, M. de Pinker paria avec le comte Ladislas qu'il obligerait Mlle Ulrique à écouter, pendant une demi-heure, — montre en main, — l'éloge de sa victime.

« A quoi bon? » demanda le Polonais.

« Qui sait? Peut-être en arriverai-je ainsi à la faire mourir de dépit.

— Dieu vous entende! » dit le comte avec ferveur. »

Il ne s'en fallut pas beaucoup en tout cas.

« Quelle grâce naturelle dans les mouvements! » avait dit le gros baron pour commencer l'attaque, au moment même où la porte se refermait sur Isabelle.

« De qui parlez-vous? » demanda Mlle Ulrique d'un ton sec.

« Eh! parbleu! chère Mademoiselle, de votre délicieuse nièce, Mme de Reichausen.

— Je n'ai plus de nièce, baron, depuis la mort de ma bien-aimée Frédérica, à moins toutefois que nous n'entendions la mignonne enfant qu'elle m'a laissée, pauvre petite créature sans mère! » ajouta-t-elle en portant à ses yeux son vaste mouchoir enguirlandé d'immortelles noires.

« Certes, je plains vivement toute enfant privée si jeune des soins maternels; mais tel n'est pas le cas pour la gentille Litta. Elle a trouvé la plus tendre et la plus aimable

des petites mamans, sans parler de la tendresse grand'maternelle qui lui a été conservée en votre personne.

— Je ne lui manquerai qu'avec la mort, » s'écria la vieille fille d'un ton patriotique. « Quant au choix qu'il a plu à mon neveu de faire, il ne m'a pas consultée.

— Je le crois bien. Il lui suffisait de sa propre appréciation, et elle n'est pas longue à se faire quand il s'agit d'une personne aussi bien douée que la jeune baronne.

— Pour ma part, je ne lui trouve rien d'extraordinaire.

— Extraordinaire, n'est pas le mot. C'est charmant, ravissant qu'il faut dire. »

La longue figure de Mlle Schultzer, sa figure de brebis maigre, comme disait Célestin, parut s'allonger d'un demi-pied.

« Quelles lignes délicieuses dans ce visage !

— De belles lignes ! Oh ! mais non, par exemple. C'est un minois chiffonné comme toutes les Françaises.

— Vous n'avez donc jamais regardé la baronne, Mademoiselle. Tenez, ce soir, à dîner, examinez les détails que je vais vous signa-

er : finesse des arcades sourcilières, molles inflexions des tempes, ciselures exquises des narines, chevelure merveilleusement plantée; les sept pointes y sont. Et l'œil! Allongé comme une amande, sans que la perfection de la forme nuise à l'expression.

— Mais le bas du visage?

— Les lignes sont peut-être moins déterminées que dans le haut, je vous l'accorde; mais ce vague a quelque chose de charmant, d'enfantin, qui laissera une éternelle jeunesse sur ce joli visage. »

Mlle Schultzer se remit à tricoter avec une telle ardeur qu'on eût dit que son pain quotidien dépendait de ce travail.

« Et sa voix, qu'en pensez-vous?

— Méta chante dix fois mieux, » répondit la vieille fille avec un accent de triomphe. « Mlle de Wolfenbüttel a plus d'art peut-être, plus de brio, plus d'éclat, plus d'assurance incontestablement; mais, hors de la musique vocale, sa voix ne charme pas. Il y règne ce que le comte Ladislas appellerait des intonations fausses, des passages subits du contralto au soprano qui manquent de

naturel. Car cette jeune personne, fort bien douée du reste, a reçu de la nature un riche contralto qu'elle essaie parfois de dénaturer. La baronne Isabelle, au contraire, est un peu soprano. Mais ici je me laisse entraîner hors de la question, comme on dit au Reichstag. Je ne veux écouter Mme Isabelle que dans la conversation, et je prétends que, dans cette voix, faite pour la causerie intime, bien plus que pour les triomphes d'Opéra, et d'ordinaire un peu contenue, passent tout à coup des notes émues qui vibrent dans le cœur longtemps après que l'oreille les a entendues. »

Une des aiguilles d'ivoire de Mlle Schultzer se cassa brusquement. Les doigts qui la rompirent auraient voulu pulvériser le gros baron, mais ce n'était pas chose facile.

« Chacun son opinion, » reprit la vieille fille avec le plus de calme qu'il lui fut possible. « J'ai rencontré dans le cours de ma longue vie des centaines, que dis-je? des milliers de femmes plus belles que celle dont vous vous êtes engoué, parce qu'elle est de votre religion, sans doute.

— La religion n'a rien à voir dans cette question d'esthétique. Oui, il y a des femmes plus régulièrement belles que Mme de Reichausen; mais on peut se lasser de la beauté, tandis qu'on ne se lasse pas de la grâce, qui est toujours nouvelle.

— La grâce! la grâce! Qu'est-ce que cela veut dire, au bout du compte? On a bien vite fait d'employer ce mot quand il s'agit d'une Française.

— Parce que celles qui l'ont l'apportent en naissant; mais cela ne se définit pas : on est subjugué, voilà tout. Un enfant est gracieux, une femme est gracieuse. Où réside-t-il, ce don, plus précieux encore que la beauté? Je n'en sais rien; je le constates ans pouvoir l'analyser. Donc, la baronne Isabelle, ce type de délicatesse et de grâce idéale... »

A ce moment la porte s'ouvrit brusquement et laissa voir Ary, les cheveux ébouriffés, le teint rougi par le soleil, les bras chargés de fleurs, encore humides de rosée.

« Regardez vos pieds, Monsieur, » cria la vieille fille.

Ary, obéissant à cet ordre, vit ses petites

bottes remplies de terre mouillée; mais, dans le mouvement qu'il fit, il laissa échapper sa brassée de lianes fleuries: clématite sauvage, chèvrefeuille, guirlandes de houblon qui se répandirent sur le tapis, souillant par leur contact humide et par la terre pendant encore à quelques racines le beau tapis à fond blanc où couraient des roses impérissables.

« Que venez-vous faire là? Qu'est-ce que ces horreurs dont vous encombrez le salon?

— Des horreurs! » répéta l'enfant d'un air indigné. « J'ai couru jusqu'au fond du petit bois pour cueillir ce qu'il y a de plus joli, — et ce qu'*elle* aime le mieux, » ajouta-t-il tout bas.

Et, refermant brusquement la porte, il monta en quatre enjambées jusqu'au premier étage, où il espérait rencontrer sa petite maman.

Nous n'avons pas besoin de dire que c'est à elle qu'il réservait sa surprise.

Pendant ce court dialogue, M. de Pinker avait tiré sa montre, et, ayant constaté gravement qu'il ne lui restait plus que cinq minutes pour gagner son pari, il chercha

comment reprendre la conversation interrompue.

A son grand étonnement, ce fut Mlle Schultzer qui la renoua d'elle-même :

« Ainsi, pour vous résumer, » dit-elle en serrant ses lèvres minces, « Mme de Reichausen est l'abrégé de toutes les perfections. Je voudrais bien savoir ce qu'en pense le comte Ladislas?

— Ce qu'il en pense, Mademoiselle, il me l'a répété assez de fois pour que je me fasse ici l'interprète de ses sentiments. Il pense qu'on ne peut mettre plus de grâce à faire valoir la vertu, et que la présence de cette douce et charmante créature est une bénédiction pour le toit qui l'abrite.

— Comme les cigognes, » s'écria-t-elle en s'efforçant de rire; mais ses lèvres tremblantes, ses mains crispées autour de son tricot, veuf d'une aiguille, dénotaient assez son agitation intérieure.

« Cigogne toi-même, oiseau de malheur! » cria une voix retentissante sous la fenêtre ouverte.

Mlle Ulrique feignit de ne pas entendre.

Célestin était inviolable à ses yeux. En dépit de son insolence, il pouvait tout se permettre. N'était-il pas le roi des cuisiniers? Jamais, depuis quarante ans qu'elle gouvernait la maison opulente de son frère le banquier et celle non moins somptueuse de son neveu par alliance, elle n'avait rencontré tant de talent uni à tant de probité et d'économie.

Un *chef* économe et fidèle, n'était-ce pas le *rara avis* qu'elle avait cherché si longtemps?

Célestin n'ignorait pas le secret de sa puissance, et il en abusait à toute occasion, malgré les remontrances de sa sœur Cyprienne.

XXI.

A quelques jours de là, Ary, en cherchant à grimper jusqu'au haut d'un antique bahut où il espérait trouver de vieilles armes hors d'usage, bonnes pour son arsenal, renversa toute une planche, et avec la planche un service de vieux Saxe donné au dix-septième siècle par l'électeur régnant à un ancêtre du baron.

Litta, présente à la catastrophe, commença par fondre en larmes; puis elle pensa qu'il y avait mieux à faire, et se mit à ramasser un à un les débris du précieux service.

« Ne te donne pas tant de peine, petite sœur, » dit Ary que rien n'étonnait. » C'est une affaire faite, vois-tu.

— Si on pouvait recoller les morceaux ! »

Et la petite fille rajustait les anses après les tasses, rapprochait les soucoupes divisées en plusieurs morceaux, puis soupirait en voyant l'inutilité de ses efforts.

« Bah! on ne s'en servait jamais, » fit observer le philosophe.

« Oui, de peur de les casser, m'a dit tante Ulrique.

— Belle précaution ! Voilà tout en miettes, maintenant.

— Qu'allons-nous devenir?

— On ne nous coupera pas le cou, j'imagine, en l'honneur de l'électeur de Saxe, » répondit Ary. « Il y a je ne sais combien d'années qu'il n'est plus de ce monde. Son service l'aura suivi au tombeau, voilà tout.

— Que veux-tu donc faire?

— Creuser un grand trou au fond du jardin et y enterrer toute cette vaisselle. »

Litta se prit à rire, et, subjuguée par l'entrain de son frère, l'aida dans l'accomplissement de son plan.

Tout se passa pour le mieux.

« Nous sèmerons là du gazon, » dit Ary, « et dans cent ans d'ici il viendra peut-être des antiquaires qui péroreront sur ces beaux débris.

« Et maintenant, » ajouta-t-il, « je vais retrouver ma petite maman dans la chambre rouge.

— Dans la chambre rouge! » s'écria Litta au comble de l'étonnement. « Mais ce n'est pas chez elle!

— Non; mais comme il y a de grandes cartes de tous les pays suspendues aux murs, elle m'expliquera mon examen de géographie, pour lequel je ne me sens pas fort. »

La chambre rouge était une pièce immense, tendue de haut en bas de vieilles tapisseries dont faisaient tous les frais des sujets mythologiques et en particulier les travaux d'Hercule et de Persée.

Ces deux héros semblaient, du reste, les patrons des Reichausen; car on les retrouvait partout dans leur maison.

Ici, Hercule terrassait le lion de Némée; là, il écrasait l'hydre de Lerne; plus loin, il bandait son arc auprès du lac Stymphale, soulevait le géant Antée; ou bien, ceint de la peau de lion, sa massue sur l'épaule gauche, il paraissait prêt à frapper quelque être encore invisible.

Isabelle, dès son entrée dans la maison, avait été frappée de ces tableaux, image et glorification de la force. Elle aurait aimé à rencontrer d'autres emblèmes, non pas pour elle, mais pour le regard d'Ary, déjà trop disposé à considérer la force physique comme la première des vertus à acquérir pour son propre compte.

« Ma petite maman, » dit-il en entrant, — Isabelle était déjà à son poste, — « vous ne sauriez croire combien votre jolie figure si blanche fait un drôle d'effet au milieu du combat des Centaures et des Lapithes.

— Je me l'imagine facilement, au contraire, » répondit-elle souriante, « mais nous

ne sommes pas là pour nous amuser. Voyons, Ary, dites-moi les principales chaînes de montagnes de l'Europe?

— Oh! ce n'est pas difficile. »

Et l'enfant, tout en répondant, un peu à tort et à travers, s'empara d'un morceau de craie et se mit à dessiner un casque sur la tête d'un Centaure.

« Finissez, Ary, vous abîmez la tapisserie.

— Au contraire, petite maman, voyez comme j'ai bien coiffé ce Centaure. Après cela, peut-être n'aimez-vous pas les casques? Il y en a pourtant aussi dans votre pays.

— Oui, mais pas de cette forme.

— Oh! je sais bien, les vôtres sont sans pointe, avec une belle crête comme les casques romains, et une belle queue de cheval qui retombe sur le cou. Les nôtres sont pointus comme le casque d'Attila, le fléau de Dieu. Attila était un méchant homme qui dévastait tout sur son passage, et cependant mon précepteur disait l'autre jour à tante Ulrique, qui avait voulu assister à ma leçon : « L'évêque romain, Mademoiselle, a reçu Attila en lui disant : Je me réjouis de vous

voir sain et sauf, vous que je considère comme le fléau envoyé par Dieu pour châtier ce peuple. »

Et il a ajouté en baissant un peu la voix,— non pas l'évêque romain, mais mon précepteur :

« Il faudrait bien encore que le Seigneur suscitât un fléau de sa justice pour châtier cette Babylone, indigne de toute miséricorde. »

— Pourquoi me raconter cela, Ary?

— Pour vous faire savoir, ma petite maman, que le révérend Arminius est un méchant homme, encore plus méchant qu'Attila, car c'est de votre beau Paris, que vous aimez tant, qu'il parle, quand il dit de sa vilaine voix : « Cette Babylone corrompue ! »

— Les petits garçons n'ont que faire de ce genre de conversation, bien au-dessus de leur portée, » répondit Isabelle le plus sérieusement qu'il lui fut possible.

Dans le fond, elle avait grande envie de rire, tant l'accent du petit mutin était irrésistiblement comique, en imitant le ton nasillard de son précepteur.

« Allons, Ary, » finit-elle par dire,

« laissez là vos casques et revenons aux montagnes. »

En cet instant la porte s'ouvrit et le baron de Reichausen entra brusquement. Sans doute que la communication qu'il avait à faire ne souffrait pas de retard, car il ne s'était pas donné le temps de quitter ses bottes à l'écuyère, et il tenait encore la cravache à la main.

« Pardonnez-moi d'interrompre votre leçon de géographie, Isabelle, » dit-il; « mais j'ai affaire avec ce monsieur. »

La jeune femme vit tout de suite qu'il y avait un orage en l'air. La physionomie du baron était sombre, menaçante, et sa cravache jouait dans sa main comme s'il était impatient de s'en servir.

« Avez-vous entendu raconter que le service de porcelaine de Saxe, renfermé dans un des bahuts de la chambre du nord, a disparu?

— Non, mon ami; je ne comprends même pas votre question.

— Devinez alors quel peut être le malfaiteur qui s'est permis d'aller l'enfouir dans un trou du jardin? »

Ary devint un peu pâle, mais il ne baissa pas les yeux.

« Je pardonnerais à la maladresse, à l'étourderie, à la désobéissance même, » ajouta le baron, « mais une pareille audace doit être sévèrement punie. Allez m'attendre dans mon cabinet, Monsieur. »

L'enfant se hâta d'obéir. Quant à Isabelle, les doux yeux suppliants avaient essayé vainement de demander grâce, le baron ne la regardait même pas; toute son attention s'était concentrée sur les casques, dont Ary avait coiffé les Centaures et les Lapithes.

« Voilà ce que vous appelez une répétition de géographie, ma chère? » dit-il avec un sourire ironique qui lui était particulier et qui glaçait le cœur de la timide jeune femme. « En vérité, Arminius aura à s'applaudir d'une pareille aide. »

Isabelle balbutia qu'elle ne prétendait pas marcher sur les brisées du précepteur. Elle avait essayé seulement de fixer l'attention de l'enfant sur la partie de géographie qu'il avait à repasser.

« Et pour cela, » ajouta-t-elle en s'efforçant

de sourire, « j'ai rappelé les souvenirs de mon vieux professeur parisien, ce qui devait me faire au moins autant de bien qu'à mon élève.

— Ne me parlez pas de la géographie de vos compatriotes, ma chère, » lui fut-il répondu. « Votre grand poète, votre poète géant, Victor Hugo, dans sa pièce tant vantée du *Cimetière d'Eylau*, ne prétend-il pas que le matin même de la bataille on entendait résonner le cor du Harz du beau milieu du cimetière? Mais savez-vous seulement la distance qu'il y a entre Eylau et le Harz?

— Deux cents lieues peut-être, » dit-elle timidement.

« Exactement la même distance qu'entre Paris et le pic du Midi de vos Pyrénées. Enfin, pour une Française, ce n'est pas mal répondu. Mais croyez-moi, ma chère, à chacun son rôle. Contentez-vous d'être le charme et la poésie de la maison, sans viser aux fonctions de précepteur..., pas plus qu'à celles de ménagère. »

La conversation en resta là; mais Ary eut un mauvais quart d'heure à passer au retour

de son père dans son appartement. Trop fier pour pleurer, il écouta, la rage dans le cœur, mais le visage impassible, l'arrêt qui le condamnait à huit jours de prison.

« Eh bien ! voilà un joli particulier ! » s'écria Célestin quand le bruit de la sentence parvint jusqu'à l'office. « Je remercie Dieu de ne m'avoir donné ni service de porcelaine de Saxe, ni un père comme Monsieur le baron. Est-ce plus heureux, je vous le demande, de manger dans une de ces assiettes qu'on craint de casser que sur le bout de son pouce? Enfin, ce petit M. Ary est un charmant petit bonhomme, un vrai gamin français que j'aime de tout mon cœur : pour lui d'abord, et puis pour l'amour de Mme Isabelle. »

XXII.

« Eh bien ! ne trouvez-vous rien qui puisse convenir? » demandait le soir même Mlle Ulrique à Méta, lorsque la petite colonie du château venait de se réunir dans le grand salon après un interminable dîner. Les femmes entouraient la grande table où l'on

venait d'apporter deux lampes. Isabelle achevait une robe pour la poupée de Litta, Mlle Ulrique tâchait de rattraper les mailles de son tricot terriblement endommagé depuis sa conversation avec M. de Pinker. Quant à Méta, le coude gracieusement appuyé sur son métier à tapisserie, la main passée dans sa chevelure noire, qui en faisait encore ressortir la blancheur, elle paraissait absorbée dans de sérieuses recherches, à la quatrième page de la *Gazette de Francfort.*

« Que vous manque-t-il? » demanda le baron en se rapprochant des travailleuses.

« Vous savez, mon neveu, » répondit Mlle Schultzer; « c'est au sujet de cette introuvable gouvernante pour Litta. Lasse de m'adresser à toutes nos relations, j'ai pris le parti de consulter les annonces des journaux, et Méta veut bien me prêter ses jeunes yeux pour épargner aux miens la fatigue de parcourir ces lignes serrées. »

Isabelle leva un regard étonné sur son mari.

« Quoi! » murmura-t-elle, « Dorothée nous quitte?

— Oui, » lui fut-il répondu d'un ton distrait.

« Pourquoi ne m'en avoir rien dit?

— Parce que je ne pensais pas, ma chère, qu'il vous importât beaucoup de savoir que Dorothée a enfin rencontré son Hermann, et qu'elle se marie dans six semaines.

— Dorothée m'intéresse un peu pour elle et beaucoup pour Litta.

— Je le conçois, et je vous en remercie; mais, les enfants étant spécialement confiés à la charge de leur grand'tante, je laisse celle-ci complètement libre dans le choix des personnes qu'elle place auprès d'eux. »

Isabelle baissa la tête sur un revers de manche lilliputien, et parut s'absorber dans son travail; mais, dans le fait, son aiguille tremblait dans sa main, ses yeux s'obscurcissaient et elle luttait de toutes ses forces contre elle-même pour empêcher une grosse larme de couler.

« *Eurêka*! » s'écria tout à coup Mlle de Wolfenbüttel d'une voix triomphante :

« Une institutrice allemande du Nord, munie d'excellents certificats, d'une bonne

expérience, ayant enseigné les lettres, les sciences, les langues, la musique, désire trouver une place en rapport avec ses aptitudes. S'adresser à Mlle Christen, à Hambourg-Saint-Georges, Lindenthesse, n° 15.

— N'est-il pas question d'âge ? » demanda le baron.

« Ah! oui, j'oubliais de vous le dire : Mlle Christen, pourvue d'un extérieur respectable, est âgée de quarante-neuf ans, dit une petite note supplémentaire. »

Le baron éclata de rire et tout le monde fit chorus.

« Les quarante-neuf ans suffiraient pour nous rassurer et au delà sur la respectabilité de l'aspect général, » dit-il quand le sérieux se fut rétabli, « et qui dit quarante-neuf dit cinquante ou cinquante-cinq. Les femmes, même les moins prétentieuses, ne se soucient guère de doubler ce cap terrible de la cinquantaine. Je vous avouerai, pour ma part, que je préfère voir auprès de Litta un visage moins austère que celui de Mlle Christen. Donc, passons. Avez-vous mieux à nous offrir ?

— Oh! voilà de l'excentrique en tout cas. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est anglais, une reproduction du *Times* :

« Je suis une orpheline maltraitée, sans relations, si ce n'est un cruel tuteur. Je suis de bonne famille, accomplie, aimante, de taille moyenne; j'ai de larges yeux expressifs, de couleur gris-brun, des cheveux d'or, une bonne apparence quoique la complexion soit délicate. Je possède 300,000 francs... »

— Mais c'est une jeune fille à marier et non à placer, » dit Mlle Ulrique.

— Attendez. « Je possède 300,000 francs sur lesquels j'aurai plein contrôle à ma majorité, c'est-à-dire dans deux ans et demi. Jusque-là, pour m'affranchir du joug de mon odieux tuteur, j'accepterai toute situation honorable, telle que dame ou plutôt demoiselle de compagnie, institutrice, gouvernante, etc. Je ne me donne pas pour un puits de science, mais je serai si peu exigeante sur la question des appointements que j'espère qu'on se montrera envers moi d'une grande indulgence. »

— Pauvre fille! » dit M. de Pinker d'un

ton de compassion. « Si j'étais libre, tout ce qu'elle raconte là d'une façon si ingénue m'irait assez.

— Pourquoi ne pas la prendre comme dame de compagnie pour la baronne de Pinker? » demanda le comte Ladislas. « Un séjour de deux ans et demi dans la plantureuse Bavière me semble un sort digne d'envie.

— Je me garderais bien d'aller sur les brisées de notre hôte, mon cher comte.

— Allons donc ! » répliqua M. de Reichausen. « Croyez-vous que je voudrais de cette écervelée pour ma fille? Je préférerais la voir s'élever toute seule, d'ailleurs, que de la confier à une Anglaise.

— Et à une Française ? » demanda Méta de son air le plus innocent.

Elle feignit alors de se mordre les lèvres, comme si elle était désolée de sa méprise.

« Je ne veux qu'une Allemande, » répondit sèchement le baron.

Cette fois une larme s'échappa des yeux d'Isabelle et vint tomber sur le velours bleu céleste de la manche lilliputienne ; puis un silence profond s'établit dans la salle, silence

gênant que chacun aurait voulu rompre; mais, dans ces moments-là, on a beau recourir à l'imagination, à la mémoire, au souvenir, aux banalités même, rien ne vient.

Le baron, mécontent de sa réponse, aurait donné son meilleur cheval pour trouver une phrase appropriée au temps. Mais que dire du temps lorsque les fenêtres sont closes, les rideaux tirés et les lampes allumées?

M. de Pinker, lui, aurait consenti à voir sa digestion troublée; quant au comte Ladislas, il aurait préféré une fausse note au beau milieu de l'andante de la *Sonate pathétique*, son morceau favori pourtant.

Ce fut la voix aigrelette de Mlle Ulrique qui se fit entendre la première.

« Merci de vos recherches, ma chère petite, » dit-elle en se retournant vers Méta. « J'y renonce, pour la saison du moins. Nous verrons à l'hiver. Il y aurait bien un moyen de nous tirer d'embarras, » ajouta-t-elle après quelques secondes de feinte hésitation, « mais il faudrait me deviner. Je n'oserais parler sans encouragement. »

Mlle Ulrique Schultzer devenue timide tout

à coup, c'était un fait si étrange que le baron regarda sa tante en face pour voir si elle parlait sérieusement.

« Oui, oui, » reprit-elle, « vous avez bien entendu, mon neveu, je n'*ose* pas mettre mon idée en avant, et vous-même ne l'oseriez pas non plus, convenez-en.

— Il faudrait au moins savoir ce dont il s'agit.

— Quoi ! » et M[lle] Schultzer sembla prendre son courage à deux mains ; » ne pensez-vous pas au fond de votre âme que nous avons ici même la perle précieuse que nous souhaitons pour Litta ? Assez jeune pour faire une aimable compagne plus qu'une sévère gouvernante, assez instruite, assez raisonnable, assez remplie de talents pour valoir toutes les institutrices anglaises, allemandes et françaises.

— En vérité, » murmura le baron, « je ne puis croire que vous songiez... »

Et il promena ses regards d'un air presque embarrassé autour de la table, s'arrêtant d'abord sur Méta, puis finissant par Isabelle.

Méta semblait tout à fait désintéressée

dans la question; son aiguille allait et venait sur le canevas, traçant fleurs et papillons, comme si elle n'avait pas d'autre souci en ce monde que d'achever la fameuse portière.

Par contre, la main d'Isabelle tremblait si fort qu'elle fut obligée de suspendre son ouvrage pour ne pas se faire remarquer de ses voisins et voisines.

« Allons, ma chère, » dit Mlle Ulrique en tendant affectueusement la main à sa favorite, « aidez-moi, aidez-nous; ne devinez-vous pas que c'est votre consentement qu'on sollicite depuis un grand quart d'heure ?

— Moi ? » s'écria la jeune fille avec un étonnement parfaitement joué.

« Ma tante, finissez ce badinage, » murmura le baron d'un air mécontent. « Il offense Mlle de Wolfenbüttel.

— Oh ! Monsieur le baron, » dit Méta en joignant les mains, « comme je sais mal me faire comprendre ! Mais Mlle Ulrique va au-devant de mes vœux les plus chers. Elle a compris, dans sa bienveillante compassion pour une pauvre orpheline, que vivre auprès d'elle, sous sa protection, sous sa tutelle, tout en essayant

de l'aider dans l'éducation de votre chère fille, est pour moi le sort le plus enviable.

— Serait-il possible, Mademoiselle ? »

Et le baron se leva brusquement, fit deux fois le tour du salon à grandes enjambées, puis vint se rasseoir. L'attitude de Méta signifiait : « Je ne puis insister davantage; je n'ose solliciter ce que je considère comme une faveur au-dessus de ma modeste ambition, mais je laisse mon sort entre vos mains. »

« Qu'il soit fait alors comme vous le désirez, Mademoiselle, » dit le baron d'un ton absolu. « A partir de cette heure vous avez plein pouvoir sur Litta. Dès demain matin, je lui annoncerai qu'elle doit désormais vous obéir comme à moi-même.

« Isabelle, ma chère, voulez-vous nous servir le thé? Pendant nos graves déterminations, la théière s'en donne à refroidir. »

Isabelle se leva comme une automate, fit quelques pas vers la table où un domestique venait de déposer le plateau, puis chancela, et serait tombée si le comte Ladislas ne s'était trouvé debout auprès d'elle. Il lui avança un fauteuil en toute hâte.

Qu'est-ce qui se passe ? » demanda la voix glapissante de Mlle Schultzer. « Isabelle auraitelle fait un faux pas ? »

Et elle sourit malignement derrière son mouchoir.

« Ce n'est rien ; un peu de fatigue. J'ai trop marché aujourd'hui sans doute, » balbutia la jeune femme.

« Je ne veux plus de ces longues sorties charitables qui dépassent vos forces, » dit le baron d'un air alarmé. « Il faut vous ménager un peu plus, mon enfant. Mlle de Wolfenbüttel vous aidera dans vos bonnes œuvres, — et pour commencer, » ajouta-t-il, « elle va nous servir le thé, puisqu'elle est de la maison. C'est une œuvre pie de donner à boire à ceux qui ont soif. N'êtes-vous pas de cet avis, Pinker? »

Mais les pensées du Bavarois étaient loin du plateau séduisant où s'entassaient les sandwichs au foie gras et à la mayonaise de homard dont il raffolait d'ordinaire. Sa grosse moustache se hérissait d'indignation.

« Qu'en dites-vous? » demanda-t-il tout bas au comte Ladislas. « Le tour est joué, n'est-ce pas ?

— *È finita la commedia*, répondit celui-ci. « Et Dieu veuille qu'elle ne tourne pas au drame! »

XXIII.

Le lendemain matin, à sept heures, comme le baron venait de descendre l'escalier pour aller prendre son bain quotidien, il rencontra dans le vestibule la femme de chambre d'Isabelle que suivait Méta, accompagnée de sa nouvelle élève.

Litta s'avançait à pas comptés, et souhaita le bonjour à son père du bout des lèvres.

Il ne s'en aperçut pas, et, après avoir salué Mlle de Wolfenbüttel, il arrêta Cyprienne pour lui demander des nouvelles de sa maîtresse.

« Madame la baronne n'a pas encore sonné, » répondit la jeune fille. « J'ignore comment elle a passé la nuit.

— Oh! bien, moi, je suis en mesure de vous renseigner sur cette chère santé, Monsieur le baron, » dit Méta de son air le plus enjoué. « Il y a une heure déjà que Mme Isabelle a quitté la maison. Je n'ai pu la rejoindre pour

m'informer comment elle avait passé la nuit, tant sa marche était rapide ; mais la vivacité même de ses allures, et surtout l'expression joyeuse de sa physionomie m'ont fait espérer que le malaise d'hier au soir était totalement dissipé.

— Vous êtes sûre qu'elle a quitté le château?

— Parfaitement sûre.

— Où peut-elle être allée à cette heure? » murmura le baron comme s'il se parlait à lui-même. « A la messe sans doute ?

— Je ne le crois pas. J'ai entendu Mme la baronne recommander à Célestin de lui garder ses lettres jusqu'à son retour, au cas où elle ne rencontrerait pas le piéton de la poste. « Je vais au-devant de lui, » a-t-elle ajouté. » Cependant, je ne suis pas sûre de cette dernière phrase, car elle a été prononcée à voix très basse. »

M. de Reichausen eut dans l'expression de la physionomie un changement si rapide qu'il fallut l'œil observateur de Méta pour le constater.

« C'est bien, » dit-il en reprenant son

calme. « Je vais aller au-devant de la baronne pour la gronder d'être sortie à pied de si bonne heure après son indisposition d'hier.

« Je dois veiller à ces courriers de France, » murmura-t-il dès qu'il fut seul sous la grande charmille ombreuse que les rayons du soleil commençaient à pénétrer. « Bien que je me méfie des lettres anonymes, *celle-là* a dit vrai. Isabelle ne recouvre un peu de gaieté que lorsqu'il lui vient une lettre de Paris. Quelle sottise que ma confiance aveugle jusqu'à ce jour ! »

Il continua sa route, saccageant du bout de sa canne les azalées, les jasmins, les roses qui lui offraient vainement leurs parfums. Oui, il était aveugle ce jour-là, puisqu'il n'eut pas un regard pour le riant paysage couvert de blés mûrs et d'arbres fruitiers de toutes sortes, pour la petite rivière qui déroulait au loin son étroit ruban d'argent.

Il était sourd aussi ; le chant des alouettes s'élevant du sillon voisin n'arrivait pas plus à ses oreilles que le bourdonnement des insectes et le murmure de la cascade.

Toutes ses facultés étaient concentrées en un

seul objet : Isabelle. S'il entendait quelque chose, c'étaient les allégations empoisonnées de Mlle Schultzer, qui s'efforçait de lui faire comprendre à toute heure qu'il n'était pas aimé.

Elle n'osait pas le lui dire en face; mais un jour, en causant avec Méta, ne *soupçonnant* sans doute pas sa présence à lui dans la pièce voisine, elle avait plaint son neveu du *sot mariage* qu'il avait fait.

C'étaient bien là ses expressions.

« Est-il possible? » murmurait Méta, dont la voix ressemblait à un gémissement. « Avoir été choisie par cet homme, le premier de tous à mes yeux, et en regretter un autre! Alors, vous croyez qu'elle ne l'a épousé que pour sa haute situation?

— Je fais mieux que de le croire, j'en suis sûre. J'ai lu de mes yeux certaines lettres où l'ingrate habille de la belle façon sa nouvelle famille, à commencer par son mari.

« Je n'aime que les enfants, » écrivait-elle, « parce qu'ils sont aussi peu Prussiens que possible.

« Et après cela des élégies sur ses chaî-

nes, « trop lourdes bien qu'on ait pris soin de les dorer, » des retours vers un passé plein de charme, vers un souvenir toujours cher, etc., etc. »

A mesure que ces paroles enfiellées revenaient dans l'esprit du baron, son front devenait plus menaçant, ses yeux lançaient de sinistres éclairs.

« Je ne suis cependant pas taillé pour le rôle d'un *innamorato* transi, » pensait-il. « Malheur à elle pour sa perfidie, pour son ingratitude! Que ne puis-je dire aussi : Malheur à lui! Mais la vengeance ne s'exerce plus au delà de la tombe. »

A ce moment, et comme ses yeux erraient au loin pour tâcher de découvrir celle qu'il cherchait, il l'aperçut tranquillement assise dans l'herbe, à l'ombre d'une haie rustique, et lisant *ses lettres de France* avec une telle attention qu'elle ne l'entendit pas arriver jusqu'à ses côtés.

Elle poussa un léger cri, lorsqu'il prononça son nom à voix basse.

« Qu'y a-t-il! » demanda-t-elle avec un trouble qui lui parut évident. « Pourquoi venir me

chercher si loin? Les enfants sont-ils malades? »

Il sourit ironiquement.

« Tranquillisez-vous, Madame, j'avais hâte de vous voir, voilà tout, et peut-être aussi de partager avec vous une joie que vous gardez toute seule en vraie égoïste. »

Madame ! — Jamais encore il ne l'avait appelée ainsi.

«Ne voulez-vous pas me laisser voir ces lettres? » demanda-t-il.

«De grand cœur, mon ami, » balbutia-t-elle; « mais ce sont des puérilités bien indignes de votre attention.

— Et qui les signe, au moins?

— Un peu tout le monde : ma belle-mère, mes petites sœurs, une amie, et quelques lignes de mon bon père. Ah! celles-là vous feront plaisir, je n'en doute pas.

— Tandis que le reste doit me déplaire, » dit-il en s'efforçant de rester calme.

Et alors, avec une tranquillité affectée, il s'empara des feuilles éparses sur l'herbe, et, commençant par la première venue, il se mit à lire tout haut :

« Merci, ma chère Isa, de votre dernier envoi. La Prusse a du bon, elle aussi, puisqu'elle fournit de si belles choses. »

« Ne continuez pas, » s'écria-t-elle toute confuse de la vulgarité de sa belle-mère. « D'ailleurs, je ne sais même pas ce que contient cette lettre.

— Raison de plus pour que je vous la lise, ma chère, » dit-il avec le plus grand sang-froid.

« Ah! la Prusse a du bon ; je suis enchanté de l'apprendre par une plume française.

« Vos petites sœurs ont été ravies de leurs robes d'été. Elles trouvent comme moi que *Croquemitaine* fait très bien les choses.

« Croquemitaine! Qu'est-ce que cela? » demanda-t-il.

« Otto, c'est indigne, ce que vous faites! » s'écria Isabelle.

« Vous vous souvenez que nous appelions ainsi le baron, devenu depuis votre époux, » reprit-il en haussant un peu la voix. « Dans le fait, son apparence était bien pour effaroucher une jeune fille comme vous. Sans parler de la différence d'âge très sensible, M. de Reichausen n'avait rien de ce qui peut plaire à

une jeune Parisienne, surtout lorsqu'elle le comparait à l'être bon et charmant que Dieu frappa à la veille de votre bonheur. »

Isabelle pâlit. Quant au baron, il froissa entre ses mains l'imprudente épître ; puis, se ravisant, il la lissa soigneusement et la serra dans son portefeuille comme pour en remettre la lecture à plus tard.

« Me laisserez-vous ainsi, sans me permettre de vous expliquer...? »

La jeune femme balbutia plutôt qu'elle ne prononça ces paroles.

« Expliquer quoi, ma chère? » dit-il avec un sourire sardonique. « Que vous ne m'avez jamais aimé? Mais j'ai eu le bon sens de m'en apercevoir..., trop tard, il est vrai. Que vous n'avez accepté vos chaînes que parce qu'elles étaient dorées? Je le sais encore. Que pourriez-vous donc dire?

— Otto, je vous en supplie, ayez pitié de moi.

— Ah! c'est peut-être ce nom de Croquemitaine dont vous croyez que je ne comprends pas bien la signification française! Rassurez-vous : Croquemitaine est un épouvantail pour

les enfants..., et pour les jeunes filles à marier. Il est Prussien de naissance, baron, et fort riche par-dessus le marché. »

En disant ces derniers mots, il tourna sur lui-même et s'éloigna à grands pas, si vite qu'elle ne put l'entendre murmurer comme il disparaissait derrière la haie :

« Si j'avais fait pour mon pays la moitié de ce que j'ai fait pour cette femme, je serais le premier patriote du monde. »

XXIV.

Isabelle rentra au château dans un état à faire pitié. Certes, depuis longtemps déjà l'horizon s'obscurcissait pour elle, mais à présent l'orage était venu. Comment détourner la foudre? Comment, après de pareilles tempêtes, ramener le calme dans son esprit et dans celui d'un autre qui lui était devenu plus cher que le sien propre?

« Pourquoi ces fureurs soudaines? » se demandait-elle. Et, malgré ses efforts, une image passait et repassait devant ses yeux obscurcis par les larmes.

Oui, c'était à Méta qu'elle devait ses nouvelles disgrâces. *Il* l'aimait, cette séduisante compatriote, et, pour s'excuser à ses propres yeux, il cherchait des torts à celle qu'il avait choisie dans une heure de caprice.

« Alors, » pensa-t-elle, « il lui sera facile de se débarrasser de moi. Le divorce est admis chez les protestants... »

Elle frissonna lorsque cette dernière phrase traversa son cerveau, et, pour échapper à l'obsession qui s'emparait d'elle, elle hâta le pas.

Peut-être espérait-elle le rejoindre avant qu'il eût franchi le seuil de sa demeure.

Mais non; vainement ses regards errèrent dans tous les alentours, elle ne parvint pas à le découvrir, et, incapable de supporter son inquiétude, au lieu de se réfugier dans la solitude de sa chambre pour y pleurer et prier en silence, elle se rendit droit au salon.

L'*ennemi* y était, brodant vaillamment à son métier la fameuse portière, objet de l'enthousiasme du baron peu de jours auparavant.

Quant au baron lui-même, il n'avait fait que passer, assura M. de Pinker, pour s'excuser auprès de ses hôtes d'un petit voyage d'affaires qui l'appelait inopinément à quelques lieues de là.

« Deux ou trois jours dans les champs et les bois; il n'en faudra pas plus pour venir à bout de ma besogne, » avait-il dit.

Isabelle comprit seule le sens de ces paroles.

Malgré son empire sur lui-même, le baron ne se sentait pas capable sans doute de revoir sa femme après l'orageux entretien qu'ils avaient eu ensemble.

Il lui fallait quelques jours de séparation pour reprendre son impassibilité hautaine et cacher à tous les yeux l'outrage qu'il avait subi.

Que n'avait-il parlé? C'est elle qui se serait éloignée, non pas du château sans doute, mais du salon, de la salle à manger. Elle pouvait se dire malade, et certes ce n'était pas mentir. Sa tête était horriblement douloureuse. Elle y portait la main à tout instant.

« Vous souffrez? » lui demanda avec un intérêt affectueux le comte Ladislas.

« Un peu de migraine. Il n'y paraîtra plus demain. »

Mais, en disant ces mots, une vive rougeur couvrit ses joues. Elle s'était sentie devinée. Le regard du comte Ladislas exprimait la plus vive compassion, il n'aurait pas plaint de cette sorte une simple migraine.

A table, elle s'efforça de faire bonne contenance, mais, en dépit de ses efforts, le dîner lui parut long, un vrai supplice.

Ce n'est pas de la table de Reichausen qu'on pouvait dire comme le proverbe allemand : *Un seul plat, un seul ami*. Le baron, simple en ce qui le concernait, aimait le faste pour ses hôtes. S'il dînait pour sa part d'un morceau de viande ou de poisson, il voulait l'abondance autour de lui, surtout quand M. de Pinker était au nombre des convives.

Mais ce jour-là l'absence de l'amphitryon se faisait sentir. Une sorte de langueur enveloppait les assistants comme si l'atmosphère de la salle à manger se fût chargée d'électricité.

Le comte Ladislas était sérieux, M. de Pinker presque grave, Mlle Ulrique plus aigre

que jamais. Quant à Méta, elle ne se montrait nullement fascinante. A quoi bon et pourquoi aurait-elle prodigué l'éclat de son regard, le piquant de son sourire et l'originalité savante de sa toilette?

Elle avait gardé sa robe de l'après-midi, et sa belle chevelure n'était rehaussée par aucune fleur. Pas même le plus petit bout de ruban.

« Giroflée-Girofla me semble en demi-deuil, dit M. de Pinker au comte Ladislas, comme ils passaient dans le fumoir. « C'est la première fois qu'elle dîne en gris de souris. Il est vrai que c'est la première fois aussi que le maître de la maison s'absente depuis son arrivée. »

Le comte Ladislas ne put répliquer. La porte du fumoir s'ouvrit alors pour laisser passer le révérend Arminius précédé de sa vaste pipe.

Cette pipe, ornée de peintures précieuses, était un vrai monument élevé à la gloire de la patrie allemande : au milieu, Arminius, le vainqueur de Rome, coiffé d'un bonnet en peau d'ours, surmonté de deux ailes de cor-

beau, qui accompagnaient à ravir le regard farouche et les lèvres cruelles du héros teuton.

Pour épigraphe, l'inscription suivante :

« A notre valeureux ancêtre Arminius, le premier triomphateur de l'esclavage romain. »

A sa droite, le roi Guillaume, armé d'une large épée tirée de son fourreau, et sur la lame de laquelle on lisait en caractères microscopiques la première strophe de la *Wacht am Rhein*.

A sa gauche, Bismarck, coiffé du casque à pointe, et abaissant les yeux avec complaisance sur l'inscription placée au bas de son buste :

« A l'Hercule du dix-neuvième siècle. »

Enfin, flottant sur le tout et portée dans les nuages, une *Germania* de l'aspect le plus poétique et le plus belliqueux tout à la fois.

Cette pipe était un présent que le révérend Arminius avait reçu d'un riche fabricant de porcelaine dont il avait élevé le fils. Il n'en était pas peu fier, la glorification de son patron lui semblant la sienne propre; mais il n'osait plus s'en servir depuis que le baron lui avait dit un jour :

« Mon cher ami, votre pipe est tout simplement ridicule, et, si j'avais le malheur d'en posséder une semblable, je m'empresserais de la réduire en poudre pour l'honneur de notre pays.

Mais Arminius s'était bien gardé de suivre un pareil conseil. Il avait remis le précieux ustensile dans son étui de chagrin doublé de velours, se promettant de s'en servir dès que son noble patron aurait le dos tourné.

C'est ce qu'il fit ce soir-là, au grand déplaisir du comte Ladislas, qui avait horreur des pipes en général, et de la pipe allemande en particulier.

« Ce n'est plus fumer, » disait-il en dégustant son fin *londrès*, « c'est s'asphyxier.

— Mais pourtant les Turcs s'y connaissent, Monsieur le comte, » disait Arminius, « et ils n'ont pas encore adopté chez eux vos cigares.

— La pipe orientale, ou plutôt le narghiléh, est d'essence autrement poétique que votre pipe allemande, » répondit le comte. « Elle se fume en mangeant des confitures de roses, et en buvant les plus exquises boissons, le café

d'abord, le divin café comme l'appelait le poète Delille, le café

Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire.

Ce n'est pas pour l'honneur de ce nom, croyez-le bien, que je prône le café. Un Polonais ne peut aimer l'ami de Frédéric II et de Catherine de Russie, sans parler de l'ennemi de Dieu et de son Église; mais je veux croire que Delille n'a mis là Voltaire que pour la rime. Enfin, j'en reviens à l'ustensile de vos fumeurs, et je dis qu'il lui faut comme assaisonnement la bière épaisse arrosant un dîner de côtelettes de porc et de salade d'oreilles de bœuf. »

M. de Pinker se mit à rire.

« Attendez-moi, Arminius, » dit-il, « je viens à la rescousse, car je me vois attaqué comme vous, moi qui, dans le secret de ma chambre, fume aussi la pipe, sans narghiléh, sans bouquin d'ambre, sans incrustation de riches émaux, sans tuyau de bois précieux.

—Prenez garde, Pinker, c'est vers vous alors que je me retournerai, » dit le comte en riant à son tour, « et je révélerai à la face

d'Israël que c'est dans un café-concert de Munich qu'on m'a présenté le menu léger dont je vous parlais tout à l'heure. Il était imprimé sur le revers du programme du concert, et après avoir lu : « Sonate pathétique de Beethoven, marche turque de Mozart, symphonie d'Haydn, » on n'avait qu'à le retourner pour savourer en imagination les côtelettes de porc et la salade d'oreilles de bœuf. Je vous avoue qu'un tel menu me donna le frisson. Mon estomac, révolté par avance, me conseilla la fuite, et ma tête, alourdie par les nuages de fumée épaisse qui m'entouraient, appuya vivement la motion de l'estomac. Bref, je craignis une indigestion.

— Brillat-Savarin prétend que ceux qui s'*indigèrent* ou s'enivrent ne savent ni boire ni manger, » dit le baron bavarois.

« Propos de glouton français, » répliqua Arminius en haussant ses épaules noueuses.

M. de Pinker sourit d'un air de mépris.

« Celui que vous prenez pour un glouton parce qu'on le cite toujours à propos de bonne chère, était un esprit aussi sage que

fin, mon cher Arminius. Vous le prenez peut-être pour quelque maître d'hôtel de maison royale, ou maître queux, comme on disait en France.

— J'avoue que je n'ai que des données fort vagues sur ce personnage peu intéressant.

— Allons! votre science universelle est en défaut. Brillat-Savarin, dont le livre est un petit chef-d'œuvre de goût... — je ne parle pas seulement du goût gastronomique, — était un magistrat fort distingué, conseiller à la Cour de cassation.

— Ce qui n'a pas pu le préserver de mourir d'indigestion, » dit Arminius en ricanant.

« Erreur! triple erreur! Il est mort d'une pneumonie, ou fluxion de poitrine, maladie suffisamment poétique pour vous plaire, je pense.

— On se dispute ici, il me semble, » dit tout à coup dans l'entrebâillement de la porte une voix qui s'efforçait d'être aimable.

Et alors le visage de brebis maigre de Mlle Ulrique fit son apparition. Lui aussi cher-

chait à se rendre gracieux comme la voix, mais il n'y parvenait pas plus qu'elle.

« Allons, Messieurs, » reprit la vieille fille, décidément en belle humeur, « n'avez-vous pas honte de nous laisser à notre solitude, et nous jugez-vous indignes de prendre part à vos savantes dissertations?

— Oh ! » s'écria le docte Arminius, « pouvez-vous le penser, Mademoiselle? Notre causerie d'après-dîner ne méritait pas d'être entendue par une *gnædige* et *wohlgeborene frau* comme Votre Excellence. »

Ces titres ronflants de *digne dame, dame bien née,* qui sont une partie essentielle de la politesse allemande, n'avaient rien de choquant pour Mlle Ulrique. Elle les savourait, tout au contraire, se croyant à demi baronne depuis l'alliance de sa bien-aimée et toujours regrettée Frédérica avec le baron Otto, et s'imaginant qu'elle était devenue un rameau de l'arbre généalogique des Reichausen.

D'ailleurs, quoi donc ou qui donc aurait été capable d'altérer sa bonne humeur nouvelle?

N'avait-elle pas vu Isabelle rentrer les yeux rougis?

Ne savait-elle pas bien que ce mal de tête si douloureux, cette migraine qui venait de l'envoyer au lit avant neuf heures, était du chagrin, un chagrin réel et profond?

N'avait-elle pas deviné aussi que le départ subit du baron pour des affaires dont elle méconnaissait l'importance, avait pour cause quelque orageuse explication entre lui et sa femme?

Or, le chagrin d'Isabelle, le mécontentement de son mari, c'étaient autant d'hommages rendus aux mânes de Frédérica.

Donc, la digne dame se montra charmante et insista pour que la discussion vînt se continuer au salon.

« Nous serons le tribunal, » dit-elle en désignant Méta du bout de ses grands doigts crochus.

« Il était question de choucroute, » dit humblement le professeur.

« A merveille, mon cher Arminius. Voilà qui s'accorde on ne peut mieux avec notre lecture de ce soir. Le comte Ladislas ayant laissé là son journal français, *le Figaro*, nous nous sommes permis de l'ouvrir, et voilà

ce que nous avons trouvé sous le titre d'*Un conseil par jour*. Voyons, qui devinera?

— Parbleu! » s'écria le professeur : « Ca-« lomniez, calomniez, il en restera toujours « quelque chose. »

— Vous faites confusion, » dit le comte Ladislas avec un demi-sourire. « C'est le mot de Basile. La devise de Figaro est moins odieuse. Mais, pour ne pas vous laisser égarer entre Molière et Beaumarchais, je vous dirai que ce conseil par jour est une excellente recette de choucroute.

— Voyons un peu. »

M. de Pinker, — c'était lui qui venait de parler, — ne pouvait rester insensible à une recette. Il tendit donc une main suppliante vers *le Figaro*, et lut avec une expression de gravité comique, que répétait en écho affaibli la physionomie du professeur, les lignes suivantes :

« *Un conseil par jour.*

«Aimez-vous la choucroute?—Oui.—Je m'en doutais. Eh bien, si vous voulez manger une

de ces choucroutes comme on n'en mange qu'en rêve, — une de ces choucroutes dont les dieux de l'Olympe alsacien possédaient seuls le secret, — une de ces choucroutes enfin qui font époque dans la vie d'un estomac exigeant, priez votre chef ou votre cuisinier d'accommoder ce légume de la façon ordinaire, avec cette différence qu'il se servira de graisse d'oie au lieu de saindoux, qu'il remplacera le lard et les saucisses par de la poitrine de mouton maigre, et qu'il ajoutera à la mixture habituelle un verre de vin de Champagne. On se souviendra, d'autre part, que la choucroute doit mijoter dix heures sur un feu doux, et qu'il faut y remettre de la graisse d'oie à mesure qu'elle est absorbée.

« Un dernier mot :

« Boire d'un seul coup un verre de rhum après avoir dégusté ce plat succulent. Grâce à cette précaution, il vous laissera sans peur et sans reproche. »

« Voilà une recette parfaite en tous points, » dit M. de Pinker; « mais je la connaissais sauf le vin de Champagne.

— Une fameuse addition, » murmura le professeur. « Ces Français ont été vraiment favorisés du ciel en ce qui regarde la Champagne et son nectar délicieux. »

Il fallait voir ou plutôt entendre avec quelle onction, quelle componction, quelle considération le pédant pédagogue prononçait le mot peu mélodieux de *saour crout,* et avec quelle admiration ses lèvres gourmandes se rapprochaient en parlant du vin de Champagne.

A cette heure, l'homonyme du vainqueur de Teutobourg pensait avec regret qu'il n'y aurait jamais d'annexion possible de la Champagne à la Prusse. L'Alsace et la Lorraine, cela allait tout seul, après une bonne guerre s'entend, une fois le principe des nationalités établi, comme il paraissait se généraliser de plus en plus en Europe. Mais la Champagne? Le droit du plus fort n'irait jamais jusque-là. Il faudrait se contenter éternellement de la bière épaisse, et pour *extra* des vins cailouteux de la Moselle et du Rhin.

« Un extrait de pierre à fusil, » disait dédaigneusement le gros Bavarois.

« Voulez-vous me prêter votre *Figaro* un instant, comte? » demanda-t-il.

« Jusqu'à *vitam æternam*, mon cher.

— Oh! il ne m'en faut pas si long, juste le temps de copier cette recette pour la rapporter en Bavière. J'espère qu'il ne sera pas indiscret de prendre sur la table à écrire de Mme Isabelle un peu de papier et d'encre.

— Faites mieux, Pinker, acceptez *le Figaro* tout entier.

— Merci, mon cher ami. Voilà qui va s'ajouter à ma collection.

— Ah! vous collectionnez les *Figaros?*

— Non, les recettes de cuisine. »

Un éclat de rire très irrévérencieux du comte ne déconcerta pas le gourmet émérite.

« Oui, mon cher, reprit-il, j'en ai recueilli dans tous les pays du globe, sous toutes les latitudes et sous toutes les longitudes, car vous savez peut-être que dans ma jeunesse j'ai visité les cinq parties du monde. Quand je n'avais pas de recettes, je me contentais des menus. Il n'y a que ceux des anthropophages dont je n'ai pas voulu garder le souvenir.

Mais, la Chine! que de déguisements merveilleux! Tout était bon à noter chez ce peuple ingénieux et bizarre. Je me rappelle entre autres un certain menu, imprimé sur papier de riz, au milieu d'oiseaux et de fleurs des plus fantastiques, que nous avons dégusté avec le chargé d'affaires bavarois chez le gouverneur militaire de Canton.

— Votre mémoire vous servirait à ce point? » s'écria Méta.

« Oui, Mademoiselle; il n'est rien dont elle ne soit capable pour vous plaire. »

Et se mettant à la droite du piano, comme un ténor qui va chanter sa romance, M. de Pinker débita son menu d'une voix de basse-taille :

Potage au nid d'hirondelles.
Chien bouilli au cresson.
Nageoires de requin en gelée.
Croustades d'autruche.
Rats en civet.
Vers à soie à l'huile de ricin.
Campagnols à la crapaudine.
Jeunes lézards à la vanille.
Crème aux œufs de fourmi.

« Quelle horreur! » s'écria Méta, dont les doigts légers, parcourant le clavier en une

suite d'arpèges, semblaient vouloir faire un accompagnement à la basse-taille de M. de Pinker. « Des lézards, des rats ! pourquoi pas des chenilles et des araignées ?

— J'ai mangé des uns et des autres, belle demoiselle, et je vous assure que cela valait bien les restaurants à vingt-cinq sous où l'on vous sert certains débris qui n'ont de nom dans aucune langue. Quant aux rats en matelotte, en daube, en salmis, relevés à très haute dose avec des piments, de la cannelle, des fines herbes, et saupoudrés abondamment de poivre de Cayenne, c'est un mets très présentable dont monsieur le professeur, ici présent, se pourlécherait les lèvres, j'en suis certain. »

Arminius fit un geste de dégoût.

« Mon cher, les Chinois sont les premiers cuisiniers du monde, et je ne connais rien qu'ils ne soient capables de vous faire avaler.

« Chez un mandarin fort aimable où j'avais mes grandes et petites entrées, on servit dix-sept fois de suite de la vache pendant le repas, et il ne me vint pas une fois à l'idée sur les dix-sept que les rôtis, les bisques, les

entrées, les crêtes, les ragoûts, les quenelles et jusqu'aux entremets provenaient du même ruminant.

« Mais, pour en revenir aux rats, » — et M. de Pinker se tourna aimablement vers sa jolie voisine, — « je parle du rat d'eau, petite bête qui n'a rien de malpropre dans ses habitudes puisqu'elle ne vit que de poissons : goujons, ablettes, frai de carpe, de brochet, de barbeau. Elle va bien jusqu'à la grenouille, mais je ne vois là rien d'irrépréhensible : des Français en font une grande consommation, s'il faut en croire le surnom de mangeurs de grenouilles qui leur a été donné par leurs voisins d'outre-Manche. Or, les Français sont après les Chinois les meilleurs cuisiniers sous le soleil.

« Tenez, je m'entendrai avec Célestin, si Mlle Schultzer veut bien me le permettre, et, quand vous verrez un beau jour apparaître une vingtaine de ces petits animaux douillettement couchés sur une épaisse purée de riz et de légumes archi-pilés, quand vous admirerez le cordon de cédrats et autres fruits confits formant les plus extravagantes ara-

besques, les festons les plus chinois autour de mon plat, quand surtout vous aurez goûté l'appétissante sauce piquante, fortement pimentée et relevée de jus de citron, vous avouerez que vous n'avez jamais rien mangé d'aussi délicieux, et que l'Allemagne n'est pas digne de dénouer les cordons de souliers du Céleste Empire, au point de vue culinaire, s'entend. »

Méta partit d'un éclat de rire perlé.

Cet éclat de rire, qu'elle conduisait comme une prima donna fait d'une vocalise, était une de ses coquetteries à l'adresse de M. de Pinker.

Elle s'était dit sans doute qu'un homme aussi gourmand devait avoir chez lui une table de premier ordre, et que, si ses affaires finissaient par tourner mal chez le baron, elle aurait la ressource d'aller vivre en Bavière auprès de Mme de Pinker.

« Savez-vous que vous êtes un peu gourmand ? » dit-elle en lançant un de ses beaux regards orangés au poisson qu'elle espérait prendre.

« Un peu ! vous êtes bien indulgente, Ma-

demoiselle. Dites beaucoup, et vous serez encore au-dessous de la vérité. Mais que voulez-vous? C'est un défaut de race. De là, le peu de sveltesse de notre apparence extérieure, à nous autres. Le Suédois Oxenstiern ne nous a-t-il pas définis ainsi : « L'habitant de « Munich est une créature qui boit et mange « plus qu'elle ne peut porter, un tonneau « qui contient plus qu'il ne paraît. »

— Cet Oxenstiern était bien peu honnête.

— Il disait la vérité. Ce n'est pas sa faute si les Bavarois sont ronds, « un tonneau « orné de bras et de jambes, » dit un écrivain français. Quant au propos allemand, il est plus discourtois encore :

« Le Munichois est un Bierfass (tonneau à « bière) quand il se lève, et un Fassbier « (tonneau de bière) quand il se couche.

« Quant à M. de Bismark, son opinion personnelle n'est guère plus flatteuse :

« Le Bavarois est quelque chose d'inter- « médiaire entre l'Autrichien et l'homme. »

— Mais c'est abominable! Et vous ne vous révoltez pas, vous dites tout cela en souriant avec bonhomie?

— Que voulez-vous, Mademoiselle? Dans notre pays on est accoutumé à ces sortes d'injures exotiques qui ne nous blessent pas trop parce qu'au fond nous savons ce que nous valons. Tenez, Frédéric II, votre grand Frédéric, à vous autres Prussiens, disait avec une franchise toute militaire :

« Les Allemands en général sont des lour-
« dauds : les plus stupides parmi eux sont
« les Bavarois; les plus souples sont encore
« les Prussiens. »

« Qu'entendait-il par là? Était-ce la souplesse de l'esprit ou la souplesse de l'échine? je le demande à monsieur le professeur. »

Et, en disant ainsi, M. de Pinker lançait un regard malicieux vers l'obséquieux courtisan de Mlle Ulrique.

« Il va de soi, Monsieur le baron, que notre grand Frédéric parlait de la finesse d'esprit de nos compatriotes.

— Hé! hé! je n'en jurerais pas, car voici la fin de la citation :

« Les Poméraniens sont naturels et rudes, mais les Berlinois et les Brandebourgeois ne valent absolument rien.

— Que de choses vous savez ! » murmura Méta, avec un air de profonde admiration.

« Mon Dieu ! je collectionne tout simplement, les menus d'abord, puis une foule de petites choses dont personne ne se soucie, et qui ne me coûtent pas aussi cher que les bottes de Charles XII ou l'habit du grand Frédéric, objet des ambitions de ce pauvre Rosenboom.

— Eh bien ! puisque vous savez tant de choses, que nous raconterez-vous sur Hambourg, ma patrie ? » demanda Mlle Schultzer.

« C'est une ville admirablement approvisionnée de tout ce qui fait le charme de l'existence. La Westphalie y envoie ses jambons, la Poméranie ses conserves d'oies, le Holstein ses bœufs succulents, l'Elbe ses saumons et ses anguilles, le Lauenbourg son gibier, et la mer du Nord ses huîtres et ses délicats crustacés. Quant aux vaisseaux, ils apportent le caviar russe, les sterlets du Volga, les fruits sans pareils de France et d'Italie, les oranges de l'Espagne, les dattes de l'Algérie, le thé de la Chine, et jusqu'aux nids d'hirondelles dont nous parlions tout à l'heure.

— Mais pour le reste? » demanda Mlle Schultzer avec une certaine impatience.

« Ma foi! Mademoiselle, le reste est un peu accessoire. Que m'importe au fond les vieilles maisons gothiques de Hambourg, leurs pignons dentelés, leurs façades originales, les rues coupées de canaux qui l'ont fait surnommer la Venise du Nord? On ne vit ni de pittoresque ni d'architecture. Je n'ai donc parlé qu'au principal, et je vous accorderai que nulle part, en Allemagne, on ne mange aussi bien qu'à Hambourg.

— Quelle outre! quel tonneau! quel entonnoir! » s'écria Mlle Schultzer lorsqu'elle se retrouva seule avec Méta; » s'il doit rester encore longtemps ici, je demanderai au baron d'augmenter la somme mensuelle qu'il m'octroie pour les dépenses de table.

— C'est en vérité une infatigable fourchette, » répondit Méta, qui sur toutes choses n'avait en apparence que les opinions et sympathies de son opulente patronne. « Je me suis amusée à le regarder pendant tout le temps du repas, et ladite fourchette a dû faire plus d'un kilomètre, tant elle a par-

couru de fois le chemin de l'assiette à la bouche. »

XXV.

Juillet était venu, répandant les couleurs diaprées de sa riche toilette sur les champs, les prés et les bois.

La chaleur était étouffante en plaine, où le blé se dorait à vue d'œil sous les rayons d'un soleil torride. Quant à la forêt, ce n'était plus cette teinte verte, frémissante au moindre souffle de la brise. Ses impénétrables avenues semblaient concentrer la chaleur, sinon la lumière; aussi la vie avait-elle changé complètement d'aspect au château.

Plus de rapides chevauchées sous les arcades feuillues, plus de promenades en calèche découverte avec joyeuse escorte galopante; les bains froids eux-mêmes, qui paraissaient répondre si bien à la situation, semblaient désertés comme le reste.

C'est en vain que Méta parlait de la fraîcheur de l'eau, du cristal de la fontaine, de la pluie de perles de la petite cascade, et du

bonheur des cygnes qui voletaient tout le long du jour sur l'étang ombragé.

Le baron ne paraissait pas se souvenir qu'il y eût une goutte d'eau sur ses domaines. Il était sombre, taciturne, presque farouche. Rien de ce qui le charmait autrefois ne paraissait plus lui plaire, et il arriva même que les éclats de rire de Méta, aussi frais, aussi argentins que par le passé, semblèrent lui occasionner une surprise désagréable.

Quelque chose plane sur cette maison, aurait dit un visiteur de passage.

La maladie d'abord.

Isabelle avait été prise d'une fièvre nerveuse, au lendemain de sa migraine, et, bien que le médecin assurât que son état n'offrait rien de grave, elle ne quittait plus sa chambre où Cyprienne faisait bonne garde jour et nuit.

Certes le baron n'avait pas sujet d'être inquiet, et d'ailleurs ce n'était pas l'inquiétude, mais le ressentiment, qui se lisait dans sa physionomie contractée, dans ses sourcils froncés, dans ses lèvres serrées, dans ses yeux où passait de temps à autre la lueur d'un sombre éclair.

Il montait régulièrement quatre fois par jour chez sa femme pour prendre de ses nouvelles, mais le plus souvent il se contentait de les recevoir de la bouche de Cyprienne quand la jeune femme de chambre, le voyant s'arrêter dans le petit salon, lui disait :

« Monsieur le baron ne veut-il pas entrer? Madame la baronne pourrait certainement le recevoir. »

Il répondait invariablement que le médecin recommandait le plus grand calme, et qu'il lui suffisait de savoir que la malade avait passé une bonne nuit pour s'en aller content.

Isabelle se dressait sur sa chaise longue, quand elle reconnaissait le bruit de ses pas, une légère rougeur montait à ses joues pâlies, en même temps qu'un petit sourire se dessinait aux coins de sa bouche sérieuse, mais tout cela n'avait que la durée d'un éclair. Quand elle comprenait que le colloque entre son mari et Cyprienne avait pris fin et que personne ne rentrait auprès d'elle, elle laissait retomber sur l'oreiller sa tête languissante, et c'en était vite fait du rose des joues et du sourire des lèvres.

Dans la délicate intuition de sa tendresse, Cyprienne n'avait pas tardé à comprendre les fluctuations d'espoir et de désespérance qui amenaient tour à tour la rougeur et la pâleur au visage de sa jeune maîtresse; aussi, pour ne pas s'en rendre témoin, elle trouvait toujours quelque prétexte qui l'attirait un instant en bas, après la retraite du baron.

« D'où viens-tu donc? » lui demandait parfois Isabelle.

Cyprienne répondait alors qu'elle venait de chercher la limonade ou le sirop de groseille ou la glace apprêtés par Célestin.

Au bout de quelques réponses de ce genre, Isabelle comprit, elle aussi.

« Tu es bonne, mon enfant, » murmura-t-elle en tendant la main à la fidèle camériste.

Cyprienne baisa cette main avec ferveur. Quand elle se releva, ses yeux étaient pleins de larmes.

« O ma chère maîtresse, » répéta-t-elle par deux fois, « pourquoi sommes-nous venues dans ce vilain pays!

— Tais-toi, tais-toi, » dit la jeune femme

avec une sorte d'égarement. « C'est justement cela qu'il ne faut jamais dire. »

Puis, comme si elle était désireuse de changer de conversation :

« Et les enfants, ? » demanda-t-elle, « tu ne m'en parles pas. Ils m'ont oubliée sans doute ?

— Il n'y a pas de risque, Madame, ce sont deux vrais chérubins de France que ce joli démon de M. Ary et cette mignonne petite mademoiselle Litta. Je n'ai qu'à descendre pour les voir paraître. Ils s'attachent alors aux deux coins de mon tablier et me supplient de les conduire auprès de leur petite maman.

— Pourquoi ne les as-tu pas amenés alors ? » demanda Isabelle dont la physionomie se ranima.

« J'étais au moment de le faire, quand Mlle Ulrique les a saisis chacun par une main et les a entraînés malgré leur résistance. Il fallait les voir tous les deux : M. Ary griffait, mordait, écumait; quant à Mlle Litta, qui est d'ordinaire douce comme un mouton, elle semblait un petit bélier, et, si elle avait eu

une paire de cornes à son service, la vilaine main de Mlle Ulrique aurait passé un mauvais quart d'heure.

— Pauvre petite chérie ! » murmura Isabelle.

« Mais voilà le plus beau de l'histoire. Comme nous tournions le corridor, nous nous sommes trouvés tout à coup en face de monsieur le baron.

« — Que se passe-t-il? a-t-il demandé.

« — Deux rebelles que je vais mettre à la raison, s'est empressée de répondre Mlle Ulrique en les entraînant bien vite.

« Cette fois, ils se laissaient mener sans résistance : car ils savent bien, les pauvres chérubins, qu'il n'y a pas à plaisanter avec monsieur le baron. — Alors moi, j'ai pris mon grand courage, j'ai fait comme si la question m'avait été adressée, et j'ai dit d'un air timide :

« Ils se meurent d'envie d'aller voir ma-
« dame la baronne... et madame la baronne
« se meurt d'envie de les voir. »

— Comment? pourquoi m'a-t-on laissé ignorer le désir d'Isabelle ? a-t-il dit entre ses

dents, et il avait l'air si fâché, si mécontent, si en colère même...

— En colère contre moi? » s'écria la jeune femme alarmée.

« Oh! que non! pas contre Madame, mais contre cette vilaine Hambourgeoise qui, au bout du compte, comme dit Célestin, n'est qu'une bourgeoise avec ses grands airs. »

Cyprienne eut l'air de trouver charmant le calembour par à peu près de son frère, mais Isabelle ne fut pas de cet avis, car elle dit par deux fois d'un ton presque sévère :

« Cyprienne, mon enfant, gare à ta langue!

— C'est juste, Madame, j'oublie toujours qne vous êtes un ange, une sainte, et qu'avec vous les méchants n'ont jamais tort. »

En ce moment, la porte s'entr'ouvrit : une petite tête brune ébouriffée se montra un instant, puis disparut pour faire place à une petite tête blonde aux boucles brillantes, laquelle ne pas tarda à s'éclipser aussi; puis on entendit un conciliabule de voix enfantines, enfin la porte fut poussée au large par un vigoureux coup de pied, et Ary et Litta entrèrent se tenant par la main.

Tous deux souriaient d'un sourire embarrassé; il y avait quelque chose de contraint, d'indécis, de timide dans toute leur contenance. Isabelle en fut frappée, « Avancez donc, mes amours, » dit-elle en leur tendant les bras.

Ary se précipita alors sur la chaise longue avec une telle impétuosité qu'il renversa la petite table de laque où se trouvaient les boissons d'Isabelle.

« Allons, bon! le voilà qui fait déjà des siennes, » murmura Cyprienne d'un air ravi, pendant qu'elle ramassait les fragments de deux tasses et d'une petite théière en porcelaine de Chine.

« Est-ce encore donné par le grand électeur de Saxe qui m'a fait tirer si fort les oreilles l'autre jour? » demanda le coupable un peu alarmé.

« Non, non, c'est de la porcelaine de Chine qui appartient au service particulier de Madame, » répondit Cyprienne.

« Oh! bien alors, si c'est à ma petite maman, je sais qu'elle ne me tirera pas les oreilles.

— Est-ce une raison pour casser ma vais-

selle? » demanda la petite maman en s'efforçant de paraître sévère.

« Ah! vous nous aimez, » s'écria Ary. « Je le savais bien, mais tante Ulrique et Mlle Méta font une paire de menteuses.

— Ary, je vous défends de parler ainsi de ceux que vous devez respecter.

— Je ne sais pas si je les respecte, mais je ne les aime guère, » répliqua l'indomptable. « *Elles* voulaient nous faire croire que vous nous refusiez l'entrée de votre chambre parce que nous étions trop bruyants. Comme si Litta était bruyante! la pauvre petite! On ne l'entend pas plus qu'une mouche. Quant à moi, je sais me taire quand il le faut. »

Et, pour preuve, le turbulent garçon s'empara d'une ombrelle de jardin dont il se fit un cheval de selle, et se mit à galoper autour de la chambre avec une rapidité effrayante pour le mobilier.

Pendant ce temps, Litta se serrait contre sa petite maman comme un pauvre oiseau effarouché tombé du nid depuis la veille, et qui vient seulement de retrouver la douce chaleur de l'aile maternelle.

« Oh! que j'ai été contente quand papa nous a pris par la main et que, sans rien dire, il nous a fait suivre la route de ce corridor!

— Ah! il ne disait rien!

— Non, mais il avait l'air de sourire à travers ses grandes moustaches; et, quand il s'est aperçu que je le regardais en souriant aussi, il m'a dit :

« Devines-tu où nous allons, petite Litta?

« — Oui, papa.

« — Cela te fait-il plaisir? »

« Alors, au lieu de répondre, Ary s'est mis à sauter de joie et moi aussi.

« Papa a souri bien plus encore. Ses grandes moustaches ne me faisaient plus peur du tout. Il m'a enlevée dans ses bras, m'a embrassée deux fois en me disant que j'étais une bonne petite fille, puis il a tiré tout doucement l'oreille d'Ary, en disant : Soyez bon garçon, Monsieur. Mais il avait beau dire, *Monsieur*, nous voyions bien qu'il n'était pas fâché du tout, du tout.

— Et après? » demanda Isabelle.

« Après? Il m'a remise à terre et nous a

amenés jusqu'à la porte. C'est même lui qui l'a ouverte, mais si doucement, si doucement, que nous n'osions pas entrer.

« Allez donc, » a-t-il dit.

« Alors Ary s'est décidé à passer la tête, j'ai fait comme lui; puis il a donné un grand coup de pied et nous sommes entrés ensemble.

— Et votre père?

— Je crois qu'il est resté quelque temps dans votre petit salon, car c'est bien après que j'ai entendu le bruit de ses grandes bottes qui s'éloignaient. »

Pauvre petite maman! comme son cœur avait battu alors! car elle aussi avait bien reconnu le bruit de ces pas retentissants.

« Votre père est-il monté à cheval aujourd'hui?

— Oui, puisqu'il avait ses grandes bottes.

— Et... tout seul? » demanda-t-elle d'une voix tremblante.

« Oh! non! »

Un flot de pourpre envahit les joues d'Isabelle. Cette fois, son cœur avait battu à se rompre. En une vision rapide, elle avait

entrevu, sous les sombres arceaux de la forêt, foulant dans son galop impétueux le gazon et la mousse, le cheval noir du baron. Puis à côté le bel *Arabe* à robe blanche, à longue crinière, à naseaux roses, au regard de feu, dont la queue argentée flottait jusqu'à terre comme un panache de soie.

Méta souriait, penchée vers son compagnon..... Oh! oui, la vision avait été rapide... Elle fut bien fugitive aussi, le temps que la petite fille ajouta :

« Papa avait emmené Fritz, et ma tante Ulrique a dit qu'ils restaient bien longtemps et que le déjeuner serait froid.

« Alors Mlle Méta a dit que maintenant papa aimait beaucoup monter à cheval avec Fritz, et que pour elle s'en aller seule, suivie d'un domestique, n'avait aucun charme. Aussi Giroflée-Girofla reste à l'écurie, à moins que Fritz ne la promène. »

Isabelle caressa longuement les cheveux blonds de la petite fille, qui resta silencieuse auprès d'elle, pendant qu'Ary mettait au pillage certains tiroirs qu'il savait être remplis de soldats de plomb à son intention.

« Vous n'avez donc rien à me raconter, Litta, que vous semblez muette comme un petit poisson?

— Rien du tout, » rien du tout, » répéta l'enfant en soupirant par deux fois. « Je prends mes leçons avec Mlle Méta, je me promène avec elle, et je m'ennuie beaucoup, beaucoup depuis que vous n'êtes plus là !

— Moi aussi, » répéta comme un bruyant écho le jeune Ary, dont les fantassins avaient fort à faire pour résister à une charge impétueuse de la cavalerie adverse.

Qu'auraient-ils pu dire, en effet, les deux innocents? Savaient-ils qu'à Essen, dans l'usine du « Roi de fer, » d'innombrables cheminées, hautes et droites comme des obélisques, fumaient jour et nuit avec une sinistre activité comme autant de pourvoyeuses de la mort? Se doutaient-ils que les Allemands, en voyage à l'étranger, étaient rappelés sans retard par la mère-patrie? Lisaient-ils *la Gazette de Magdebourg*, *la Gazette de la Croix*, *la Gazette de Francfort*, pour y voir les hymnes à la guerre, les odes anti-françaises, couvrant d'un bout à l'autre

les colonnes du journal? Pénétraient-ils dans les conseils du roi Guillaume, et de celui que les Allemands eux-mêmes ont surnommé le Prince de fer et de sang, — M. de Bismark, — pour deviner la secousse profonde qui allait ébranler leur pays et le jeter dans une joie féroce?

Non, ils ignoraient tout, et non moins ignorante était Isabelle qui se réjouissait alors dans son cœur.

Pour la première fois, cédant à ses sollicitations pressantes, le médecin lui avait permis de descendre le lendemain matin et de reprendre sa place à la table de famille.

Qu'il lui tardait d'en être à cette heure souhaitée! Il lui semblait, dans sa naïve confiance, que l'inexplicable froideur de son mari, qui avait bouleversé son âme, allait faire place à des sentiments tout nouveaux.

Elle se sentait tant de bon vouloir pour tous! Naïve, douce, ingénue, transportée dans une atmosphère de haine et d'envie, elle n'avait pas pu encore changer son exquise nature pétrie de lait et de miel. Elle ne savait pas en vouloir, elle ignorait l'art de rendre

le mal pour le mal, et c'est avec une provision de généreux sentiments qu'elle se laissa habiller le lendemain par Cyprienne, tout heureuse de voir enfin sa maîtresse donner congé à la maladie.

« Quelle robe Madame la baronne mettra-t-elle? » demanda la femme de chambre.

« La première venue... c'est-à-dire non, ce déshabillé du matin en mousseline blanche que je n'ai pas encore mis. »

C'était une mousseline de l'Inde, si fine, si transparente, si vaporeuse, qu'on pouvait lui appliquer avec juste raison le nom « d'air tissé » donné par les Orientaux.

Ainsi vêtue, avec sa démarche encore un peu incertaine, et la blancheur nacrée que lui avait laissée la maladie, elle apparaissait comme une Ondine, une vision de la poésie du Nord.

Telle fut du moins l'impression produite par elle sur le comte Ladislas lorsqu'elle entra sans être annoncée dans le petit salon où il se tenait en attendant le repas du matin.

Il causait avec le baron, et de choses fort sérieuses suivant l'apparence.

Ce dernier alla au-devant de sa femme, lui tendit la main en lui recommandant d'éviter la fatigue, puis sonna pour ordonner au domestique qui se présenta aussitôt de mettre les journaux, *tous les journaux* dans son cabinet, dès qu'ils arriveraient. A peine la porte du vestibule se refermait-elle sur cet homme qu'une autre porte s'ouvrit et donna passage à Méta, Méta, radieuse, éblouissante dans son costume de mousseline couleur *vieil or*.

Elle agitait triomphalement au-dessus de sa tête un journal déplié :

« J'ai été au-devant du facteur jusqu'à une grande demi-lieue, » s'écria-t-elle ; « je ne pouvais plus y tenir. La guerre ! nous avons la guerre ! c'est chose décidée maintenant. »

Elle se laissa alors tomber dans un fauteuil et tendit le journal au baron qui, avant d'y porter les yeux, jeta un regard du côté de sa femme.

« La guerre ! » s'écria Isabelle, qui se leva tout d'une pièce. « Quelle guerre ?

— Oh ! pardon, Madame la baronne, je ne vous avais pas vue, » dit Méta du ton le

plus humble. « L'obscurité de cette pièce dont les stores sont baissés..., et ma longue course au grand soleil... »

Avait-elle été si loin réellement?

Juste assez, nous le croyons, pour mettre un peu plus de feu dans ses beaux yeux orangés, un peu plus de pourpre à ses joues, mais pas trop en vérité. Les longues courses échauffent le teint, dérangent la coiffure, chiffonnent les vêtements.

Or, rien de tout cela ne s'était produit chez Mlle de Wolfenbüttel.

Ses jolies boucles noires voltigeaient brillantes et soyeuses sur son front uni comme du marbre ; sa robe légère n'avait pas un faux pli, et toute son attitude était si coquettement gracieuse que c'était à souhaiter pour elle la fatigue permanente, tant elle lui seyait bien.

Isabelle était retombée dans son fauteuil, pâle, immobile, les mains jointes, les yeux tournés d'une façon suppliante vers le comte Ladislas, le seul qu'elle osât interroger, car elle connaissait sa sympathie pour la France.

« Hélas ! oui, Madame, » murmura-t-il ; « la guerre est déclarée. Pendant que la fièvre

vous retenait au lit, ignorante de tout ce qui se passait autour de vous, de grands, de tristes événements se préparaient au centre de l'Europe. La question est posée maintenant, la force des armes la résoudra. »

La force des armes! ces mots résonnèrent d'une façon lugubre aux oreilles d'Isabelle. Certes, elle avait foi en l'indomptable valeur française; mais la guerre d'aujourd'hui, elle le savait pour l'avoir entendu dire cent fois autour d'elle, ne demandait plus le courage héroïque des preux de l'ancienne France, la solidité inébranlable des armées impériales qui avaient conquis l'Europe.

Le succès de la guerre appartenait désormais aux plus forts, aux plus nombreux, aux mieux armés surtout.

Et Isabelle se souvenait de cette visite à Essen, dans les premiers jours de son arrivée en Prusse. L'usine Krupp lui apparaissait en ce moment, à travers ses angoisses patriotiques, comme le royaume de la destruction et de la mort.

C'était là que se forgeaient contre l'ennemi héréditaire, *Erbfeind*, ces monstrueux canons

d'acier fondu; là que de lourdes locomotives circulaient nuit et jour à travers des montagnes de houille pour transporter le minerai arrivant à grands frais du fond de l'Espagne.

Ces locomotives, ces hautes cheminées, montant comme des obélisques à travers un brouillard de suie et de fumée, ces fours semblables aux bouches de l'enfer, ces ruisseaux de métal brûlant, ces hommes à demi nus, bravant comme des cyclopes la chaleur et la flamme, vivant dans une atmosphère torride, ce gros marteau de 50,000 kilogrammes, le plus gros du monde, broyant l'acier avec un fracas semblable à celui du canon, tout cela représente pour l'avenir les victoires prussiennes, c'est-à-dire le triomphe de la force brutale sur le courage et la *furie française* elle-même.

Et pendant que ces terribles visions passent devant ses yeux, Méta plaisante agréablement avec le baron qui paraît de la plus joyeuse humeur.

Elle récite avec un enthousiasme qui met de nouvelles et charmantes flammes dans ses yeux des vers du poète Geibel :

« Je voudrais rencontrer l'ennemi sur le « champ de bataille.

« Oui, je bénirai trois fois l'heure où « flamboieront les épées sorties du fourreau, « où, sur les bords du Rhin et de la Moselle, « au lieu de stériles paroles de disputes, les « balles pleuvront.

« Oh! si je voyais demain la clarté du so- « leil se mirer dans les casques de nos esca- « drons!

« Si demain nous faisait entrer dans le pays « ennemi!

« Guerre! guerre! donnez-nous la guerre!

« Quand est-ce que sur les Vosges devenues « allemandes étincelleront des feux de joie!

« Quand verrons-nous sur la cathédrale de « Strasbourg, parée de nouveaux lauriers, « flotter la glorieuse bannière allemande! »

Le baron écoutait avec une satisfaction évidente la jeune *enthousiaste* dont les aspirations patriotiques s'accordaient si bien avec les siennes; quant au comte Ladislas, il souriait ironiquement tout en roulant du bout des doigts sa fine moustache.

« Quelle heureuse mémoire, » murmura-

t-il, « et surtout quel heureux à-propos !

— Oh! dit Mlle Ulrique, » arrivée depuis quelques instants, « cette chère petite sait tout ce que nos poètes nationaux ont pu fournir à ce sujet depuis un demi-siècle. Mais, sans remonter si haut, récitez-nous donc, je vous en prie, Méta, cette poésie du genre hébraïque, presque sacrée, comme si elle sortait en réalité des saints livres. »

Méta leva vers le ciel ses beaux yeux redevenus languissants, puis elle les chargea de flammes :

« Nos prières ont converti les champs de « bataille en autels, et maintenant nos guer- « riers vont revenir couverts de gloire et char- « gés de butin. »

— Non, ce n'est pas cela, » dit Mlle Ulrique qui interrompit sans façon sa docile protégée ; « c'est le psaume contre Babylone que je vous demande. — Babylone signifie Paris, » ajouta-t-elle en se tournant vers le comte Ladislas.

Celui-ci s'inclina jusqu'à terre.

« Je m'en doutais, Mademoiselle, » répondit-il avec une courtoisie irréprochable.

Cependant la vieille fille sentit quelque

coup de griffe à travers le velours de la réponse, et elle s'en vengea en jetant un regard de haine sur Isabelle qui semblait changée en statue de marbre, tant elle était immobile et pâle.

« Oh ! je sais maintenant ce que vous voulez dire, » s'écria Méta après avoir promené sur son front ses doigts menus. C'est *l'Appeldu hérault*, *Heroldsrufe* :

« Nous ne pardonnerons pas avant qu'age-
« nouillés et vous reconnaissant pécheurs,
« vous ayez abjuré l'esprit de mensonge et
« demandé grâce au Seigneur qui vous juge.

« Que celui qui marchera devant nous
« pendant la guerre comme une nuée de
« feu, nous donne la force de vaincre, sa
« force exterminatrice, qui extirpe du fond
« des cœurs la noire semence du mensonge,
« et, tout ce qui reste de Welche dans les
« pensées, dans les mots et dans les actions,
« — *in Glauben, Wort und That.* »

Ces derniers mots sifflèrent comme des reptiles entre les lèvres serrées de Méta. Toute beauté avait disparu de sa physionomie, tant la haine de son âme vindicative s'était fait

jour à son insu dans ses yeux expressifs et sa bouche d'ordinaire si souriante.

Isabelle la regardait avec effroi. Elle ne comprenait qu'une partie de ces appels à la vengeance, mais elle voyait bien l'effet qu'ils produisaient sur son mari.

La tête haute et fière, le regard perdu dans le vide, il avait oublié ce qui se passait autour de lui : ses enfants qu'il fallait quitter, sa femme dont le pays allait se trouver en guerre avec le sien, — guerre d'extermination, comme venait de dire le poète; — oui, il avait tout oublié, excepté sa haine contre l'ennemi héréditaire..... et peut-être aussi son admiration pour l'enchanteresse dont les philtres étaient mélangés de venin.

Deux fois déjà le maître d'hôtel était venu annoncer le déjeuner.

« On vous entendrait sans se lasser jusqu'au coucher du soleil, » dit le baron. « Mais l'homme ne vit malheureusement pas de poésie pure. Je propose donc que nous passions dans la salle à manger pour ce dernier repas pris en commun. A deux heures je partirai pour Berlin, où l'on m'expédiera mes

bagages dans quelques jours d'après les instructions que j'enverrai. »

C'est à Mlle Schultzer que s'adressaient ces dernières paroles.

Isabelle se sentit pâlir.

Il partait sans un regret, sans une effusion de son âme vers la sienne, sans un remords de lui déchirer le cœur. C'était plus qu'elle n'en pouvait endurer.

« J'ai trop présumé de mes forces, » dit-elle lorsque le comte Ladislas vint lui offrir le bras, « et je crois que je ferai mieux de retourner dans ma chambre . »

Le baron eut un imperceptible tressaillement.

« Comte Ladislas, » dit-il, « je vous confie tous les miens. Il me sera doux, en partant, de me reposer sur votre fidèle amitié.

— J'accepte le legs à titre provisoire, » répondit gravement le gentilhomme polonais. « Si la fortune venait à tourner contre la France, je ne puis oublier l'hospitalité généreuse que j'y ai reçue, et je lui offrirais mes faibles services.

— Quoi ! il serait possible ! » s'écria le

baron. « Vous et moi en adversaires sur le champ de bataille !

— Non ! je ne l'entends pas ainsi. J'offrirais ma personne et mon épée à l'armée d'Afrique ; il faut bien quelques bras pour garder la colonie. Ainsi je servirai la France et lui prouverai mon dévouement sans combattre pourtant ceux que j'ai appris à aimer et estimer dans un second exil.

— A la bonne heure ! Et à table maintenant, » dit le baron d'une voix presque joyeuse.

« Merci, » murmura Isabelle au comte Ladislas qui la reconduisait jusqu'à la porte de la salle à manger. « Merci pour mon cher pays ! »

XXVI.

Le château est dans un grand mouvement. Le baron est parti, mais Mlle Schultzer prépare les équipages de campagne sans permettre à personne de l'aider dans cette tâche qui aurait semblé si douce à Isabelle.

La vieille fille tient de plus en plus à se

rendre indispensable. Elle a si bien agi en ce sens que le baron croit fermement que sans elle sa maison serait une forêt de Bondy, livrée au pillage, et l'office et la cuisine un lieu de discorde partagé en deux camps ennemis.

Elle serait capable de commander à cinquante mille paires de moustaches, » disait-il un jour en riant, « et de les faire évoluer à sa fantaisie comme le *vieux Fritz* lui-même. Ce n'est pas une nature aimable, j'en conviens : elle est dure comme une borne de pierre au coin d'une rue, mais, telle que la nature l'a faite dans un jour de disgracieuse humeur, elle m'est précieuse pour le gouvernement d'une maison où je réside si rarement. »

Que serait devenu sans elle, pensait-il, ce peuple de laquais fainéants, de femmes babillardes, sans parler des gouvernantes et précepteurs?

Le baron de Reichausen aimait passionnément l'ordre, l'exactitude, tout ce qui sent la discipline la plus rigoureuse. Il ne s'imaginait pas qu'Isabelle, cette frêle et poétique apparition dont il s'était épris un beau soir, serait

jamais capable de tenir d'une main ferme les rênes d'un gouvernement quelconque.

Qu'elle embellisse son foyer, qu'elle égaye le sanctuaire domestique, qu'elle orne son salon par sa grâce incontestable, qu'elle se plie à son humeur, à ses caprices, à ses goûts avec une docilité d'enfant, voilà tout ce qu'il demandait d'elle.

Mais quant à en faire la souveraine de la maison en ce qui concernait le maniement des affaires domestiques, quant à l'instituer mère et professeur de ses enfants, il n'y avait jamais songé.

Isabelle avait été blessée, dès l'origine, du rôle restreint qui lui était assigné dans la demeure de son mari ; elle en avait souffert vivement et de jour en jour davantage, mais la timidité et la résignation qui formaient le fonds de sa nature ne lui avaient pas permis de se plaindre autrement que par son silence, protestation muette contre les coups d'épingle incessants qui avaient fini à la longue par creuser une blessure profonde.

Le baron, homme d'action et d'extérieur, ne comprenait rien à ces silences, à ces sous-

entendus, à ces regards suppliants, plus éloquents mille fois que la parole.

Du moment qu'Isabelle ne lui disait pas : « Mon cher mari, je souffre, je suis malheureuse, venez à mon secours, vous qui êtes tout-puissant, » il la croyait satisfaite de son sort et mettait sa mélancolie croissante sur le compte de ses regrets.

« Le bel ami n'est pas mort, » avait dit un jour Mlle Schultzer à Méta, quand elle se savait entendue du baron, occupé dans la pièce voisine. « Isabelle l'a cru longtemps ainsi. Maintenant elle sait qu'il vit, qu'il a recouvré la raison, et qu'il est plus épris d'elle que jamais. La pauvre fiancée n'ignore pas qu'elle a été le jouet de l'ambition et de la cupidité de sa belle-mère, de toute sa famille, veux-je dire. Et d'ailleurs qui sait? Peut-être le souvenir d'un malheureux fou n'a-t-il pas été une barrière suffisante pour l'empêcher d'aller à la fortune qu'on lui offrait. Elle a dit *oui* avec une répugnance apparente, avec un enchantement véritable au fond. On ne trouve pas tous les jours l'occasion d'échanger la misère avec l'opulence, son nom roturier avec un des noms

les plus illustres de notre glorieuse Allemagne, son obscur entre-sol dans une modeste rue de Paris avec un château semi-royal et un palais ionique dans la rue des Tilleuls à Berlin. Mais on s'habitue à tout, même au bonheur, surtout lorsque le cœur ne s'est pas donné avec la main. Depuis qu'Isabelle a appris la guérison de son premier fiancé, — qu'elle a feint de croire mort pour se sentir parfaitement dégagée de tout engagement avec lui, — elle est tombée dans une mélancolie profonde dont rien ne peut la tirer. Elle a appris du reste que le jeune homme a fait son chemin, sans parler d'un héritage inattendu. De là, tous ses regrets vers le doux pays de France, ses attentes fiévreuses à chaque courrier. Il va sans dire que quelque bonne amie tient notre Isabelle au courant de ce qui se passe, car je ne crois pas que la seconde baronne de Reichausen oserait entretenir une correspondance illicite sous les yeux d'un mari qui ne saurait être aveugle jusque-là.

— Non, elle ne l'oserait pas, » murmura le baron en fronçant les sourcils, « et malheur à elle si elle l'essaye seulement ! »

C'est le lendemain de ce jour qu'avait eu lieu entre Isabelle et son mari la scène de la lettre de France prise par violence à la jeune femme. Comme on le voit, le coup avait porté. — Il n'en fallait pas plus à Mlle Schultzer et à son satellite Méta.

Avons-nous besoin de dire que l'histoire était fausse de point en point?

Ce Basile féminin, — Mlle Ulrique, — s'entendait à chanter la terrible chanson de la *calomnie*.

D'abord une inoffensive *sourdine*, puis d'habiles *crescendo*, des *rinforzando* savamment ménagés, et enfin le *tremolo fortissimo* où toutes les bouches de l'hydre de la calomnie s'ouvrent à la fois pour vomir l'insulte.

Les adieux du baron à sa femme avaient été contraints, réservés. Sans se départir de la courtoisie à laquelle il l'avait habituée, il établit une barrière de glace entre elle et lui pendant la dernière matinée, de façon à empêcher toute explication.

Le repas du matin fut silencieux. Isabelle faisait mille efforts pour retenir les larmes qui s'amassaient sous ses paupières déjà gonflées.

Le baron laissait placer les mets devant lui, puis il les renvoyait sans dire un mot. Cette dernière heure fut pour eux un supplice.

Enfin, la voiture de voyage attend dans la cour le bon plaisir du maître. Celui-ci n'a plus l'air de songer que le moment est venu. Il arpente le salon à grands pas, pendant qu'Isabelle, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, suit tous ses mouvements d'un regard inquiet.

Pour lui, il *n'ose* pas lever les yeux vers elle.

Il y a quelque chose de si touchant dans toute la physionomie de la jeune baronne qu'il sent qu'il ne pourrait rien lui refuser, pas même le pardon si elle en a besoin.

A ce mot traversant sa pensée, une rage sourde le prend : il s'élance dans le vestibule. Isabelle le suit et arrive en même temps que lui sur le perron où ils sont seuls tous deux un instant.

L'heure est décisive. Isabelle veut en profiter ; elle s'avance doucement vers lui, et d'une voix suppliante murmure :

« Otto, me quitterez-vous ainsi? »

Elle lui tend la main; elle lève vers lui un regard profond, plein de la plus pure tendresse.

« Ne voyez-vous donc pas, » répond-il d'une voix concentrée, « que je veux vous éviter la honte de simuler des regrets hypocrites? »

Puis il s'élance en voiture et donne l'ordre de partir, sans se retourner vers elle.

Isabelle pâlit; elle sent les jambes lui manquer; sans l'appui du mur, elle tomberait de tout son long sur le perron où *son* mépris vient de se faire jour en termes si offensants.

Mais Mlle Schultzer et Méta apparaissent toutes deux. Le jeune orgueil d'Isabelle se révolte; pour la première fois peut-être un éclair de ressentiment brille dans ses yeux; elle ne veut pas, devant ses implacables ennemies, avoir l'air d'une vaincue, et c'est avec fermeté et présence d'esprit qu'elle répond aux *condoléances* des deux amies : Mlle Schultzer est franchement ironique lorsqu'elle assure qu'elle n'a pas osé troubler le tête-à-tête des deux époux, et que c'est ainsi qu'elle a pu laisser partir *son cher neveu* sans un dernier mot d'adieu.

Méta n'ose encore se permettre l'ironie, mais

sa haine perce en dépit des voiles hypocrites dont elle s'entoure; aussi, après avoir fait bonne contenance pendant quelques instants, pour sauvegarder sa dignité, la pauvre Isabelle se retire dans sa chambre à bout de forces, pour y pleurer en paix et réclamer dans la prière le secours du Dieu qui console.

Elle doit le savoir maintenant : on lui en veut à mort d'être jeune et jolie; on ne lui pardonnera jamais son incontestable supériorité de grâce et de beauté, unie à tant de vertus aimables. Mais non : la modestie d'Isabelle l'empêche de trouver la cause de la haine qui couve et fermente dans ce fonds d'envie et de bassesse.

« Je ne leur ai jamais fait de mal, » murmure-t-elle, « je ne leur voulais que du bien. Mon Dieu ! faites que je leur pardonne, et, en retour, rendez-moi ce cœur qui s'est éloigné de moi. »

XXVII.

L'Allemagne est en feu ; une activité fiévreuse règne partout, atteint toutes les classes de la société.

Les lignes télégraphiques portent à chaque minute des ordres mystérieux, les voies ferrées sont encombrées de trains qui passent et reviennent pour repartir plus vite encore, les usines fument nuit et jour, les bombes et obus éclosent comme les violettes en avril, la poudre se fabrique sans relâche, tout ce qui a une voix dans le vaste empire allemand chante à tue-tête la *Wacht am Rhein*, la garde sur le Rhin.

Au son de ce chant de guerre, l'aigle allemande bat des ailes avec fureur, tant est grande son impatience de pouvoir enfin s'élancer sur le coq gaulois; les canons roulent pesamment le long des routes, la terre tremble sous le pas cadencé des soldats, et tout ce noir fourmillement qui fait songer aux invasions des barbares lorsqu'ils se précipitaient du nord au sud de l'Europe pour conquérir une proie convoitée, toutes ces hordes que retient une discipline de fer s'en vont vers l'ouest, là ou le vin pétille sur les coteaux de la Champagne.

Isabelle ne sort plus du parc. Son cœur battait trop tristement lorsqu'elle rencontrait

à la lisière de la forêt, ou sur les routes avoisinantes, quelque convoi de guerre, quelque détachement allant rejoindre à la ville prochaine.

La nature elle-même, malgré les magnificences de juillet, lui offre un aspect sinistre, et le coquelicot des blés, dont elle se plaisait jadis à faire de riches moissons, lui apparaît maintenant comme une fleur de haine et de sang.

Le sang, en effet, avait commencé à couler.

Chaque goutte lui en était chère. Sang français, sang de son cher pays qu'elle ne pouvait oublier; sang des compatriotes de celui qu'elle aimait le plus au monde, de celui auquel elle avait juré devant Dieu amour et obéissance...

Et lui-même n'était-il pas blessé à cette heure, mourant peut-être, sans qu'elle fût là pour l'entourer de ses soins, lui montrer une tendresse qui débordait de son cœur pendant la séparation, et qui se refoulait timidement au plus profond de l'âme pendant qu'il était là?

Elle s'enfonça lentement sous les sombres

profondeurs d'une grande allée de marronniers. A peine si le soleil y jetait çà et là quelques paillettes d'or; mais elle n'avait d'yeux ni pour la riche verdure de ces beaux arbres séculaires, ni pour l'herbe encore humide de rosée, ni pour tout cet aspect enchanteur que la fraîcheur d'un beau matin d'été donne au paysage.

Elle pensait être seule dans le parc à cette heure matinale. C'était le moment où Mlle Ulrique faisait sa première ronde, gourmandant les uns, réprimandant les autres, aiguillonnant celui-ci, arrêtant celui-là, distribuant ses ordres péremptoires avec l'allure martiale d'un vieux capitaine de trabans.

Quant à Méta, fort paresseuse de sa nature et sachant qu'elle pouvait tout se permettre en l'absence du maître, elle faisait grasse matinée, abandonnant son élève à Christie, une nouvelle sous-gouvernante qui avait remplacé Dorothée.

Mais Christie avait ses défauts, elle aussi. Ce n'était peut-être pas la paresse, mais tout au moins la gourmandise. A cette heure, elle se délectait devant une vaste tasse de café au

lait, rendant hommage par l'onction et la componction avec lesquelles elle l'absorbait au talent incontestable de Célestin.

Litta avait profité du péché capital de sa gouvernante et s'était enfuie au plus profond du parc en compagnie d'Ary.

Cependant Isabelle la trouva seule, avec sa poupée sur ses genoux.

La petite fille débitait d'un grand sang-froid un long monologue à Benjamine, — c'est ainsi qu'elle appelait sa dernière poupée, s'étant prise de passion, après une leçon d'histoire sainte, pour le frère bien-aimé de Joseph.

« Nous ne sommes pas gais ici, ma pauvre Benjamine, » disait-elle d'une voix maternelle. « Ma petite maman pleure tous les jours, pas devant nous, mais le matin et le soir en faisant ses prières, à ce que m'a raconté Cyprienne. N'est-ce pas que nous aimons Cyprienne, bien plus que cette sournoise de Christie qui ne sait que rapporter contre nous, bien plus que Mlle Méta, quoiqu'elle m'appelle son petit ange? Ary dit que Mlle Méta est une sournoise, une hypocrite, et il doit

avoir raison, car mon frère a beaucoup d'esprit pour son âge, disent tous les gens qui viennent ici. C'est ce matin qu'il va jouer un bon tour à tante Ulrique! Il est allé se poster à la grille du parc pour attendre le télégramme qui apporte des nouvelles de papa, et le remettre à ma petite maman. Comme cela, elles ne passeront pas par les mains de ma tante qui s'empare de tout, à ce que dit Ary. Elle décachète la première les journaux, les télégrammes; mais celui d'aujourd'hui, elle ne l'aura pas. Ary le cachera au fond de sa poche jusqu'à ce qu'il voie ma petite maman. Comme c'est drôle, le télégraphe! Il paraît que les mots courent sur les fils de fer que nous voyons le long de la route, vite, vite, vite, bien plus qu'Ary qui est cependant un fameux coureur, plus vite que le grand cheval de papa, plus vite même que le chemin de fer. J'avais demandé à Ary de m'emmener avec lui pour voir courir les mots; il m'a répondu que je l'embarrasserais dans sa course, et que d'ailleurs je ne verrais rien, ni toi non plus, ma pauvre Benjamine malgré tes grands yeux si brillants. Les mots courent

dans l'intérieur du fil, et on ne les voit qu'à l'arrivée, au bureau, bien loin d'ici.

« Ah! le voilà, » s'écria la petite bavarde qui ne savait pas être entendue par Isabelle, assise derrière la charmille. « Allons vite au-devant de lui, Benjamine. »

Ary accourait, en effet, les cheveux en désordre, le visage empourpré, faisant sauter d'une main son chapeau de paille en l'air, et de l'autre agitant triomphalement une enveloppe de papier de couleur qui devait être celle du télégraphe.

« Je la tiens, s'écria-t-il, « et tante Ulrique ne l'aura pas. »

Isabelle sortit alors vivement de sa cachette et s'empressa de rejoindre les deux enfants par l'ouverture la plus voisine de la charmille; mais, lorsqu'elle arriva auprès d'eux, ils n'étaient plus seuls : Mlle Schultzer, accompagnée de Méta et suivie de Christie, se tenait à quelques pas du groupe enfantin.

« Donnez-moi cette lettre, Monsieur, » disait-elle au petit garçon.

« Ce n'est pas une lettre, c'est un télégramme, répondit-il.

« Raison de plus.

— Raison de moins , ma tante. Je donnerai ce télégramme à son adresse.

— Tous les télégrammes qui arrivent ici sont pour moi, Monsieur, vous le savez bien.

— Alors, » s'écria Ary d'un ton de persiflage qui exaspéra la vieille fille, « vous êtes donc devenue la baronne de Reichausen depuis ce matin, car le piéton du télégraphe m'a dit : C'est pour madame la baronne. Remettez-le-lui en mains propres, Monsieur Ary. — J'ai promis et je tiendrai ma promesse, » dit-il, en enfouissant la dépêche convoitée entre sa chemise et sa petite veste.

« D'ailleurs, je sais lire, ma tante. Il n'y a pas Schultzer, mais Reichausen, notre nom, celui de papa, de ma petite maman, de ma sœur et de moi. »

En ce moment Isabelle apparut, pâle, mais ferme, décidée pour la première fois peut-être à combattre vaillamment son ennemie.

Ary courut vers elle, tira la dépêche de sa cachette et la lui présenta avec un geste de respectueuse courtoisie extraordinaire chez un

enfant et qui contrastait au vif avec son arrogance de la minute précédente.

Mlle Schultzer tendit la main en même temps qu'Isabelle, mais ses doigts osseux, crochus vers le bout, en furent pour leur peine; car la petite main d'Ary ne lâcha prise que lorsqu'il sentit l'enveloppe bien affermie dans la main tremblante d'Isabelle.

« C'est bien, » murmura d'une voix sifflante Mlle Schultzer, « mon neveu saura par le courrier de ce soir comment les choses se passent ici en son absence. »

Isabelle sourit d'un air de dédain. Elle était trop heureuse pour prendre la peine de répondre à la vieille fille, et elle s'éloigna rapidement afin de décacheter sa dépêche et d'en savourer en paix chacune des brèves expressions.

Pendant ce temps Ary restait debout, les bras croisés, en face de Mlle Schultzer et de son escorte, comme il appelait Méta et la sous-gouvernante.

Mais le rebelle n'était pas désarmé, l'œil en feu, la mine hautaine, le sourire provoquant, il attendait son jugement et sa condamnation sans reculer d'une semelle.

Mlle Schultzer s'avança droit vers lui et se disposa à lui pincer l'oreille.

« Ne me touchez pas, *vous*, s'écria le garçon en décroisant les bras pour serrer les poings. « Ni vous, ni elle, ni elle, » continua-t-il en désignant Méta et Christie, car Mlle Schultzer avait fait signe à ses deux satellites de venir lui prêter main-forte. « Et sachez bien que je ne permets qu'à papa de lever la main sur moi. »

Puis se baissant, rapide comme l'éclair, il ramassa de gros cailloux qu'on avait rassemblés quelques jours auparavant pour réparer une allée défoncée, en remplit ses poches, ses deux mains, et se mit en garde.

« Jouissez de votre reste, Monsieur, siffla Mlle Schultzer blême de rage et de fureur. » Dès ce soir j'instruirai votre père de votre résistance, et prierai M. Arminius de ne plus vous quitter. Vous serez son ombre désormais, vous passerez huit jours au cachot, et serez nourri et traité comme un prisonnier. »

En finissant ces derniers mots, Mlle Ulrique pivota majestueusement sur elle et s'éloigna dans la direction de la maison pour aller

chercher renfort dans la garnison masculine placée sous ses ordres.

« Je m'en moque pas mal, » s'écria le petit garçon en gambadant comme un jeune chevreuil qui vient d'échapper au chasseur.

« Oh ! Ary, » murmura Litta, « qu'est-ce que papa va faire ?

Il est loin, ma chérie, et ne me tirera pas les oreilles de longtemps, je t'en réponds ; car Cyprien prétend que les Français vont lui donner du fil à retordre.

— Oui, mais la prison !

— Une belle affaire ! Est-ce qu'un homme comme moi, un Reichausen, peut redouter les cachots, le pain et l'eau, et tout ce qui s'ensuit ? Cela m'habituera à la guerre, voilà tout. »

Et Ary, cassant une branche dans le bosquet, s'en fit un fusil qu'il décora du nom de fusil à aiguille nouveau système.

XXVIII.

Depuis le départ du baron, on avait eu fréquemment de ses nouvelles, mais toujours

avec la concision que comporte le style télégraphique.

En vain Mlle Schultzer lui envoyait-elle de ces interminables épîtres, sorte de journal quotidien auquel elle l'avait habitué jadis; en vain Isabelle lui adressait-elle d'affectueuses lettres où elle croyait mettre tout son cœur avec ses inquiétudes dévorantes.

A l'une et à l'autre il répondait invariablement, en aussi peu de mots que possible, qu'il se portait bien, et qu'il espérait que les santés de tous et de toutes étaient également bonnes au château.

Tous et toutes!

Isabelle avait relu cent fois ces deux mots, s'imaginant toujours qu'elle finirait par y découvrir un sens particulier, une pensée à son adresse.

Mais non! Tous et toutes signifiaient aussi bien Mlle Schultzer que les deux enfants, Arminius que Méta.

A ce dernier nom, Isabelle se sentit rougir. Oui, c'était bien là le ver rongeur installé au plus profond de son âme pour la torturer sans relâche : Isabelle était jalouse d'une

jeune fille qu'elle méprisait, et sa souffrance alors s'augmentait du peu d'estime qu'elle portait à l'objet de sa jalousie.

Comment, *lui*, qu'elle plaçait maintenant au-dessus de tous les hommes, pouvait-il s'être laissé prendre comme un être vulgaire dans des filets si grossiers? Comment n'avait-il pas démêlé tout de suite qu'elle était vile, hypocrite, cupide, prête à tout pour atteindre son but?

Ainsi qu'il arrive aux esprits tourmentés, aux âmes inquiètes, aux cœurs mal satisfaits, Isabelle passait une partie de ses jours et de ses nuits à s'adresser les mêmes questions.

Elle se condamnait de perdre ainsi un temps qu'elle aurait pu mieux employer, elle s'en accusait devant Dieu, se promettait de chasser à l'avenir ces pensées stériles et torturantes, et puis, malgré ses vaillants efforts, l'ennemi revenait au galop dès qu'elle se trouvait dans la solitude.

Éternel rocher de Sisyphe qu'elle soulevait sans cesse pour le voir retomber presque aussitôt!

A quoi bon ces interrogations sur elle-même?

Oui, elle aimait son mari. C'était son droit et son devoir. Mais pourquoi semblait-elle avoir fait cette découverte au moment où lui ne l'aimait plus ? Jusque-là, pendant qu'il la comblait des preuves de sa tendresse, elle s'était contentée de se montrer reconnaissante, soumise, remplie de prévenances pour ses désirs, d'égards pour ses fantaisies.

Mais elle ne s'inquiétait pas d'un pli sur son front, d'un nuage dans sa physionomie, d'une parole brève et moins affectueuse.

Encore une fois, pourquoi donc ce changement ?

Aurait-elle pu répondre comme Montaigne en parlant de son ami Étienne de la Boétie :

« Si on me presse de dire pourquoi je « l'aime, je sens que cela ne se peut exprimer « qu'en répondant :

« Parce que c'était lui, parce que c'était « moi. Nous nous cherchions avant de nous « être vus. »

Non, Isabelle ne pouvait tenir ce langage.

Il avait toujours été *lui*, et dans ces premières heures, loin de ressentir une attraction invincible, cet aimant qui rapproche

deux âmes faites l'une pour l'autre, elle ne l'avait aimé que par devoir.

Alors elle se frappait la poitrine et se disait qu'elle avait mérité son sort. Lui s'était lassé d'aimer une ingrate, et sans doute il l'accusait d'avoir fait un mariage d'argent et d'ambition quand elle n'avait fait qu'un mariage d'obéissance.

Ce matin-là la dépêche, bien qu'adressée à Isabelle, était tout aussi peu personnelle que possible :

« Tout va bien, écrivait le baron; je ne me « suis jamais mieux porté; je vous renvoie aux « journaux pour les détails de nos succès. »

Hélas! ces triomphes que chantait chaque matin la presse germanique en un *Hosanna* délirant, c'était la ruine de la France, des villages incendiés, des villes à demi détruites, des moissons ravagées, des flots de sang coulant à torrents comme la pluie après l'orage.

Isabelle écoutait douloureusement ces navrants détails lus chaque matin après le déjeuner, et dégustés comme le plus friand des desserts par le professeur Arminius. Elle écoutait, au lieu de se retirer dans sa cham-

bre, parce que c'était pour elle le seul moyen de savoir la vérité, tout hyperbolique qu'elle fût.

Son ignorance de la langue allemande, sauf dans les choses usuelles, ne lui permettait pas de comprendre le style emphatique, ampoulé, lyrique, des journalistes teutons. Elle prêtait une oreille attentive aux traductions accompagnées de commentaires que le pédant professeur faisait en son honneur.

Une seule fois elle se permit d'interrompre et même d'imposer silence.

C'était après le déjeuner, dans le salon de l'hôtel à Berlin, où l'on était revenu depuis un mois, Mlle Schultzer, qui réglait et décidait tout sans contrôle en l'absence du baron, ayant jugé à propos, afin d'être au centre même des nouvelles de la guerre, d'avancer l'époque où l'on quitte ordinairement la campagne. Arminius, dont le séjour de la capitale semblait avoir exalté encore le féroce patriotisme, venait d'achever la lecture d'un article de *la Gazette de la Croix*, et, lancé dans un long commentaire, déclamait d'un ton inspiré :

« J'entends une voix puissante qui dit aux « sept anges : Allez accomplir votre mission, « versez sur ce peuple les flots de la colère « de Dieu. »

— Monsieur le professeur, » répliqua la baronne avec un grand air de dignité, « j'accepte de votre complaisance une lecture que je ne suis pas capable de faire, et je ne vous rends pas responsable des injures que la presse allemande adresse à une malheureuse nation à demi écrasée; mais je vous prie, dans les commentaires que vous ajoutez à la lecture, de ne pas oublier que je suis Française. Quand je ne serai plus là, vous êtes autorisé à vous laisser aller à tout ce que peut vous inspirer d'exagérations cruelles votre patriotisme en délire. »

Elle se leva en disant ces mots, laissant le docte professeur fort embarrassé de son maintien.

Mlle Ulrique devint blême de rage. Elle aussi remonta dans sa chambre et, avec l'aide de Méta, écrivit huit pages des plus habiles dans lesquelles sa plume trempée de fiel et de venin insinua au baron que l'attitude de

sa femme était un scandale au milieu de la société de Berlin.

« C'est à ne pas la reconnaître ! » disait-elle. « La timide Isabelle, si modeste, si réservée, dont j'admirais comme tous la tenue et le langage, est devenue une sorte de virago. Elle impose silence, dans votre salon, à ceux qui se réjouissent de la façon la plus mesurée des succès de l'Allemagne ; elle insulte le roi, la famille royale et notre sainte religion par des propos d'une hardiesse inconcevable ; enfin, je me demande si son patriotisme ne lui a pas fait tourner la tête. — C'est du reste l'excuse que je présente à tout le monde pour cette conduite inouïe, à laquelle jusqu'à ce jour rien ne nous avait préparés. Malheureusement, la bienveillance n'est guère de mise dans la société actuelle, surtout lorsqu'il s'agit d'une Française. On n'accepte pas *mon excuse;* on blâme non seulement Isabelle, mais vous, mon très cher neveu, et moi, votre tante et la sienne.

« Comment se fait-il, ai-je entendu dire de mes propres oreilles, qu'en l'absence du baron de Reichausen Mlle Schultzer ne sache pas mieux gouverner sa nièce ?

« Hélas ! je n'ai rien à répondre. Ne doit-on pas laver son linge sale en famille, comme dit un vulgaire proverbe, et puis-je mettre le monde dans le secret de la haine inexplicable que votre femme m'a vouée ?

« Encore un mot, avant de finir ! Et croyez bien qu'il m'en coûte de jouer ainsi auprès de vous le rôle de dénonciateur. Isabelle s'affiche à Sainte-Hedwige d'une façon déplorable. Elle y quête pour les blessés français, elle y chante pour le triomphe du catholicisme, enfin elle s'abaisse jusqu'à causer avec les gens de la plus basse extraction. Tout lui est bon de ce qui hait l'Allemagne. »

XXIX.

Jamais la physionomie d'ordinaire impassible du baron de Reichausen ne passa par des nuances si diverses et si accentuées que pendant la lecture de cet insidieux acte d'accusation.

Sans les sentiments secrets de son cœur, peut-être se serait-il contenté de hausser les épaules; mais Mlle Schultzer savait qu'elle

jetait ses perfides semences dans un terrain bien préparé par ses soins. Au fond de toutes ces basses calomnies, il ne voyait qu'une chose : le rival ressuscité qui faisait haïr doublement à Isabelle la chaîne qu'elle avait laissé river à son cou pour la bonne et la mauvaise fortune, comme dit l'office du mariage protestant.

Il prit la plume, rédigea une dépêche, la déchira après l'avoir relue, en composa ainsi une demi-douzaine d'autres; puis se décida à écrire une lettre, la première qu'il eût adressée à Isabelle depuis leur séparation.

« Le comte Ladislas m'a souvent répété ce proverbe de son pays : « Il ne faut pas frapper une femme, même avec une fleur, » murmura-t-il. « J'y mettrai donc tous les ménagements possibles, mais il est temps qu'un pareil état de choses prenne fin. »

« Ma chère enfant, » écrivait-il alors, « j'apprends d'une manière très indirecte, mais certaine, que l'air de Berlin ne convient aucunement cette année à votre santé. Je vous *prie* donc de faire préparer au plus tôt votre départ, et de retourner à Reichausen. Faites-

vous accompagner de Célestin, de Cyprienne, de tous ceux des gens qui pourront vous convenir. Là-dessus je vous donne carte blanche.

« Je n'ai aucun scrupule à vous imposer pendant mon absence un séjour d'hiver à la campagne. Je sais que vous détestez Berlin. Mais aimerez-vous mieux Reichausen ? Je crois que non, puisque tout vous est *haïssable dans cette odieuse Prusse.* »

Ces cinq derniers mots étaient soulignés deux fois comme une citation, et telle était en effet la phrase inventée par Méta, et transcrite au baron dans une lettre de Mlle Ulrique, qui la porta, bien entendu, au compte d'Isabelle.

Auprès de semblables calomnies, les lettres d'Isabelle, timides et réservées dans leur expression de chaste tendresse, étaient impuissantes à ouvrir les yeux du baron. Le ton mélancolique qui y régnait n'était-il pas l'écho affaibli d'une douleur mortelle ? La blessure n'était-elle pas toujours béante, saignante encore peut-être, dans ce cœur qui ne savait oublier ?

« Voilà donc où sont venus aboutir tous mes soins ? » pensait-il.

Et à ces heures de doute contre celle à laquelle il avait donné son nom, tout ce qu'il y avait en lui d'orgueil et de fierté se révoltait, à la pensée de ce qu'il considérait comme une humiliation. Un homme de sa trempe ne pouvait supporter l'idée qu'on s'était joué de lui et de sa tendresse.

Oh ! qu'elles connaissaient bien son caractère altier, son humeur vindicative, les deux femmes perfides qui, par des récits inexacts, des détails inventés à plaisir, avaient déraciné peu à peu dans cette âme hautaine, sinon l'affection, du moins la confiance conjugale !

Le baron avait cru n'accomplir qu'un acte de haute justice, et de justice miséricordieuse, en cédant aux suggestions de sa tante. Il la savait avide de richesses, occupée dans son amour du lucre à thésauriser toujours et toujours, mais il ne connaissait pas sa fausseté, doublée de l'astuce sans rivale de Méta, surtout il lui était très reconnaissant de l'affection qu'elle étalait à tout propos pour les deux enfants de sa bien-aimée Frédérica. Aussi eut-il soin d'ajouter à sa courte lettre à Isabelle ce bref post-scriptum :

« Il est bien entendu que les enfants resteront à Berlin avec leur tante. »

De cela, Isabelle ne pouvait pas douter. Et cependant, c'est sur cette dernière ligne que ses yeux noyés de larmes s'arrêtèrent le plus longtemps.

« Il n'y a rien de commun désormais entre lui et moi, » murmura-t-elle, « ses enfants ne sont pas mes enfants..... Il me chasse de sa demeure..... Quand il reviendra..... s'il revient, mon Dieu !.... il me laissera seule dans ce château pour lequel j'avais bâti tant de rêves de félicité domestique. Insensée que j'étais ! sa maison n'a jamais été ma maison. J'y ai vécu, dès la première heure, comme une étrangère, à peine tolérée par les siens. Et pourtant, depuis que je porte son nom, je n'ai pas eu une pensée volontaire qui ne fût pour lui. Je ne lui ai rien caché en vérité ! »

Rien caché ! Et cependant la rougeur montait à son front innocent quand elle se rappelait qu'à l'heure même où elle avait juré devant Dieu amour et fidélité à celui qui allait devenir son époux, à l'heure même où l'orgue chantait de sa voix imposante les can-

tiques chrétiens, le présent ou plutôt la réalité avait disparu pour elle.

Celui auprès duquel elle était agenouillée, celui qui lui tendait la main pour la conduire à l'autel, ce n'était pas le baron prussien, mais le fiancé français.

La vision n'avait duré que quelques secondes.

Pour la chasser, Isabelle avait abaissé les yeux sur son livre de prières, et là, dans la nacre incrustée d'argent, elle avait vu son chiffre uni à celui de son époux, surmonté de cette couronne de baron à laquelle il lui avait fallu, par obéissance filiale, par dévouement fraternel, immoler ses regrets et ses souvenirs.

Alors, dans une autre vision tout aussi rapide, elle vit cette couronne au tortil de perles changée pour elle en couronne d'épines.

« Mon Dieu, » avait-elle dit avec ferveur, « s'il me faut porter la croix, moi aussi, faites que je la porte en chrétienne. »

Elle était là sous ses yeux maintenant, cette croix plus pesante qu'elle ne l'avait imaginé; elle en détournait ses regards, elle ne se sen-

tait pas la force de boire à cet amer calice.

« Tout, mon Dieu, » répétait-elle avec angoisse, » tout, excepté cela!.... J'accepterais la misère, la maladie, l'exil, la séparation!.... Mais sa haine, son mépris !.... c'est plus que je n'en puis supporter. »

XXX.

Isabelle a dit adieu à Berlin. Elle a quitté sans regret cette ville maussade, et le palais ionique de la rue des Tilleuls, la plus belle habitation cependant de la capitale de la Prusse.

Qui regretterait-elle? A part les deux enfants qui ne soupçonnent pas encore son départ, elle laisse derrière elle une atmosphère saturée de haine et d'envie, impossible à respirer pour sa nature franche et ouverte. Là, il lui fallait mesurer chacune de ses paroles, calculer chacun de ses gestes, et voir jusqu'à son silence commenté, pesé par la critique la plus malveillante!

Sous ses pas, autour d'elle, ce n'étaient que mines et contre-mines, intrigues, embûches, coalitions, cabales.

Elle ne pouvait plus être elle-même en présence de ce malicieux examen, qui cherchait à la poursuivre jusque dans le sanctuaire de ses plus intimes pensées. Aussi, sans les inquiétudes secrètes que lui faisait éprouver l'ordre du départ inopiné envoyé par son mari, sans la crainte de recevoir moins fréquemment de ses nouvelles, peut-être aurait-elle vu avec soulagement la voiture passer sous la porte de Brandebourg et l'éloigner des lieux où elle avait tant souffert.

Maintenant la calèche de voyage roule rapidement sur le sol durci par la neige.

Cyprienne, assise devant sa maîtresse, feint de dormir pour ne pas troubler ses réflexions. Quant à Célestin, posté sur le siège à côté du cocher, il sifflote tout doucement un refrain français, il est ravi de ne plus faire la cuisine à la grande diablesse et à la petite diablesse : c'est ainsi qu'il appelle Mlle Schultzer et sa protégée.

Certes, sans l'attachement qu'il porte à sa *sœur de lait,* il y a longtemps qu'il aurait secoué la poussière prussienne de ses pieds pour aller faire le coup de fusil en France.

Cyprienne l'a supplié de ne pas l'abandonner.

« Que deviendrais-je si tu venais à être tué ? » lui a-t-elle dit avec angoisse. « Le père et la mère sont endormis depuis longtemps dans la paix de Dieu. Je n'ai plus que toi au monde, et notre chère maîtresse.

— Puisque je reste comme un lâche au coin de mes fourneaux, qu'as-tu à gémir ainsi ? » s'écrie l'ex-cuirassier. « Ah ! sans *elle* et sans toi, avec quel plaisir j'aurais été dire un mot à l'oreille de tous ces casques pointus ! Tu sais bien que je me suis battu en Italie, en Crimée, en Afrique, partout, et je n'ai pas même un trou à la peau. Et dire que je suis chez eux, chez ces barbares qui ont bombardé Strasbourg, qui ont resserré nos vaillantes armées à Sedan, à Metz comme dans autant de souricières et qui maintenant *investissent* Paris ! Vois-tu, petite sœur, aujourd'hui on ne se bat pas, on investit : c'est bien plus commode, et surtout moins dangereux. On fait mourir de faim ses adversaires, et on se nourrit de tout ce que produit de meilleur la terre française. Oui, c'est comme cela. Pendant

qu'on fabrique des saucisses de chien chez Chevet, qu'on fricasse des foies d'âne et des rognons de cheval chez Peters et chez Brébant, ces mangeurs de choucroute tirent le chevreuil et le faisan dans les bois qui entourent Versailles. Ils boivent à pleines rasades nos bons vins de France, ils sablent le champagne !..... »

La voix manqua à Célestin, les larmes lui montaient à la gorge; il était près de suffoquer.

« Oui, je reste, » s'écria-t-il avec un geste énergique comme pour dompter son émotion. « Je veux voir la dégringolade de Mlle Schultzer et de sa belle amie, car cela arrivera un jour.

— Tu crois, mon frère?

— Si je le crois ! Aussi vrai que ces Prussiennes-là sont de fières canailles. Je le crois : premièrement, parce que le bon Dieu qui est au ciel est infiniment juste, et qu'il finit par faire sa volonté sur la terre, au moment où l'on s'y attend le moins; secondement, parce que M. le baron n'est pas un imbécile, tout Prussien qu'il est, et qu'il arrivera un jour où il se décidera à ouvrir les yeux. Je ne te dis que cela, petite sœur, mais tu verras. »

XXXI.

On approchait de Reichausen. Les chevaux, sentant l'écurie, avaient pris une allure plus rapide. La neige tombait à flocons épais, et les lanternes de la voiture, éclairant chaque côté de la route, donnaient un aspect fantastique aux arbres dépouillés, que leurs vigoureuses ramures faisaient ressembler à des fantômes à cent bras.

Bien qu'il n'y eût au ciel ni lune ni étoiles, le paysage, blanc de neige, paraissait illuminé par une lueur d'autre monde. Des oiseaux de nuit chantaient dans la plaine déserte, couverte de son linceul immaculé.

Isabelle frissonna. — Elle vit le champ de bataille couvert de morts et de mourants; elle se promena au milieu de ces sanglants débris, cherchant à reconnaître le visage aimé. Pendant quelques instants, guidée par des traces d'un brun rougeâtre, elle chemina en silence. Tout à coup elle poussa un grand cri. C'était son sang à *lui* qu'elle suivait ainsi à la piste.

« Madame la baronne est malade? » demanda Cyprienne arrachée brusquement à son sommeil.

« Non! ce n'était qu'un cauchemar, grâces à Dieu, un rêve angoissant, terrible..... »

Au même instant la voiture, tournant brusquement à gauche, enfilait la longue avenue, au bout de laquelle se trouvait le château.

Sa masse sombre, qui se détachait vigoureusement au milieu des blancheurs environnantes, semblait illuminée comme pour une fête.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » demanda Isabelle. « Qui donc attend-on? Je n'ai prévenu personne. »

Et les idées les plus extravagantes traversaient son cerveau.

Peut-être avait-il voulu la surprendre; peut-être devait-elle seule connaître ce retour inopiné.

Hélas! autre rêve, plus trompeur peut-être que le cauchemar qui venait de l'obséder.

Le bruit des grelots des deux chevaux et du fouet du postillon fit apparaître quelques torches qui descendirent le perron, traver-

sèrent rapidement la cour, et s'avancèrent dans l'avenue comme des feux follets.

C'étaient le régisseur et sa femme, accompagnés des gens de service qui passaient l'hiver à Reichausen.

« Madame la baronne a-t-elle souffert du froid pendant la route? Elle trouvera bon feu ici. On l'entretient partout sans relâche depuis hier matin. »

Pourquoi ce feu? A qui est-il destiné?

Ces questions montèrent jusqu'aux lèvres d'Isabelle sans en sortir. Sa dignité ne lui permettait pas d'ignorer ce qui se passait chez elle.

Chez elle! Quelle ironie! Chez lui, à la bonne heure! Mais quelle solitude dans cette grande demeure où elle avait vécu, sinon heureuse, du moins entourée et pleine encore d'illusions que les réalités quotidiennes ne parvenaient pas à chasser!

Qu'étaient devenus les cris d'enfants, les allées et venues des nombreux domestiques, les causeries aimables du comte Ladislas et de M. de Pinker?

Qu'était-il devenu surtout, celui dont la

présence remplissait pour elle tous les vides, dont l'absence faisait un désert des lieux les plus peuplés ?

La maison était fleurie comme en mai. Les plus beaux arbustes de la serre ornaient le vestibule, l'escalier, la grande salle à manger où un souper choisi attendait la voyageuse.

« Nous sommes bien heureux que Madame la baronne se montre satisfaite de nos préparatifs, » dit le régisseur en réponse à quelques mots bienveillants de sa maîtresse. « Malheureusement, le temps nous a manqué pour faire tout ce que nous aurions voulu. Monsieur le baron a envoyé ses dépêches coup sur coup, trois en une seule journée.

— Il aurait voulu un palais pour Madame la baronne, » fit observer obséquieusement la femme du régisseur; « mais nous ne sommes pas ici à Berlin, où avec de l'argent on se procure tout ce qu'on veut

— Rien ne manque, » dit Isabelle. « Vous avez été au delà de ce que je pouvais désirer. Des fleurs pendant cette triste guerre.....

— Monsieur le baron l'a voulu ainsi. Des fleurs partout, disait sa dernière dépêche. »

XXXII.

Le lendemain matin, de bonne heure, en dépit des représentations de Cyprienne, qui aurait voulu la voir se reposer longuement, Isabelle se mit en route pour la chapelle catholique.

Là, au moins, elle ne se sentirait pas isolée : son cœur s'épancherait dans la prière. Elle s'unirait à toutes ces âmes désolées comme la sienne et pourrait calmer, sinon leurs inquiétudes sur les êtres chers que la guerre leur avait enlevés, du moins leurs sollicitudes matérielles.

Il y avait des femmes en deuil dans la petite chapelle ; Isabelle les reconnut, les aborda à la sortie, les interrogea longuement.

Hélas ! la Prusse payait déjà cher ses triomphes. Les mères redemandaient leur fils, les femmes leur époux qu'elles ne devaient plus revoir.

« Madame la baronne est bien heureuse, » lui dit une de ces pauvres créatures au milieu de ses sanglots. « Elle peut avoir des nou-

velles à toute heure ; et puis, à la guerre, les *grands* ne sont pas si exposés que les petits.

— Les balles ne choisissent pas, ma pauvre femme, » répondit tristement Isabelle. « Elles sont les instruments aveugles de la colère de Dieu, qui frappe là où il lui plaît. Qu'est-ce que la vie pour tous, au point de vue humain ? Une légère vapeur que le moindre souffle dissipe. Ah ! prions Dieu, appelons sa miséricorde.

— Il nous a déjà exaucés, puisque vous voilà parmi nous, Madame, » dit une veuve, restée seule avec trois petits enfants pendant que les aînés étaient à la guerre de France.

Isabelle vida sa bourse, promit des secours plus abondants encore, des visites fréquentes, et reprit le chemin du retour.

La neige avait cessé de tomber; le soleil brillait dans un ciel pâle, mais c'était un soleil d'hiver, sans rayonnement et sans chaleur.

La route était déserte, les chaumières fermées. Pas d'enfants jouant sur les portes, pas de ménagères actives laissant voir leur travail du matin par la fenêtre ouverte, pas de fumée joyeuse montant dans l'air à travers

les toits de chaume pour annoncer la vie du foyer domestique.

Le paysage lui-même semblait en deuil.

Ah! comme il a bien senti, le poète latin, qu'il y a des larmes dans les choses, et que tout ce qui est mortel touche notre âme!

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

Mais ce n'est pas à Virgile que pensait Isabelle en parcourant tristement les sentiers désolés. Elle repassait dans son esprit une page de Bourdaloue lue à la chapelle en ouvrant son livre au hasard.

« Comme c'est vrai! » murmurait-elle; « et pourquoi donc nous attacher à ces fumées du monde auxquelles notre faiblesse d'esprit, notre pusillanimité de cœur finit par donner un corps.

« Toutes ces grandeurs dont le monde se glorifie, et dont l'orgueil des hommes se repaît, cette naissance dont on se pique, ce crédit dont on se flatte, cette autorité dont on est si fier, ces succès dont on se vante, ces biens dont on s'applaudit, ces dignités et ces charges dont on se prévaut, cette

beauté, cette valeur, cette réputation dont on est idolâtre, tout cela n'est que mensonge.»

Dans le couvent où s'était écoulée son enfance, Isabelle avait été habituée à recueillir ces enseignements austères. Il lui semblait pourtant qu'elle venait d'en être frappée pour la première fois. Son courage se ranima. Elle se dit qu'après tout, c'était par la voie douloureuse que le chrétien devait marcher vers le ciel, et que les joies de la vraie patrie la dédommageraient un jour des peines cuisantes que lui valait sa patrie terrestre.

D'ailleurs qui sait? Le dernier mot n'était pas dit encore.

« On découvre, » dit Bossuet, « que ce qui semble d'abord confusion n'est en définitive qu'un art caché, un ensemble de combinaisons admirables, ordonnées par la Providence. »

Si Dieu voulait châtier le royaume très chrétien, en proie depuis tant d'années déjà à l'incrédulité, aux principes révolutionnaires, aux plus mauvaises doctrines, c'était sans doute pour le ramener à lui. L'histoire sainte ne nous montre-t-elle pas le peuple choisi,

frappé après chacune de ses fautes, et revenant par le châtiment au Dieu de justice redevenu le Dieu de miséricorde?

Isabelle arrangea sa vie de façon à n'y laisser place ni à l'ennui, ni au découragement. Elle multiplia ses visites à l'église, ses bonnes lectures, ses œuvres charitables, et elle s'étonna de voir l'espoir rentrer peu à peu dans son cœur.

Quelques événements d'ailleurs étaient venus égayer sa vie solitaire.

Un jour, on lui apporta une lettre volumineuse, dont l'adresse, tracée par une main enfantine, fit battre son cœur. Elle avait reconnu l'écriture encore mal formée d'Ary.

Briser le cachet, arracher l'enveloppe, parcourir les huit pages d'un regard rapide pour y chercher le mot de *papa*, fut pour Isabelle l'affaire d'un instant.

« Ma chère petite maman, » disait Ary, « nous avons eu bien du chagrin, quand, au retour de la promenade, nous avons appris que vous aviez quitté la maison. Si nous avions su comment nous y prendre, nous

aurions été vous rejoindre à Reichausen, tant nous nous trouvons malheureux ici sans vous. Mais comment faire? Vous avez emmené nos amis Cyprienne et Célestin, et tous les autres qui restent ici sont les esclaves de ma tante Ulrique, prêts à dénoncer nos moindres gestes.

« Par exemple, je suis bien content du départ de Célestin pour une chose : c'est que mon professeur enrage de ne plus manger sa bonne cuisine. Ma tante a déjà essayé deux ou trois *cordons bleus* qui ont volé, fait le diable, et mis toute la maison à l'envers. — Et, d'ailleurs, ce n'étaient que des cordons bleus allemands; en sorte que mon professeur se désole d'être revenu à ce qu'il appelle l'indigeste cuisine germaine : bœuf aux pommes, gigot à la marmelade d'abricots, lièvre à la gelée de groseilles, on ne sort pas de là.

« — Il faut avouer que ces Français ont du bon, » s'est-il écrié l'autre jour en pliant mélancoliquement sa serviette. Comme cuisiniers, comme maîtres de danse, ce sont les premiers du monde.

« — Et comme modistes, a dit Mlle Méta, qui regrette de ne plus avoir de jolis chapeaux.

« Vous n'avez pas oublié, ma petite maman, que cette bonne demoiselle Dumont qui venait souvent à la maison pour vos modes, est partie depuis que la guerre est devenue sérieuse.

« — Enfin, a dit Arminius, il faut espérer qu'on ne les tuera pas tous, qu'il en restera quelques-uns pour la graine; voilà tout ce que je demande, car je déteste ces Français.

« Alors je me suis senti si fort en colère en pensant qu'il parlait ainsi des compatriotes de ma petite maman que je n'ai pu tenir ma langue, et j'ai crié de toutes mes forces :

« — Et moi, j'espère bien qu'on n'en tuera pas un seul, parce que je les aime.

« — Petit imbécile, a dit ma tante en haussant les épaules, on les tuera comme des mouches, tes Français, car ils ne savent seulement pas se défendre.

« — S'ils ne savent pas se défendre, pourquoi donc notre armée n'entre-t-elle pas à Paris? Voilà plus de trois mois qu'elle l'assiège sans en venir à bout, et pourtant toutes nos troupes sont après.....

« — Elles y entreront, soyez-en sûr, petit être stupide, a dit ma tante.

« — Oui, quand il n'y aura plus une bouchée de pain.

« — Eh bien, cela ne peut tarder : ils mangent des rats et du chien depuis longtemps déjà; quand tous les égouts de Paris seront vidés, il faudra se rendre, a dit Arminius.

« — C'est bien glorieux, ai-je crié plus fort encore; je n'appelle pas cela la guerre. La guerre, c'est d'être monté sur un beau cheval qui hennit de plaisir au bruit du canon, c'est d'entendre siffler les balles à ses oreilles, c'est de faire briller son épée nue.....

« — Et de ne tuer personne, a ajouté mon professeur en ricanant d'une si vilaine manière que j'aurais voulu lui sauter au visage.

« — Quand je ferai mourir mes ennemis, ce ne sera pas par la faim toujours, ai-je dit.

« Mais, à ce moment, ma tante s'est levée d'un air de fureur en criant :

« — Taisez-vous, petite brute, petit Français manqué ! Il est honteux de parler comme cela. Si vous n'étiez encore à l'âge d'aller en nourrice, le roi vous ferait mettre en prison pour tenir des propos pareils.

« — Le roi, mais pas la reine, ma tante.

La reine est bonne, elle plaint les Français. Christian de Spankel m'a dit que la reine avait demandé au roi de ne pas faire passer par Berlin les Français qui se rendaient dans les forteresses du Nord, en qualité de prisonniers, pour leur éviter les insultes de la foule.

« — Voyez-vous ces beaux politiqueurs, qui se permettent de juger les hommes et les choses! On leur tordrait le nez qu'il en sortirait encore du lait. Je vais donc vous punir comme il convient à votre âge. Vous serez privé de dessert pendant un mois pour vous apprendre les sentiments que doit avoir un Reichausen envers son pays. »

« Alors, j'ai pris un air de bonne humeur, et j'ai dit, pour faire enrager ma tante, qu'il lui fallait choisir une autre punition, qu'en conscience j'étais obligé de l'avertir que je ne tenais plus du tout au dessert depuis le départ de Célestin, qu'on se cassait les dents avec les gimblettes de Louisa, et que ses tartes à la frangipane étaient toujours tournées.

« Alors ma tante a dit à mon professeur de me donner tous les jours un grand pensum

pour faire suite au dessert, et a ajouté que, pendant mon mois de pénitence, je n'irais pas au Thiergarten.

« Cela m'aurait été bien égal, car je m'amuse plus dans le jardin à faire des bonshommes de neige qu'à aller me promener raide comme un piquet, dans mon beau costume de velours noir, entre ma tante et Mlle Méta; mais Litta s'est mise à pleurer comme une petite fontaine, et alors je m'en suis voulu de ma nouvelle équipée qui punit plus que moi ma bonne petite sœur.

« Ma chère maman va me gronder sans doute, mais je n'ai pu rien lui cacher. Il y a longtemps que j'aurais voulu lui écrire, mais ma tante me l'a défendu, prétendant que les enfants de mon âge n'écrivaient qu'à leur père. La défense m'aurait été bien égale, puisque je suis habitué à lui désobéir, si j'avais su comment faire porter ma lettre à la poste, enfin, il y a quelques jours, une bonne idée m'est venue chez mon ami Christian de Spankel, je la lui ai communiquée; il m'a dit qu'il ferait tout ce que je voudrais à cet égard. Donc la première fois qu'il

viendra me voir, je lui remettrai cette grosse lettre qu'il jettera à la poste en s'en allant avec son grand chasseur Schwartz.

« Je la termine là, ma chère maman, en vous envoyant, au nom de Litta et au mien, nos baisers les plus tendres et les plus respectueux.

« Votre petit Ary. »

Isabelle lut cette lettre enfantine avec un sourire mêlé d'attendrissement. Certes, au fond de l'âme, elle était contente du souvenir fidèle des deux chers petits, mais elle ne pouvait pas les encourager dans leur désobéissance, et surtout se prêter à une correspondance illicite.

Elle se hâta donc d'écrire à Christian de Spankel qu'il ne se chargeât plus de pareilles missives.

Cette recommandation était accompagnée des plus maternelles tendresses pour Ary et pour Litta.

« Quand j'en aurai le temps, » ajoutait-elle, « je leur expliquerai les motifs de mon silence. Dites-leur aussi que je fais soigner

leur petit jardin de la serre que j'avais trouvé en assez mauvais état. »

Isabelle savait que cette lettre, adressée au jeune Christian, ne courait aucun risque de passer par d'autres mains que les siennes. L'enfant était orphelin et vivait auprès d'une grand'mère à demi aveugle, qui le laissait jouir d'une liberté presque absolue. Christian commandait aux domestiques, se faisait conduire où bon lui semblait, et n'avait trouvé rien que de très naturel dans la demande de son camarade Ary.

XXXIII.

La baron de Reichausen continuait à adresser à sa femme de fréquentes et brèves dépêches.

L'une d'elles cependant avait rempli de joie le cœur d'Isabelle en lui apprenant que son père, avec sa belle-mère et les enfants, était en sûreté dans un petit port de Bretagne.

« Nous n'irons sûrement pas jusque-là, » disait le baron.

Isabelle, quand les communications avaient été interrompues avec la France, savait que sa famille continuait d'habiter une jolie maison de campagne, présent du baron à son beau-père, peu de temps après le mariage.

Cette libéralité, jointe à beaucoup d'autres, avait permis à M. Dailly de prendre sa retraite et de vivre à l'aise au milieu des siens, en bénissant chaque jour le ciel de lui avoir donné un pareil gendre.

Mme Dailly ne partageait pas la reconnaissance de son mari, comme nous l'avons vu dans une de ses précédentes lettres à Isabelle. Elle aurait voulu rester à Paris, y faire grande figure.

« Ce serait bien le moins, quand on a un gendre baron et millionnaire, » disait-elle les jours de pluie.

Car, ces jours-là, la campagne lui paraissait odieuse, et patauger en sabots dans un jardin « grand comme un mouchoir de poche » lui semblait tout à fait déplacé.

« Isabelle a un parc, » ripostait-elle aux exhortations de son mari à la vertu de patience, « et, quand il lui plaît de sortir,

elle n'a qu'à sonner pour faire atteler sa voiture à deux et quatre chevaux, si bon lui semble.

— Mais, ma bonne amie, » répondait humblement M. Dailly, « ce n'est pas vous qui avez épousé le baron de Reichausen, et, par conséquent, vous ne pouvez prétendre.....

— Hélas ! » soupirait Mme Dailly en levant les yeux au ciel, « plût à Dieu que ce fût moi ! Les choses iraient autrement pour tous. »

XXXIV.

Les fêtes de Noël amenèrent pour Isabelle quelques distractions charitables. Elle se plut à porter ses présents dans les plus pauvres chaumières, et fit dresser dans la grande salle du château un gigantesque arbre de Noël, où chaque enfant trouva des jouets et des friandises pendant que les mères décrochaient de bons vêtements bien chauds, des couvertures, des jambons, du sucre, du café, etc., etc.

Mais, pendant qu'elle se livrait à ces soins compatissants, elle ne pouvait détourner un instant sa pensée des hécatombes humaines

qui s'accomplissaient sur le sol de sa patrie. Que de ruines! que de villes incendiées, de champs ravagés, de maisons détruites! Quel océan de sang humain! quelles montagnes de cendres! quelles mers de larmes! que de deuils dans les familles! que de martyrs obscurs, de victimes succombant en silence!

Et elle priait sans cesse, offrant à Dieu les angoisses de son cœur; car elle savait que les souffrances sont aussi une prière, comme l'a dit un grand poète.

Un jour, la veille du 1er janvier, Isabelle vit arriver un mystérieux paquet à son adresse. C'était une pelisse de martre zibeline d'une richesse inouïe; la fourrure était de celles réservées d'ordinaire aux princes des cours souveraines. Elle venait directement de Saint-Pétersbourg.

« A la bonne heure, » dit Cyprienne après le déballage, « voilà qui garantira bien madame la baronne du froid dans ses courses matinales.

— Je ne puis accepter le présent d'un donateur anonyme, » répondit Isabelle.

« Même si c'était monsieur le baron?...

— Tu rêves, enfant. Crois-tu que mon mari ait le temps de penser à pareille chose au milieu de cette horrible guerre?

— Madame, monsieur le baron est homme à penser à tout à la fois. D'ailleurs, avec de l'argent, — et il n'en est pas ménager, — on se tire facilement d'affaire en toutes choses.

— Si je pouvais te croire! » murmura Isabelle, toute songeuse, en repliant elle-même la précieuse fourrure dans sa caisse avec le plus grand soin.

Le soir Cyprienne revint à la charge : elle affirmait cette fois que la pelisse avait été commandée pour sûr par M. le baron.

« Célestin a deviné au premier mot, » dit-elle, « et Madame sait bien que Célestin a le flair d'un chien de chasse quand il s'agit de ce qui intéresse sa maîtresse. »

Sans doute qu'Isabelle se rangea à cet avis; car, le lendemain matin, elle revêtit sa pelisse pour se rendre à la messe, et telle était sa foi en la perspicacité de son frère de lait que non seulement son corps, mais son cœur fut réchauffé par le royal manteau.

Les jours passaient donc, et Isabelle comptait anxieusement les heures lorsqu'un nouvel incident vint ranimer ses douleurs patriotiques.

Le curé catholique de la petite paroisse où elle se rendait chaque jour lui fit passer un journal autrichien dans lequel on avait reproduit les fragments d'une chronique tout intime, sortie de Paris par ballon, et communiquée au journaliste par nous ne savons quelle indiscrétion.

. . . .

« Pour tous, » disait cette chronique, « ce premier janvier aura été bien douloureux, et les tortures morales, que nous subissons depuis trois mois et demi par la séparation et les incertitudes de toutes sortes, se seront décuplées aujourd'hui par le retour vers les joies passées.

« D'ordinaire, ce premier jour de l'an est une fête pour tous. Les uns donnent, les autres reçoivent; les amis se visitent, les familles se réunissent en de gais repas; les boutiques étincellent, et ceux qui ne possèdent rien ont au moins la joie de voir et d'admirer.

Dans les rues, sur les boulevards, on se presse, on se heurte, à pied, en voiture, chargés de paquets et de bonbons. Les marchands sourient de leur plus doux sourire, les pauvres ont le droit de tendre la main partout, et les petits enfants se plongent dans l'extase à la vue de leur polichinelle et de leur poupée.

« Pauvres innocents! Il y a bien encore pour eux les joies qui les ravissent, et ce sont, je crois, les seules étrennes données au commencement de cette triste année, mais le lait manque, et leurs petites vies sont moissonnées chaque jour.

« J'ai rencontré, rue Vavin, en quelques secondes, trois petites bières qui s'en allaient du côté de Montparnasse. C'est bien aujourd'hui que se trouve déjà réalisée la terrible prédiction de l'Évangile : Malheur aux femmes qui seront enceintes ou nourrices en ce temps-là!

« Et cependant Paris a fait bonne contenance. Profitant d'un rayon de soleil qui réchauffait l'air glacé la veille encore, la population en habits de fête remplissait les rues et les boulevards. Les marchands avaient

fait de modestes étalages qui témoignaient leur patiente bonne volonté.

« Chez Gross, le grand confiseur de notre quartier, on vendait je ne sais quel étrange mets sous le nom de nouveau produit alimentaire. — Cela avait grand succès. — Tout le long des trottoirs, de petits revendeurs étalaient sur l'asphalte leurs marchandises peu engageantes. Il y avait de tout : des bazars en plein vent à dix centimes, des faiseurs de crêpes ou de gaufres fabriquées avec je ne sais quelle farine fantastique, du saucisson de cheval, et jusqu'à de petits cotrets microscopiques, denrée rare et précieuse par ces rudes jours de froid où le combustible manque.

« Est-il possible ! C'est là ce grand Paris, si merveilleux de recherches et de luxe, où semblaient affluer toutes les richesses de la terre.

« O noble pauvreté ! O saint dénûment, patiemment subi pour l'amour et le salut de la France, combien je te préfère aux insolents triomphes de cette orgueilleuse exposition, pendant laquelle nos ennemis constataient jusqu'à quel degré d'avilissement le luxe le plus insensé qui engendre la corruption nous

avait fait descendre! Aujourd'hui, privé de tout, séparé de tous, Paris, sous la main de Dieu et sans en avoir conscience encore, expie son coupable passé et se prépare, je l'espère un avenir réparateur.

« Quelle que soit l'issue de la terrible lutte qui paraît toucher à son dénoûment, nous en sortirons meilleurs pour avoir souffert, et une France nouvelle s'élèvera de ses ruines, consacrée par des vertus douloureusement acquises et par des sacrifices généreusement acceptés.

« Pendant ce temps, le bombardement continue; des détonations formidables ébranlent parfois les vitres : mais personne n'a peur, personne ne songe à la possibilité de se rendre. Comme me le disait ce matin notre brave portière, mieux vaut manger du pain et boire de l'eau que d'ouvrir les portes.

« Le rapport officiel annonce que l'ennemi a augmenté ses batteries de gros calibre et a rapproché plusieurs d'entre elles de nos points d'attaque. Les projectiles sont arrivés hier en assez grand nombre à Groslay, Droney, Bobigny, Bondy, Noisy-le-Sec. Heureusement,

très peu de blessés, quelques dégâts matériels.

« Le temps se radoucit : quel bonheur pour mon cher frère, de garde aujourd'hui à la barrière d'Italie ! Heureusement il a pu revenir pendant une heure pour dîner avec nous. Sans cela, notre commencement d'année aurait été tout à fait lamentable.

« 2 *janvier*. — La nuit dernière, il y a eu plusieurs attaques contre nos avant-postes. A Bondy, une assez forte reconnaissance ennemie qu'on avait laissée s'avancer a été reçue par une violente décharge, et elle s'est retirée avec pertes. A Ruel, même sort pour une patrouille. Le bombardement a continué sur les forts de l'est : peu de tués, quelques blessés; le soir, en nous rendant à la salle Cujas pour la soirée patriotique, nous entendions ces sourdes détonations qui ne troublent plus personne. Elles n'ont pas empêché la gaieté, du meilleur aloi, de régner dans cette petite fête de bienfaisance d'un genre tout nouveau.

« On ne voyait qu'uniformes, gardes nationaux, mobiles et lignards, comme on dit maintenant, mais la garde nationale dominait;

c'était elle qui avait organisé cette *soirée dramatique et musicale* et qui en faisait tous les frais : chants, comédie, déclamation, on la retrouvait partout.

« C'était un garde national qui soignait les lampes au pétrole, un autre qui servait de machiniste; les uns plaçaient les spectateurs, d'autres quêtaient; on voyait des bidons, des sacs militaires, des fusils même; tout parlait de guerre dans cette honnête réunion qui ne ressemblait en rien aux plaisirs des Parisiens de la Babylone d'autrefois. — Tout était sain, bon à voir et à entendre; l'œil, l'oreille ne se sentaient pas choqués à chaque geste, à chaque mot.

« J'étais heureuse de constater ce réel changement, rien *à la Thérésa;* plus de ces ignobles chansons qui couraient les rues; plus de ces propos équivoques, bonheur de la populace. L'*honnête* reprenait son empire et paraissait aussi amusant que les exhibitions du vice.

« On a dit beaucoup de vers d'une médiocre composition, mais la pensée dominante a soulevé tous les applaudissements.

C'était toujours l'amour de la patrie, la résistance *quand même*, l'expulsion de l'étranger, le salut de la France par sa capitale; toutes les mains battaient, tous les yeux se mouillaient de larmes lorsqu'on parlait de morts, de dévouement, de sacrifice, et j'étais bien émue moi-même en voyant ces braves gens, soldats depuis hier et prêts à braver tous les dangers plutôt que d'ouvrir à l'ennemi l'enceinte sacrée qui résiste depuis cent huit jours à ses armées victorieuses.

« Oui, vraiment, ce peuple est redevenu grand, et l'épreuve, toute rude qu'elle semble, est un bienfait de Dieu et une marque nouvelle de sa providence.

« 3 *janvier*. — L'ennemi a concentré sur le fort de Nogent un feu très vif qui n'a occasionné aucun dégât. Un seul homme blessé légèrement. — On travaille activement dans les forts. Six cents bombes ennemies ont été lancées.

« Fête de sainte Geneviève, et commencement de la neuvaine. J'aurais voulu une manifestation publique et solennelle, la châsse de la sainte promenée dans nos rues en

deuil, comme on le faisait aux époques de foi dans les grandes calamités publiques.

« Malheureusement aucune voix ne s'est élevée, aucun ordre n'a été donné; mais la population a deviné qu'il lui fallait chercher son salut sur cette montagne, témoin de tant de prodiges. Comme autrefois, elle est accourue en foule vers la vierge de Nanterre, et pendant toute la journée on a fait *queue* pour aller vénérer les reliques de l'humble bergère, patronne de Paris et des Gaules. J'ai admiré le recueillement, la piété de cette foule immense, et l'espoir m'est rentré dans l'âme en la voyant prier.

« O Geneviève, détournez encore une fois le glaive levé sur nos têtes, intercédez auprès de Dieu pour cette ville de Paris qui vous fut si chère. Comme autrefois, les barbares nous assiègent; comme autrefois, ils sont prêts à nous inonder. Vous qui avez vaincu le Fléau de Dieu par votre céleste influence, ne nous abandonnez pas aujourd'hui.

« Paris vous invoque, Paris vous appelle. Le laisserez-vous périr?

« 4 *janvier.* — Toujours sans nouvelles de France! Hélas! oui, on peut bien dire de France : Paris vit si seul, si isolé, si séparé de tout, qu'il semble qu'on soit dans quelque île lointaine, attendant un mot de la patrie, et la regardant de loin avec l'amour et les regrets du proscrit.

« Chère France! comme on aura appris à t'aimer et à te servir pendant ces cruelles épreuves!

« Le froid est toujours bien rigoureux, et nos pauvres petits pigeons, désorientés par la brume, aveuglés par la neige, ne retrouvent plus leur route dans le ciel désolé. Depuis le 17 décembre, l'un d'eux a apporté la dernière dépêche officielle, datée du 14; aucun de ces gentils courriers ne nous est revenu.

« Qui sait quels heureux messages ont pu être attachés sous leurs ailes? Quelles promesses de délivrance ils ont été chargés de nous apporter? Mais les oiseaux de proie du ciel, et les Prussiens, ces oiseaux de proie de la terre, pourchassent à l'envi nos innocents messagers; ils détruisent ceux qui re-

trouveraient leur chemin à travers les espaces neigeux.

« Voilà donc vingt jours que nous sommes haletants, anxieux, dévorés d'inquiétudes. Jamais encore, dans notre vie d'assiégés, il n'y avait eu une période de silence si longue.

« Malgré tout, cependant, des bruits de victoires arrivent jusqu'à nous; des fragments d'un *Times* du 24 décembre, les indiscrétions de quelques agents diplomatiques qui n'ont pas su retenir une exclamation, un geste, ou un regard, mieux que tout cela, *le Moniteur* prussien de Versailles lui-même, nous donnent des espérances que nous n'osons caresser de peur de les voir s'envoler comme tant d'autres illusions. — La feuille ennemie laisse percer malgré elle de certaines inquiétudes; on ne sait rien depuis le 20 décembre sur l'armée de Frédéric-Charles; le corps du prince de Saxe se serait détaché de la ligne d'investissement pour aller au secours de Manteuffel; notre armée de la Loire qu'on avait représentée tant de fois comme défaite, anéantie, en déroute, est toujours là

prête à se battre, plus forte le lendemain d'une bataille que la veille, dit *la Gazette de la Croix* de Berlin.

« Aussi, malgré le froid, malgré les efforts perfides des traîtres soudoyés par l'ennemi, malgré le bombardement, chacun croit à la résistance.

« A l'heure où j'écris, — onze heures du soir, — les détonations sont formidables et incessantes; elles ont fait trembler les vitres toute la soirée. — Nous avons fait néanmoins notre partie habituelle de whist.

« 5 *janvier*. — On dit que la mortalité est effrayante; 2,788 décès à Paris la semaine dernière. Nous sommes entourés de malades. — La petite concierge de la Sorbonne est morte. Louise est à l'hôpital avec une fièvre typhoïde compliquée. Mme Collin a eu la petite vérole volante. A son âge, elle s'en est très bien tirée, tandis que la cuisinière, jeune et forte, a été frappée à mort dès le premier jour par la petite vérole noire.

« Il faut absolument que sainte Geneviève nous aide dans ces calamités qui nous écra-

sent. — On la prie bien pourtant! — Ce matin, son tombeau, étincelant de la lueur de mille cierges, était entouré de suppliants de tout âge et de tout sexe.

« Beaucoup de femmes du peuple apportaient là des objets d'habillement de soldats à faire toucher à la châsse miraculeuse; elles s'agenouillaient pieusement et se relevaient, sinon consolées, du moins fortifiées par la foi et l'espérance.

« A mon tour, j'ai fait poser mon chapelet sur la pierre du tombeau, et j'ai recommandé à sainte Geneviève tous ceux qui me sont chers.

« Pendant ce temps, la canonnade continuait; elle n'a pas cessé depuis hier au soir; néanmoins on paraissait fort tranquille à l'église et sur la place.

« Il faisait un froid terrible : 12 degrés. J'ai rencontré beaucoup de femmes rapportant courageusement de très loin les quelques bûches données en ration par la municipalité. On vend du bois vert, provenant de Boulogne et de Vincennes. — Pauvres belles promenades! La joie et l'orgueil des Pari-

siens! On les abat petit à petit pour empêcher la population de mourir de froid.

« C'est encore un sacrifice à faire, mais nous ne les comptons plus. — On voit d'un œil sec s'amonceler les ruines et les désastres. Le seul vœu, le seul désir, la seule espérance, est le salut du pays.

« Ainsi donc ces allées ombreuses, ces taillis épais, ces avenues imposantes où se promenaient dans tout leur luxe les heureux du jour, vont passer en détail, pour les réchauffer quelque peu, dans la cheminée du pauvre et de l'artisan.

« Paris va perdre sans retour sa couronne de verdure. En revanche, elle s'en tresse une, plus glorieuse, plus durable : une couronne immortelle d'honneur et de vaillance.

« *Au soir.* — Triste fin de journée. A quatre heures, je m'apprêtais à sortir lorsque l'aumônier se présente à notre porte, insiste pour entrer, et m'avertit après un court préambule qu'il ne faut pas descendre dans la rue, que c'est fort dangereux, car on signale l'arrivée de bombes et d'obus, tout près de nous, rue Gay-Lussac, rue des Ursulines, rue Daguerre.

« En même temps Modeste se présente terrifiée. Une bombe venait de tomber dans la cour de la maison, rue des Feuillantines, 82; mais elle n'avait blessé personne, seulement l'émoi était grand, et elle a eu bien de la peine à gagner sa chambre.

« Combien je bénis Dieu que maman ait consenti à quitter Paris! Quel aurait été son effroi à la vue d'un pareil sinistre! Je dois avouer ici que ma première impression fut fort désagréable. Je renonçai à sortir, regrettant amèrement l'absence de mon frère qui était parti sans inquiétude, et qui pourrait se trouver exposé à un danger qu'il n'avait pas prévu. Je me mis à genoux, mon chapelet à la main, m'attendant toujours à voir entrer par le plafond ou par la fenêtre quelqu'un de ces terribles visiteurs.

« Le bruit était assourdissant, les vitres tremblaient, et, par instants, il semblait que la maison allait être renversée. Je restai ainsi environ une heure; puis, le courage me revint et je me décidai à aller aux renseignements.

« Pas de panique au dehors. Chacun mar-

chait gravement, comme à l'ordinaire; l'église était pleine de monde; on venait faire la prière du soir devant l'autel de sainte Geneviève. On priait de bon cœur, mais sans effroi.

« Là, mon âme se releva tout à fait; je me dis qu'il était impossible qu'il nous arrivât une catastrophe réelle pendant ces cinq jours de la neuvaine, et je nous confiai tous à la puissante sainte qui a déjà tant de fois montré aux Parisiens son amour et sa puissance.

« O céleste gardienne de Paris, ne permettez pas que la montagne qui porte votre nom devienne un point vulnérable, accessible aux projectiles meurtriers de l'ennemi qui a juré notre perte. Dïeu vous a établie protectrice de cette grande cité ; priez-le pour votre peuple, et sa colère fléchira.

« A onze heures on n'entend plus que de rares coups de canon. Espérons que la nuit sera tranquille.

« 6 *janvier*. — Jour des Rois. Hélas! encore une fête qui se passera dans les alarmes. Combien en avons-nous vu ainsi depuis cinq mois, qu'on n'a pu célébrer, tant les cœurs

étaient tristes ! Et l'Assomption, et la Toussaint, et Noël surtout, cette fête de l'espérance et de la promesse ! Et le premier jour de l'an ! Aujourd'hui, voici les Rois sans la galette traditionnelle, sans les toasts populaires. Comment faire de la galette sans œufs ni beurre ? et comment trinquer joyeusement quand le choc des verres serait accompagné par la voix du canon ? — Le réveil cependant a été moins triste. Dégel complet. Temps doux et charmant, qui ferait rêver du renouveau s'il nous était permis d'avoir des pensées printanières. Au moins la moitié de Paris ne tremblera plus de froid, et la misère paraîtra moins dure à supporter sous ce ciel bleu éclairé par un brillant soleil. Puis, peut-être que les pigeons vont pouvoir se remettre en route et nous apporter quelque bonne nouvelle. En attendant les bombes ont continué à pleuvoir dans notre quartier. Françoise est rentrée à dix heures ce matin, tout effarée, toute rouge, les yeux lui sortant de la tête.

« J'en ai vu une, » criait-elle à tue-tête, « j'en ai vu une. »

« En traversant le Luxembourg, elle avait

entendu un sifflement dans l'air ; le factionnaire avait crié : « A plat ventre, mes enfants ! » et elle s'était étendue tout de son long plus morte que vive, ne se relevant que bien longtemps après lorsqu'elle avait entendu l'explosion du terrible projectile qui avait éclaté sur les baraques d'ambulance du Jardin botanique. Chacun aujourd'hui faisait son récit plus ou moins dramatique. En somme on paraissait peu effrayé.

« Ce matin on a enterré le jeune B..., lieutenant des mobiles bretons ; il avait été blessé à Champigny. Amputé d'un bras, il avait survécu un mois à cette mutilation accompagnée d'horribles souffrances. C'est l'ambulance du Théâtre-Français qui l'avait recueilli. Toutes les actrices de ce théâtre montrent là un grand zèle ; M[lles] Favart et Jouassain quittent peu le chevet de leurs malades installés dans le foyer particulier des acteurs. Singulière transformation ! Presque tous les théâtres de Paris ont ainsi ouvert leurs portes aux victimes de la guerre : les lieux consacrés au plaisir sont sanctifiés par la souffrance, et Dieu veut bien sortir de ses temples pour se

laisser porter en viatique suprême à ceux qui vont entreprendre le dernier voyage. — Il est onze heures ; la canonnade, qui avait été peu distincte dans le jour, devient très violente. Nous allons passer une vilaine nuit.

« 7 *janvier*. — Nous voici à la fin du treizième jour de bombardement, et je suis étonnée de la tranquillité générale, sans parler de la mienne qui m'étonne plus encore. Chacun va à ses affaires, à son travail ou à sa faction sans plus se préoccuper de ce qui peut descendre du ciel d'un instant à l'autre. Plusieurs de nos voisins ont quitté leurs maisons trop exposées déjà, et se sont mis à l'hôtel. Puis, nous avons à choisir entre trois abris :

« 1° Le salon et ses dépendances qui tournent le dos à la direction dangereuse ;

« 2° La cave ;

« 3° L'appartement de ma tante, rue de Lille.

« Mais l'un ou l'autre de ces déménagements nous ennuierait fort et nous restons où nous sommes jusqu'à signification de congé par un obus en personne. Rien n'est changé à notre vie intérieure si ce n'est ce vacarme assour-

dissant qui fait trembler nos vitres et nous empêche parfois de dormir. J'avoue que, la nuit, ce tonnerre incessant qui vous fait bondir sous vos couvertures est lugubre au dernier point; mais, avec le jour, toute terreur s'en va et l'on vaque à ses affaires comme si l'on n'était pas entouré de 300,000 ennemis, ou plutôt de 300,000 geôliers.

« La population de Paris est surprenante : on dirait qu'elle a toujours vécu dans ces alarmes. Malgré les menaces terribles contenues dans chaque coup de canon qui résonne, les femmes vont aux provisions comme de coutume, et passent de longues heures à faire queue, car, hélas ! on fait queue pour la boucherie, queue pour le pain, queue pour le bois, et même queue pour l'eau. Le froid excessif de ces derniers jours avait gelé les réservoirs et les conduits, et, un beau matin, Morel nous a annoncé qu'il n'y avait plus une carafe d'eau dans la maison. Grand émoi chez nous. J'ai envoyé provisoirement casser de la glace, assez sale, dans le petit bassin du jardin, et plus tard on a pu s'en procurer au Collège de France.

« O pauvre Paris, manquant de tout, tu auras donc connu toutes les privations et toutes les misères pendant ces tristes jours! On dirait que le Seigneur se plaît à verser sur toi, jusqu'à la dernière goutte, la coupe de ses colères.

« 8 *janvier.* — On est toujours sans nouvelles, mais toujours plein d'espoir. Les quarante-huit heures de beau temps qu'il vient de faire permettaient de compter sur le retour d'un pigeon; aussi depuis avant-hier deux millions d'âmes sont suspendues pour ainsi dire à l'aile de ce modeste oiseau qui aura joué un rôle si important dans le siège de Paris.

« Les journaux parlent tous de victoire. Qui a pu faire naître ces heureux bruits? S'ils sont vrais, comment ont-ils réussi à passer pardessus les lignes prussiennes? Personne ne sait rien de positif, mais tout le monde se sent le cœur plus léger. On prête à peine une oreille distraite à la terrible canonnade qui ne cesse pas, aux bombes et aux obus dont l'explosion dans nos rues et sur nos places se fait entendre depuis hier à de trop fréquents

intervalles ; ce qu'on écoute, c'est la marche de Faidherbe, de Chanzy ou de Bourbaki, qu'on croit distinguer dans le lointain, c'est le bruit de nos clairons français, c'est le pas de notre cavalerie, ce sont les sourds grondements de notre artillerie victorieuse.

« Voilà ce qui fait battre tous les cœurs, bien plus que les coups répétés des batteries ennemies.

« *Lundi 9 janvier au matin.* — Quelle nuit! Il était dix heures moins un quart; chacun s'était retiré dans sa chambre comptant bien dormir ; je lisais un gros livre de biographies, et j'en étais à Balzac l'ancien (jamais je n'oublierai ce Balzac), lorsque je crois entendre un bruit étrange qui semblait venir expirer à ma fenêtre.

« Ce bruit ressemblait à un long sifflement et ne répondait à aucun des sons connus auxquels je cherchais à le comparer. Comme je n'avais aucune inquiétude toute faite, je m'imaginai que ce pouvait bien être les applaudissements de la soirée patriotique qui avait lieu dans notre salle Cujas. Mais ce bruit redoublant, augmentant de minute en minute

et étant parfois suivi d'une explosion formidable que je prenais d'abord pour un coup de canon arrivant là par un hasard étrange ou comme un énergique bravo, je finis par comprendre la vérité : c'était le bombardement qui arrivait jusqu'à nous.

« Je me levai à la hâte et courus prévenir les miens. On écoute quelques instants sans rien entendre : on se rit de moi et chacun retourne se coucher. Force me fut donc de reprendre mon Balzac après avoir recommandé mon âme à Dieu : je m'imposai la contrainte de lire pour ne pas me laisser aller à mes terreurs, mais la pensée n'était guère à la littérature. A toute minute, le sinistre sifflement arrivait expirer à mes vitres comme s'il se trouvait arrêté par cette frêle barrière ; puis l'explosion, de plus en plus terrible ne se faisait pas attendre.

« Enfin, à minuit, une détonation formidable ébranle toute la maison. C'était sans doute le premier obus tombé dans la cour où l'on a retrouvé des éclats pesant seize livres. Cette fois, je n'eus besoin d'éveiller personne.

« — Vite, » criait chacun, « réfugions-nous au salon. »

« La terreur fut grande, mais il n'y eut ni cris ni tumulte. Nous prîmes nos matelas et nos couvertures et en cinq minutes nous étions tous installés dans le salon devant un grand feu allumé à la hâte.

« Là, jusqu'à trois heures du matin, nous restâmes groupés autour de la cheminée, comptant d'abord la détonation lointaine, puis le sifflement, puis l'explosion. Petit à petit le courage nous revint, si bien que la faim nous prit.

« On retourna prestement du *côté des obus* chercher ce qui restait au garde-manger de notre triste dîner, et nous savourâmes une friture froide d'osséine que la faim fit trouver excellente. A quatre heures nous dormions tous aux sons de cette abominable musique, et, jusqu'à huit heures, la fatigue l'emporta sur les inquiétudes qui nous assaillaient l'esprit. Les nouvelles du matin furent effrayantes : sept obus avaient éclaté sur la Sorbonne, l'un au pied même des fenêtres de Mme M...; deux à Louis-le-Grand; au moins deux cents dans le

Luxembourg; enfin, pour comble d'horreur à ces funestes récits, les deux petites-nièces de M. L... avaient été broyées dans leur lit, à côté de chez nous, rue Victor-Cousin, à dix heures et demie du soir. Leur malheureuse mère venait de les coucher ensemble, et c'est dans les bras l'une de l'autre que les innocentes créatures ont été frappées par cette horrible mort sous les yeux de leurs parents. Ils sont fous de douleur.

« O monstruosité! il se trouve de nos jours un roi, un père de famille, un vieillard dont les heures sont comptées, et qui, pour assouvir son ambition effrénée, commet une série d'atrocités devant lesquelles l'histoire reculera. Il a pu dormir, pendant cette lugubre nuit, le barbare Allemand qui a donné l'ordre de tirer sur cette population inoffensive !

« Ce n'est plus aux remparts, aux forts ni aux redoutes que Guillaume s'attaque; c'est à la couche du blessé, c'est au berceau de l'enfant, c'est à l'asile du vieillard, au foyer de la famille. Eh bien, que tout ce sang innocent retombe sur lui, et que tant de jeunes victimes plaident pour nous devant Dieu irrité.

« Les Parisiens se montrent admirables sous cette pluie de fer et de feu. Elle ne peut affaiblir les courages; elle augmente, avec l'envie de la vengeance, le désir de combattre. Les femmes ne gémissent pas. Personne ne songe à la possibilité d'une capitulation. Dieu soit loué! La grande ville est digne de sauver le pays et elle le fera avec l'aide de la Providence.

« *Adjutorium nostrum in nomine Domini.*

« *Onze heures.* — Une immense consolation après les heures de cette épouvantable nuit. Enfin, un pigeon est arrivé et les nouvelles sont bonnes, contenues dans deux dépêches : l'une est du 23 décembre, datée de Lyon, et l'autre de Bordeaux, du 4 janvier. La première dit :

« Les Prussiens, sans avoir rien éprouvé « qui ressemble à une défaite, paraissent « démoralisés. Ils commencent à éprouver « une grande lassitude, on leur tue beaucoup « de monde de tous côtés. Belfort est appro- « visionné pour huit mois. Bourbaki est dans « une excellente situation et effectue en ce « moment une manœuvre dont on attend les

« meilleurs résultats. Chanzy a fait lâcher
« prise aux Prussiens et, depuis le 16, s'occupe
« à refaire ses troupes fatiguées par tant de si
« honorables combats. Il reprendra l'offensive
« sous peu de jours. Le Havre est tout à fait
« dégagé ; les Prussiens ont même abandonné
« Rouen après l'avoir pillé. Les forces de
« Manteuffel se portent vers Amiens pour
« barrer le passage à Faidherbe. Nous aug-
« mentons tous les jours notre effectif. »

« La dépêche du 4, bien moins explicite, est plus heureuse encore et de beaucoup :

« Aujourd'hui 3 janvier, écrit Faidherbe
« à guerre, bataille sous Bapaume, de huit
« heures du matin à six heures du soir. Nous
« avons chassé les Prussiens de toutes les po-
« sitions et de tous les villages. Ils ont fait
« des pertes énormes, et nous, des pertes
« sérieuses. »

« *Mardi* 10 *janvier*. — La nuit a été calme pour nous ; réfugiés dans le salon, nous y avons bien dormi ; le bruit des obus n'arrivait pas jusqu'à nous. Toute la maison cependant était dans les caves. Nous avons passé la journée à arranger notre refuge : sommiers

par terre pour le dortoir, table et service pour la salle à manger, tout se passe là. Nous avons déménagé nos meubles; tout est l'un contre l'autre, mais en sûreté relative. Il faudra décidément, ce soir, descendre à la cave. Il y a encore eu de nombreux accidents. Henri nous a écrit, et nous avons pu faire partir pour sa pauvre mère un courrier chargé de mille ingénieux et tendres mensonges pour essayer de la rassurer. Quelles doivent être ses angoisses en lisant les récits des journaux! Notre arrondissement est l'un des plus frappés, et le Panthéon, le Luxembourg, la Sorbonne sont cités à tout instant. Que Dieu nous vienne en aide et qu'il donne le succès à nos pieuses supercheries!

« *Deux heures du matin, à la cave.* — Nous y voilà; dès sept heures, à peine si nous sortions de table, le bombardement recommençait, et il fallait vite descendre. Les lits étaient faits, le poêle tout prêt à allumer; dans la journée, cet asile avait paru charmant, mais le soir, au bruit des projectiles qui passaient en sifflant, il nous semble lugubre. Albert G... vint nous voir au mo-

ment où nous entrions en cave, et il resta une heure avec nous auprès de notre petit poêle, les pieds sur des bûches pour nous préserver de la froidure du sol. Nous avons fait notre partie de whist après son départ, le cœur bien serré. Il me semblait que j'étouffais, et cette nuit s'annonçait lugubre et éternelle. Puis, j'avais mille craintes : nos sacs de terre, confectionnés par Modeste et posés la veille, ne sont-ils pas dérangés devant les soupiraux? Et si le feu prenait dans l'immense amas de bois de boulangerie qui remplit le corridor au fond duquel nous sommes? Et l'asphyxie par le poêle? Nous parlions tout bas malgré nous, et nous n'entendions que mieux les explosions incessantes. Deux cent vingt-huit ont déchiré nos oreilles jusqu'à deux heures du matin. Cela paraît se calmer, mais je ne puis me décider à gagner mon sommier. Ils dorment tous. Françoise a quitté sa charrette où elle avait les reins brisés, mais où elle avait tenu à se hisser par crainte des rats, et elle a étendu son matelas à mes pieds. La voilà qui ronfle aussi; j'aimerais bien pouvoir faire comme elle.

« 11 *janvier.* — Le réveil a été triste dans notre cave où n'arrive pas le plus petit rayon de lumière par le soupirail blindé. A huit heures, il a fallu se lever à la clarté de la lampe sombre. On se serait cru dans les sombres cachots du moyen âge sans le petit poêle chaud encore du grand feu entretenu une partie de la nuit, et sans les quelques recherches de confort que nous avons introduites dans notre demeure souterraine. Après avoir attentivement prêté l'oreille aux bruits du dehors, nous nous sommes hasardés à quitter notre abri, sans le moindre risque il est vrai, car depuis six heures le bombardement avait cessé. Avec quelle joie nous revoyons la lumière et notre appartement en plein jour! Avec quelle avidité on a couru aux nouvelles, Morel m'a apporté un éclat d'obus trouvé dans la seconde cave; il n'a fait de mal à personne. Sauf lui et le lampiste qui veillaient pour la sûreté générale, tout le monde a passé comme nous la nuit dans les caves. La journée aurait été tranquille sans nos inquiétudes pour Charles, de garde aujourd'hui à la barrière d'Italie.

C'est avec un douloureux serrement de cœur que je l'ai vu partir pour ce poste qui peut être si dangereux. Il nous a promis de nous envoyer de ses nouvelles dans la soirée.

« *4 heures du soir.* — Le message attendu est arrivé de bonne heure. Tout va bien. Charles est au bastion 89 qui n'est pas menacé. Sa faction s'est faite sans encombre. La consigne lui a été donnée d'entrer dans les casemates dès cinq heures; ils seront à l'abri des projectiles et même du froid, qui est redevenu assez intense après deux journées de neige. »

Isabelle avait fini sa lecture. Le journal lui tomba des mains, pendant qu'elle restait plongée dans un recueillement profond. Cette chronique intime, si émouvante dans sa simplicité, l'avait remuée jusqu'au fond de l'âme. Elle aussi se prenait à espérer!

Et cependant, comme ses espoirs étaient difficiles à concilier! En faisant des vœux pour la France, n'en faisait-elle pas contre son mari?

« Dieu est assez puissant pour arranger tout cela, » pensa-t-elle.

Elle se leva, et marcha vers la fenêtre dont elle souleva le rideau.

Le ciel était éclairé par une lune brillante. Elle jetait de vifs reflets sur le paysage blanc de neige, et semblait sourire à travers les branches argentées des arbres de la forêt.

La plaine présentait aux regards un immense tapis, un linceul sans fin.

« Quel vaste champ de bataille cela ferait! » se dit Isabelle, l'esprit plein des souvenirs de sa lecture. « Peut-être en France, à cette heure même, la neige se teint-elle du sang de milliers de créatures. Peut-être mon mari.....! »

Elle frissonna. C'était lui qui conduisait pour une part ces soldats sans merci, attendant impatiemment sans doute que la grande capitale fût livrée aux horreurs de la famine...

Elle voyait sous le casque son visage altier, sa physionomie belliqueuse, et il lui sembla alors qu'il ne pouvait plus rien y avoir désormais de commun entre elle et lui.

Tout à coup de violentes clameurs auxquelles se mêlait le bruit de quelques détonations se firent entendre dans le village.

Isabelle allait sonner pour envoyer aux informations, lorsque Cyprienne parut suivie de Célestin.

Celui-ci avait le visage décomposé; il avait couru et restait haletant, sans voix.

« Que se passe-t-il? » demanda Isabelle tremblante, « Parle donc!... Ne vois-tu pas que je me meurs d'inquiétude?...

— Ah! Madame, quel malheur! je ne puis encore y croire.

— Mon mari! » s'écria la jeune femme avec un tel accent d'angoisse que Cyprienne s'élança pour la soutenir, comme si elle s'attendait à la voir tomber en défaillance.

« Non, non, ma chère maîtresse, rassurez-vous; monsieur le baron se porte bien, du moins on n'a reçu aucune mauvaise nouvelle sur son compte. C'est Paris qui s'est rendu, voilà tout.

— Voilà tout, » grommela Célestin en fermant les poings pendant qu'Isabelle murmurait :

« Pauvre Paris! »

Un flot de larmes accompagna ces deux mots, puis Isabelle s'essuya les yeux, et,

s'efforçant de reprendre courage, elle se mit à questionner Célestin.

« Eh bien! Madame, répondit l'ancien soldat, f — i — fi — n — i — ni, tout est fini. »

Sa sœur lui poussa le coude d'un air de reproche.

» Je m'exprime mal et j'en demande pardon à Madame la baronne, mais ce n'est pas ma faute : je ne sais plus ce que je suis, ni ce que je dis! Une pareille tuile sur la tête quand on ne s'attend à rien !

— C'était pourtant bien prévu, mon pauvre Célestin, » dit doucement Isabelle.

« Pas par moi toujours, Madame la baronne. Depuis que je suis au monde, j'entends dire que Paris est imprenable avec ses fortifications. Quant aux Parisiens, je les connaissais pour de fameux lapins, et je n'imaginais pas qu'ils consentiraient jamais à rendre leur ville.

— La faim vient à bout des plus fiers courages, mon ami. Les assiégés ont épuisé toutes leurs ressources; on ne nourrit pas deux millions d'âmes avec du patriotisme seulement.

— C'est vrai, c'est vrai, Madame la baronne, je ne suis qu'un pauvre fou; mais que voulez-vous! c'est plus fort que moi. Quand j'ai vu leurs réjouissances au village, que j'ai entendu leurs pétards, leurs propos insultants, quand j'ai vu les aubergistes préparer leur choucroute, dépendre leurs jambons et leurs vilaines saucisses, percer leurs tonneaux de bière, tout cela pour faire boire et manger à la ruine de la France, le cœur s'est soulevé dans ma poitrine et, sans penser à ce que je faisais, je leur ai crié :

— Canailles que vous êtes, nous aurons notre tour un jour comme nous l'avons eu à Wagram.

— Imprudent! » murmura Isabelle.

« Ah! Madame, ceux qui étaient là n'ont pas compris, à ce que je crois. Enfin, la guerre est finie, puisque l'armistice est signé, dit la dépêche, et monsieur le baron va revenir : ce sera un dédommagement pour Madame la baronne. »

Isabelle, restée seule, se répéta les dernières paroles de Célestin en interrogeant son cœur.

Ce pauvre cœur était livré à tant d'émotions tumultueuses et diverses, qu'elle ne savait plus ce qu'elle devait craindre ou espérer.

Après ses actions de grâces à Dieu pour la fin de cette guerre sanglante qui avait épargné son époux, elle se demanda ce qu'il allait advenir d'elle.

Reviendrait-il immédiatement après la paix, ou resterait-il avec les troupes d'occupation?

Mais non, il faisait partie de l'état-major du nouvel empereur et rentrerait en Prusse à sa suite. Elle devait donc s'attendre à le voir bientôt.

Autre question : devait-elle retourner à Berlin ou attendre ses ordres?

Elle attendrait dans l'exil qu'il lui avait assigné, lui seul pouvait y mettre fin. Mais comme cette attente allait être longue!

A partir de ce jour, Isabelle dévora à grand renfort de dictionnaires tous les journaux qu'elle put se procurer.

Elle ne comprenait pas toute cette phraséologie pompeuse, elle ne pénétrait pas l'essence de ce lyrisme sanglant, mais elle devinait le principal.

Un jour elle vit passer devant la grille du château un officier suivi de quelques soldats. Leur uniforme la fit tressaillir. C'était la couleur bleue et jaune des hussards du baron.

On revenait donc déjà.....

Oui; le soir même, une voiture, éclaboussée jusqu'au haut de la caisse, entrait dans l'avenue au triple galop.

Isabelle s'élança à la fenêtre, puis descendit l'escalier comme par miracle, car ses jambes se dérobaient sous elle..... C'était lui !

Pâle, amaigri, vieilli, changé! Mais elle ne pouvait s'y méprendre. Cette haute stature, cette physionomie altière, ce geste impérieux, n'était-ce pas le baron de Reichausen?

Elle s'approcha toute tremblante. Lui ouvrirait-il les bras?

Non, il se borna à lui tendre une main qu'elle sentit glacée, et lui demanda de ses nouvelles comme s'il l'avait quittée la veille. — Aucune trace d'émotion sur ce masque impassible.

« Parlons de vous plutôt, » dit-elle en essayant de surmonter sa timidité.

« Oh ! moi, cela n'offre rien d'intéressant, » répondit-il. « Et d'ailleurs un soldat victorieux se porte toujours bien. »

Le mot sembla cruel à la jeune femme. Comment pouvait-il oublier dès cette première heure qu'elle appartenait à la nation vaincue?

Néanmoins elle fit un dernier effort.

« Et les enfants, comment vont-ils? »

Il la regarda d'un air étonné :

« Mais je pense qu'ils vont bien ; je comptais plutôt sur vous pour me donner de leurs nouvelles.

— Je croyais que vous aviez dû les voir à votre passage à Berlin.

— Je ne me suis pas arrêté; j'étais pressé d'arriver ici..... pour y donner quelques ordres importants, » ajouta-t-il après une seconde de silence.

Une heure plus tard, le baron repartait dans sa voiture qu'on avait à peine eu le temps de nettoyer.

Ses derniers mots à Isabelle furent pour la prier de venir le rejoindre, à Berlin, dès le commencement de la semaine suivante.

« Si cela vous convient, toutefois, » ajouta-

t-il avec une légère nuance d'ironie dans le ton et dans le sourire.

Si cela lui convenait!

Il n'avait donc pas deviné les battements joyeux de son cœur, il n'avait donc pas regardé dès la première minute ce doux visage aux yeux suppliants.

Non! car sa figure, à lui, était restée rigide, son geste brusque.

Elle fixa un instant sur lui ses regards aimants, et répondit, avec une soumission presque enfantine, qu'elle serait prête à partir dès le soir même s'il le souhaitait ainsi.

« Pas ce soir, Isabelle, rien ne presse; la semaine prochaine suffira. Je vais être fort occupé. »

XXXV.

En quelques jours la température s'était fort adoucie.

Plus de glace ni de neige, presque l'annonce du printemps dans un air déjà tiède, et quelques petits bourgeons qui se montraient audacieusement le long des rameaux rougis.

Aux prairies verdoyantes de Reichausen avait succédé la plaine sablonneuse du Brandebourg. Avec quel œil différent Isabelle regardait ce triste paysage!

Trois mois et demi auparavant, elle l'avait jugé morne et sans vie, silencieux, lugubre, sinistre, presque funèbre. Aujourd'hui, avec les espérances nouvelles qui germaient en son âme, elle le saluait d'un regard bienveillant, presque sympathique. Ce désert de sable, à peine égayé çà et là par de misérables chaumières, ces dunes sablonneuses où poussent des pins rabougris, ces mares verdâtres que ne pouvait animer le battoir de la laveuse, tout cela lui semblait charmant. N'était-ce pas la route du retour après l'exil?

Et cette route, ne l'avait-il pas faite rapidement, gourmandant le postillon, crevant les chevaux pour la revoir plus vite, elle, sa femme, son Isabelle, comme il l'appelait autrefois?

Oui, elle n'en pouvait plus douter, il n'était venu à Reichausen que pour elle; le régisseur, interrogé adroitement, le chef jardinier, la femme de charge, tous lui avaient dit qu'ils

n'avaient pu obtenir une minute d'audience de M. le baron pendant son court séjour.

Aussi, comme ce ciel gris et lourd lui paraissait plus riant que le plus riant azur! Comme elle aurait voulu sourire au factionnaire qui se tenait immobile à la porte de Brandebourg!

La Sprée elle-même, — semblable à un cygne, à son entrée dans la ville, et pareille à une truie quand elle en sort, a dit un poète berlinois, — la Sprée ne lui parut plus une rivière infecte, roulant des eaux noires et empestées au milieu des rues longues et monotones de la capitale.

Il lui fallut la vue des sabres, des casques et des panaches qui fourmillaient par la ville, le bruit assourdissant des tambours, les sifflements aigus des fifres pour la rappeler à elle-même, et lui faire souvenir qu'il était défendu à une Française de se trouver heureuse au commencement du mois de mars de l'année 1871.

Enfin la voilà « *Sous les Tilleuls,* » *Unter den Linden.* Elle reconnaît la maison du feld-maréchal Wrangel, l'hôtel d'Arnim, l'ambas-

sade de France, avec son toit surmonté d'une girouette qui représente un uhlan. Le uhlan règne là, en effet, depuis le grenier jusqu'à la cave. L'ambassade de France, ce foyer de famille pour Isabelle, est vide depuis longtemps.

Isabelle en détourne les regards avec un soupir. D'ailleurs, encore quelques tours de roue et elle sera chez elle.

La porte de l'hôtel s'ouvre avec fracas, le suisse est en grande tenue; deux enfants, la figure radieuse, s'élancent à la portière :

« *Guten morgen, lieber mama*, crient-ils à l'envi l'un de l'autre.

Puis Ary, grimpant sur la roue et penchant de là la moitié de son corps dans l'intérieur de la voiture, murmure à l'oreille d'Isabelle :

« Il nous est défendu de parler autrement qu'en allemand, ma chère petite mère; mais, soyez tranquille, nous vous aimerons toujours en français. »

Sur le perron se tient Mlle Ulrique, plus raide, plus empesée, plus disgracieuse que jamais, et, derrière elle, Méta qui prépare à l'avance ses sourires les plus obséquieux.

Plus loin encore, dans les profondeurs du vestibule, le regard d'Isabelle cherche à soulever les lourdes portières. N'est-il pas là pour lui souhaiter la bienvenue et lui ôter l'embarras de cette entrée solennelle, qui lui remet en mémoire la première présentation après son mariage?

« Voici papa, enfin, » s'écrie Ary, qui semble avoir deviné l'impatience de sa petite maman.

Isabelle comprend alors pourquoi Mlle Schultzer se trouve sur le perron avec son satellite ordinaire. Ni l'une ni l'autre n'aura osé, en présence du maître, ne pas souhaiter la bienvenue à la maîtresse de la maison.

Le dîner se passe assez bien jusqu'au moment où le baron, dans le but peut-être d'alimenter une conversation languissante, remarque tout haut que Mlle Ulrique a fini par quitter ces crêpes lugubres qui attristaient la maison au delà de toutes les limites.

En effet, Mlle Schultzer est resplendissante, parée comme pour un dîner de cérémonie. Sa robe de satin amarante, où elle s'est étroitement emmaillottée, suivant la mode du jour,

étale de riches broderies; ce sont des applications de feuillage vert mousse et vert bronzé, rehaussé de vieil or qui tranche au milieu du feuillage, lequel tranche lui-même sur la nuance pourprée de l'étoffe.

Jamais la vieille fille n'a paru si laide, son visage de brebis maigre semble encore plus jaune dans la dentelle tuyautée qui l'entoure.

Quant à Méta, elle est tout simplement ravissante, ainsi que le fait remarquer sa protectrice.

La tunique de cachemire maïs qui dessine avantageusement sa taille, de proportions exquises dans leur petitesse, est brodée de myosotis d'une fraîcheur et d'un éclat à faire concurrence aux myosotis tant vantés du Rhin allemand.

« Attendriez-vous quelqu'un? » demande le baron surpris de tant d'élégance pour un dîner de famille.

M[lle] Schultzer répond qu'elle n'attendait absolument personne, mais que, son cœur débordant de joie, d'allégresse, d'enthousiasme patriotique, il lui est impossible maintenant de porter la sombre livrée du deuil. Sa

bien-aimée Frédérica n'est pas oubliée : « Elle ne le sera jamais, » ajoute-t-elle avec une énergie des plus accentuées; mais un sentiment nouveau est venu se placer dans son cœur à côté de ses éternels regrets et faire diversion à ses désespérantes pensées.

« Tout est pour le mieux, » dit le baron, en attachant un regard ironique sur Isabelle, qui a substitué à sa robe de voyage un costume fort simple de cachemire gris perle, sans aucun ornement. « Votre robe, ma tante, est une robe réellement triomphante.

— Et celle de Méta, qu'en pensez-vous, mon cher neveu?

— Autant que je puis me permettre de parler sur ces graves questions, la robe de Mlle de Wolfenbüttel est aussi du genre victorieux; quant à la nuance grise, c'est une teinte de demi-deuil. »

XXXVI.

Depuis son retour, la plus grande distraction d'Isabelle est d'aller se promener avec les enfants. Mlle Ulrique ne demande pas mieux

maintenant que de lui laisser cette tâche. Elle reste pour recevoir les visites qui affluent à l'hôtel depuis le retour du baron.

Assise toute l'après-midi, droite et fière dans le grand fauteuil à dos armorié, qui occupe le côté droit de la cheminée, elle s'imagine un peu être baronne en sentant derrière sa tête la couronne de bois sculpté, au tortil de perles, qui surmonte l'écusson des Reichausen.

Et puis cette Isabelle était fort gênante avec sa jeunesse, sa grâce, sa beauté, qui la mettaient sans cesse au premier plan, toute Française qu'elle fût.

Le baron s'étonne un peu des fréquentes disparitions de sa femme. Il s'en explique avec Mlle Schultzer.

« Tout le monde se plaint de ne jamais rencontrer la baronne de Reichausen chez elle, » dit-il d'un air mécontent. « Où donc passe-t-elle ses après-midi?

— Je n'en sais rien, mon cher neveu, » répond la vieille fille d'un air ingénu, « et je ne m'aviserais pas de le lui demander. Isabelle donne le nom d'espionnage à tout ce qui res-

semble à une affectueuse inquisition de sa conduite.

— Bien, » murmura le baron en fronçant les sourcils, « je l'interrogerai donc moi-même alors. »

Peut-être aurait-il oublié ce nouvel accès de méfiance, si on n'avait pris soin de lui rafraîchir la mémoire par un *duo* de conversation tenu à portée de ses oreilles. C'était un procédé habituel à Méta, procédé auquel se laisse toujours prendre le baron, comme un oiseau oublieux de la glu :

« Oui, chère Mademoiselle, » disait Méta, « cela paraît un peu extravagant, mais c'est vrai, quoique invraisemblable. Tout le monde s'en est entretenu cet hiver à Berlin. Une parente de l'ambassadeur d'Angleterre, une délicieuse veuve, très consolée, — Française, cela va sans dire, car en ce pays on ne se pique pas de fidélité conjugale d'outre-tombe, — est arrivée à l'ambassade, où elle comptait passer quelques mois d'hiver, avec un vêtement entièrement composé de plumes de perdrix.

— Grand Dieu ! Combien en faut-il ?

— Dix mille, à ce qu'on prétend. Les plumes

de la queue forment le bas du vêtement, celles de la poitrine s'ajustent au corps, et celles du collier font le tour du cou. Un vrai déguisement !

— Qui vous irait à merveille, à vous, ma chérie. Vous auriez tout à fait l'air d'une petite perdrix.

Il me manque le moyen de réaliser une pareille fantaisie, » répliqua Méta avec une légère nuance d'amertume.

En parlant ainsi, sa bouche fine se pinça.

Cette bouche, expressive et spirituelle, qui encadrait les plus jolies dents du monde, avait parfois des contractions inquiétantes.

« A défaut de l'argent, nerf de toutes guerres, il me faudrait, pour en arriver à détruire la quantité voulue de perdrix, la balle enchantée de nos légendes, ou bien encore....

Elle s'arrêta avec un méchant sourire.

« Quoi donc ? » demanda Mlle Ulrique qui s'entendait on ne peut mieux à questionner juste à point.

« Ou bien les yeux de votre irrésistible nièce. Pour un seul regard de ses belles

prunelles, noyées de mélancolie, tous les chasseurs de l'empire d'Allemagne se mettraient en campagne.

— Bah! vous croyez?

— Je fais mieux que de le croire. J'en ai des preuves certaines. La jeunesse dorée de Berlin s'est mise à déserter les *Tilleuls* pour faire escorte à la baronne de Reichausen depuis qu'il lui a pris fantaisie de passer ses après-midi au Jardin des Plantes.

— Mais les en fants sont avec elle, et Cyprienne aussi généralement.

— Oui, mais vous m'accorderez que ce sont des gardes du corps peu gênants, les deux premiers à cause de leur âge, et la seconde parce qu'elle est de cette espèce qui possède des yeux pour ne pas voir.

— Cela ne doit pas durer ainsi, » murmura Mlle Ulrique, de façon cependant à être entendue dans la pièce voisine. « J'avertirai mon neveu; il est par trop confiant, par trop aveugle. »

Méta savait bien quel dard empoisonné elle venait de lancer dans une blessure dont personne mieux qu'elle ne connaissait la gravité.

« Non, » dit-elle, contente d'être allée jusqu'au bout, « croyez-moi, chère amie, ne vous mettez pas entre l'arbre et l'écorce. Le baron vous saura peut-être mauvais gré de votre avertissement.

— Qu'importe? » répondit Mlle Schultzer d'un air de majesté superbe. « J'aurai fait mon devoir. »

XXXVII.

Un peu avant le dîner, Isabelle se trouvait seule au salon avec les deux enfants et le baron de Pinker, revenu depuis quelques jours déjà, lorsque le baron entra brusquement.

Il tenait à la main une grande pancarte de papier, couverte d'une grosse écriture très lisible, et portant encore au *verso* les traces d'un solide collage.

« Tenez, Pinker, » dit-il en présentant la pancarte au baron. « Que pensez-vous de cela?

— Si c'est un devoir ou un pensum d'Ary, je vous en félicite. Il a fait de grands progrès en écriture; avant la guerre, il écrivait comme un chat. »

Ary quitta son jeu, — une grande bataille de soldats de plomb, étalés sur le tapis, — et vint se placer auprès du Bavarois.

« Il ne s'agit pas de vous, Monsieur, » dit le baron sèchement.

« Ah! tant mieux, » soupira le petit garçon.

M. de Pinker commença à lire à haute voix :

Ce fougueux..... (L'Angéli) qui, de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré ;
L'enragé qu'il était, né roi d'une province
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, en pensant être dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu,
Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre.
Heureux, si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La médecine eût eu des Petites-Maisons,
Et qu'un sage tuteur l'eût, en cette demeure,
Sur avis de parents, enfermé de bonne heure!

« De beaux vers français, et du Boileau si je ne me trompe, » dit tranquillement M. de Pinker en rendant au baron la feuille de papier.

« Je les ai trouvés collés à la porte extérieure de la cuisine, où ils avaient occasionné déjà tout un rassemblement parmi ceux de

nos fournisseurs qui sont assez lettrés pour comprendre l'allusion.... fort transparente.... et fort piquante de maître Célestin.

— Comment! c'est ce diable de Célestin?

— Lui-même. Votre cuisinier a cent fois trop d'esprit pour faire la cuisine à Berlin, ma chère, » dit le baron, qui se retourna pour la première fois vers Isabelle. « Veuillez lui transmettre cet avis de ma part. Si je découvre encore entre ses mains, ou dans ses domaines, ou sur ses lèvres quelque citation de ce genre, je le renvoie à ses fourneaux parisiens. »

Isabelle resta interdite, et un silence assez embarrassé s'établit dans le salon.

M. de Pinker chercha à renouer la conversation sur un terrain qu'il croyait n'avoir rien de politique.

« Et vous ne m'interrogez pas sur mon voyage en Italie? » demanda-t-il à son hôte.

« Ah! pardon, mon cher; j'oubliais que vous aviez voyagé pendant.....

— Pendant que vous vous battiez comme un beau diable, » ajouta le gros Bavarois en riant avec bonhomie.

« Mais que voulez-vous? Ni au physique, ni au moral, je ne me sens taillé pour la guerre, et, tout en gémissant de..... de ma grosseur qui m'attache au rivage, je regarde faire les autres avec plus de sympathie peut-être pour les vaincus que pour les vainqueurs. »

Le baron était habitué à ces sorties qui n'avaient rien d'ultra-germain. Il se bornait à en rire; cette fois, il se contenta d'en revenir au voyage, et interrogea M. de Pinker sur ses impressions de Venise.

« Venise a du bon; les promenades en gondole, les sorbets de la place Saint-Marc, voilà qui n'est pas surfait, et je m'inscris parmi ses admirateurs, à condition de laisser de côté les phrases interminables sur la souveraine déchue, sur la reine de l'Adriatique en deuil de son indépendance.

— Elle a un tout autre aspect que sous la domination autrichienne, n'est-ce pas?

— Bah! je crois qu'elle était tout aussi heureuse en ce temps-là. »

Le baron se retourna vers sa femme, qui écoutait le dialogue sans y prendre une part active.

« Vous êtes bien capable, lui dit-il d'un air d'ironie, d'avoir pleuré lorsque Venise est retournée aux Italiens. »

Isabelle se sentit piquée au vif de cette interpellation qui semblait n'avoir pas d'autre but que de lui chercher une mauvaise querelle, — une querelle d'Allemand, comme dit le proverbe.

« Pleurer serait un peu fort; d'ailleurs, j'étais trop jeune pour apprécier ces remaniements de la carte de l'Europe comme il convient. Enfin, pour être franche, je ne puis dire que j'y ai applaudi des deux mains, une fois arrivée à l'âge de discernement. Cette restitution, comme on a l'habitude de l'appeler, a été le signal de tant de..... »

Elle hésita.

« Dites le mot, » répliqua-t-il presque brutalement.

Le ton agressif de son mari lui rendait du courage.

« De tant de spoliations ou d'annexions! » ajouta-t-elle d'une voix ferme.

« Bravo! J'aime à voir comme vous l'instruisez, » murmura-t-il en montrant son

fils qui continuait à jouer dans son coin, mais qui venait de relever la tête en suivant d'un œil inquiet les jeux de physionomie de ses parents. « Mais j'y mettrai bon ordre. Apportez-moi votre boîte de soldats, » dit-il d'un ton bref au petit garçon.

Celui-ci hésita, regarda sa petite maman, et ne se décida à obéir que sur un regard des doux yeux où il savait déjà lire.

« Comment appelez-vous cela, Ary ? » demanda le père.

« Des soldats, » répondit le petit garçon en souriant.

Il trouvait la chose moins difficile qu'il ne l'avait présumé d'abord, et ne se sentait plus le moindre effroi.

« Quels soldats? »

Il y en avait de toutes les armes, de tous les uniformes, depuis le brillant lancier à jamais disparu, l'élégant chasseur coiffé d'astracan, jusqu'à l'indomptable dragon et le solide cuirassier.

« Oh! je sais tous leurs noms, » s'empressa de répondre Ary, en jetant vers sa petite maman un regard d'intelligence. « Voilà un

colonel des guides, un lieutenant des cent-gardes, un capitaine de la garde impériale..... »

Le baron arrêta la nomenclature en si bon chemin par un petit coup sec sur la main de l'enfant.

« Tout cela, » dit-il, « en bon allemand, la seule langue que vous deviez parler désormais, s'appelle des vaincus, ne l'oubliez pas. »

L'enfant ouvrit tout grands ses yeux noirs dont la flamme se voila légèrement, et jeta un regard effaré du côté d'Isabelle d'abord, puis vers celui qui lui parlait si rudement.

« Oui, des vaincus, » répéta le baron.

« Ils ne l'ont pas toujours été, papa, » dit hardiment le jeune Ary; « Célestin m'a raconté la bataille d'Austerlitz, celle de Wagram..... »

Le baron lança un sombre coup d'œil à sa femme : elle détourna la tête et se leva comme pour quitter la pièce.

« Restez, restez, » dit-il en accompagnant son invitation d'un geste impérieux; « je désire que vous voyiez par vous-même ce qu'il

en coûte à M. Ary pour savoir si bien l'histoire.

« Ramassez vos soldats, Monsieur, » ordonna-t-il au petit garçon, « et rangez-les dans la boîte. »

L'enfant obéit sans hésiter, mais non sans inquiétude. « Bien. Et maintenant, au feu les vaincus! En voilà toujours qui ne remporteront plus de batailles de Wagram ou d'Austerlitz. »

Elles brûlaient, hélas! ces innocentes victimes. La flamme pétillante avait vite eu raison des cavaliers et de leurs montures, des panaches, des épaulettes, des sabres, des fusils et des décorations.

Le petit garçon les regarda brûler d'abord en renfonçant ses larmes; puis il alla se blottir contre Isabelle, comme un oiseau qui cherche à s'abriter sous l'aile de sa mère, et lui dit bien bas :

« Ne pleurez pas, maman. Ils ne sont qu'en bois, et d'ailleurs je les aimerai tout de même. »

La jeune femme pleurait en effet. Les larmes qui gonflaient ses paupières depuis quel-

ques instants commencèrent à couler comme une pluie d'orage à travers ses longs cils.

« Ce cœur rude ne s'amollira-t-il donc jamais? » pensait-elle en lui jetant un regard suppliant.

Mais *il* ne la voyait pas; ses yeux restaient fixés obstinément sur le feu où achevaient de se consumer les restes de l'armée française.

« Vous pouvez aller retrouver votre précepteur, Monsieur, » dit enfin le baron à son fils.

Puis, dès que la porte fut fermée :

« Ne pleurez pas, Isabelle; en vérité, je puis tout supporter, tout, excepté vos larmes. »

Certes l'intention qui dictait ces paroles aurait suffi à consoler la jeune femme; mais il y avait dans l'accent de son mari quelque chose d'inexplicable, de contraint et de violent tout à la fois qui acheva de la bouleverser. Aussi ne put-elle répondre que par un signe d'acquiescement à l'invitation que lui fit le baron de rester dans l'après-midi pour recevoir quelques visites annoncées.

« Je ne voudrais pas vous contraindre à l'esclavage, mais est-ce trop vous demander que de vous prier de rester chez vous quelques heures par semaine à jour et heure convenus? Je sais bien que vous avez grand plaisir à promener Ary et Litta, » ajouta-t-il d'un ton ironique, en appuyant sur les deux mots *grand plaisir,* « mais la baronne de Reichausen ne peut pas être exclusivement bonne d'enfants. »

XXXVIII.

Le même jour, Mlle Schultzer se trouva dépossédée non seulement du grand fauteuil baronial, mais encore du salon où elle aimait tant à trôner.

Ce salon perdait à ses yeux tout son éclat et tout son agrément dès l'instant où Isabelle y apparaissait. En dépit de sa haine et de ses ruses, la première place y appartenait naturellement à la baronne de Reichausen; et, quand bien même l'étiquette et les convenances ne l'auraient pas voulu ainsi, cette place tant enviée de la vieille fille aurait été

conquise par le triple droit de la grâce aimable, de la beauté et de la jeunesse, si dignes de respect, d'Isabelle.

La première visite reçue fut celle du baron d'Osterwald, grand maître des forêts.

C'était un petit homme gros et court, rempli de prétentions dans la tenue et le langage, courtisan de race et d'instinct et très avant dans la faveur impériale.

« Le premier bal à la cour est annoncé pour le 16 du mois prochain, » dit-il après un court préambule; « je suis heureux de vous donner à titre officieux la primeur de cette grande nouvelle. »

Isabelle s'inclina légèrement.

« Bien des femmes ont déjà cherché à m'arracher ce grand secret, » reprit-il, « mais pas une n'a réussi. C'est de la bouche auguste de l'impératrice que je le tiens, et je m'étais promis de le garder fidèlement jusqu'à l'heure où il me serait permis d'être indiscret en votre honneur, Madame la baronne. »

Isabelle, dont les pensées étaient loin de la cour et de ses plaisirs, eut grand'peine à formuler un remercîment convenable.

Le courtisan parut néanmoins s'en contenter :

« Combien de belles coquettes seraient aises d'avoir quelques jours d'avance sur leurs rivales, pour combiner leur plan de toilette, c'est-à-dire pour assurer leur succès! Mais vous, Madame la baronne, êtes au-dessus de semblables bagatelles. On dit merveille de votre corbeille de noces, que les malheurs de la guerre n'ont pas encore permis d'admirer jusqu'à ce jour à Berlin. Vous pouvez puiser là, assure-t-on, des richesses presque inépuisables. »

Isabelle commençait à s'ennuyer beaucoup de pareils commérages, lorsque son mari fit une apparition dans le salon pour serrer la main du grand maître des forêts.

Celui-ci réenfourcha aussitôt son dada :

« Vous ne nous manquerez pas, je l'espère, baron? » demanda-t-il.

« En quoi? A quoi? Pourquoi?

— Pour le bal du 16. Toute la fleur printanière de Berlin y sera. Pâquerettes et bluets, » ajouta-t-il de son air prétentieux. « Car vous n'ignorez pas que cette fête est don-

née pour l'entrée dans le monde de la jeune princesse Charlotte. Dès lors, y paraître devient un devoir, y manquer serait un crime de la part de Mme la baronne de Reichausen, c'est-à-dire de la reine des fleurs.

— Je suis un peu souffrante depuis quelque temps, » répondit Isabelle.

« Ma chère, » dit brusquement le baron, « sans aller aussi loin que le grand maître dans la galanterie, je vous dirai qu'il y a des devoirs de situation auxquels il faut savoir sacrifier une migraine. Si vous êtes réellement souffrante, je ne vous contraindrai certes pas à m'accompagner, mais il y a des *vapeurs* qui se dissipent très facilement avec un effort léger de volonté. »

XXXIX.

Douze heures après l'entretien que nous venons de rapporter, il n'y avait pas une femme dans Berlin, — parmi celles qui pouvaient espérer une invitation au bal de la cour, — qui ne fût en possession du fameux secret du baron d'Osterwald.

Dès le lendemain matin, pâquerettes et bluets, myosotis et roses printanières, sans parler des fleurs d'automne, en y adjoignant les scabieuses et les soucis, assiégeaient les grandes faiseuses.

Hélas! dans un pareil moment, combien de regards féminins se tournèrent vers Paris, anxieux et désolés! Il était si facile, si agréable d'envoyer quelques mots par le télégraphe à l'adresse de Worth et consorts, et de recevoir quelques jours après, en réponse, un chef-d'œuvre de grâce, de légèreté et de richesse!

Mais il n'y fallait pas songer. Paris commençait à peine à se relever de ses ruines, et d'ailleurs n'eût-il pas été malséant, sans parler des exigences du patriotisme, de paraître à la cour du nouvel empereur dans un costume signé du célèbre costumier parisien?

Les plus exaltées de la coterie féminine avaient même décidé qu'on n'emploierait pour les toilettes en projet ni les soieries de Lyon, ni les rubans de Saint-Étienne, ni les fleurs artificielles provenant de Paris. A cet arrêt chacune se résigne; mais l'obéissance

paraît moins facile lorsqu'il s'agit de proscrire les chefs-d'œuvre ruineux d'Alençon, de Chantilly et de Valenciennes ; on se récrie, on se gendarme.

Où donc trouverait-on à remplacer ces fragiles et riches tissus? D'ailleurs on les avait, il fallait s'en servir sous peine de gaspillage. Bref, la dentelle française passe en contrebande : on n'était plus au temps où les fiancées de **1813** échangeaient contre un anneau de fer leur anneau d'or, sacrifié sur l'autel de la patrie.

Isabelle se préoccupait fort peu de ces graves questions. Ses sollicitudes ne sortaient guère de sa maison depuis le retour de M. de Reichausen ; elle s'inquiétait chaque jour davantage de sa physionomie assombrie et de son attitude étrange auprès d'elle.

Un air glacial soufflait dans cette riche demeure ; les enfants semblaient avoir perdu la gaieté de leur âge, depuis qu'ils ne se promenaient plus chaque jour avec leur petite maman. Méta elle-même, dont la vivacité était parvenue jusqu'à ce jour à jeter quelque éclat sur la teinte monotone de la vie

quotidienne, Méta semblait découragée et comme à bout de son rôle.

On prétend qu'il est des femmes qui se mettent du désespoir sur la figure comme on y met du rouge, qui avec de la gomme arabique se font le long des joues des traces de larmes mal essuyées. Nous ne savons si Méta avait jamais eu recours à ce dernier artifice, mais sur le premier elle était d'une force sans égale.

Le baron, tout préoccupé qu'il semblait être, remarqua la tristesse persistante de Mlle de Wolfenbüttel, et il chercha à en arracher la cause à Mlle Schultzer.

Celle-ci ne demandait pas mieux que de parler, mais, suivant son habitude de ne jamais prendre la ligne droite, elle eut l'air de se faire longtemps prier.

Enfin, après un certain nombre de soupirs et d'hélas habilement disposés, elle finit par représenter comme intolérable la position de Méta à l'hôtel Reichausen.

« Vous le savez, mon cher neveu, le proverbe a raison qui dit : Tel maître, tel valet. Méta a donc beaucoup à souffrir de la part des domestiques.

— En vérité, ma tante, vous me surprenez. Si les domestiques se règlent sur votre attitude et la mienne à l'égard de la gouvernante de Litta, elle doit être la plus heureuse des institutrices passées, présentes et à venir.

— Vous oubliez, mon cher neveu, que nous ne sommes pas les seuls maîtres ici.

— Qui donc encore? » demanda ingénument le baron.

Mlle Schultzer leva les yeux vers le ciel, autant que le lui permettait leur direction oblique; puis, les rabaissant vers la terre, elle murmura en joignant les mains d'un air hypocrite :

« Est-il possible? Et pour qui donc comptez-vous la seule maîtresse de céans, celle à qui vous avez délégué toute votre puissance? »

Un sourire de fine ironie se dessina imperceptiblement sous les moustaches rousses du baron.

« C'est vrai, » dit-il, « j'avais complètement oublié cette pauvre Isabelle, et sans votre avertissement, ma tante, je n'aurais jamais imaginé qu'elle fût de l'étoffe dont on fait des tyrans.

— Il n'est pire eau que l'eau qui dort, » fit observer sentencieusement Mlle Schultzer; « mais tenez, Otto, un exemple entre mille. Sans m'abaisser à vous raconter les taquineries incessantes de Célestin et de Cyprienne, ces *vassaux* ou plutôt ces esclaves de la baronne, taquineries dont Méta est trop fière pour se plaindre jamais, je vous citerai un fait tout récent qui a démontré jusqu'à l'évidence à ma protégée combien sa position dans votre maison est celle d'une subalterne. Ce n'est pourtant pas cela qu'on lui avait promis.

— Au fait, ma tante! » dit le baron d'un air impatient.

« Eh bien, croyez-vous qu'il soit agréable, convenable, et non pas plutôt humiliant pour Mlle de Wolfenbüttel, fille d'un chambellan de Sa Majesté, de ne pas avoir reçu d'invitation pour le bal de la cour?

« — Je suis donc déclassée, me disait cette pauvre enfant, écartée des rangs de la noblesse, par le fait d'une honorable pauvreté et d'un travail plus honorable encore?

— C'est un oubli, » dit tranquillement le baron; « je me charge de le faire réparer.

Dites à Mlle de Wolfenbüttel de préparer sa toilette. »

Le soir, au dîner, le baron, qui paraissait d'une humeur charmante contre sa coutume, annonça à sa femme qu'il serait heureux de la conduire le lendemain passer la journée à Potsdam avec les enfants.

Isabelle rougit de plaisir. Depuis le retour du baron, c'était la première occasion qui lui était offerte de passer quelques heures avec lui, loin de sa persécutrice. Aussi, le lendemain, ce fut elle qui apparut la première sur le perron. Le baron arriva ensuite, tenant Litta par la main.

« Et Ary ? » demanda Isabelle.

« M. Ary, suivant sa coutume, n'a pas su mériter par vingt-quatre heures de sagesse la récompense que je lui avais promise.

— Oh ! dit Isabelle en joignant les mains, si ce n'est pas trop grave, Otto, permettez-moi d'intercéder encore pour lui.

— Ne me priez pas, Isabelle, » dit le baron d'un ton devenu subitement brusque, j'aurais peut-être la faiblesse de ne pas vous refuser, et il faut savoir laisser faire justice.

— Aussi n'est-ce pas justice, mais grâce que je vous demande. »

Il y avait tant de gentillesse, de grâce naïve dans la physionomie de la solliciteuse que le baron se décida à faire miséricorde.

« Après tout, » murmura-t-il, « il n'y a pas eu cette fois rébellion proprement dite, mais seulement une leçon mal sue, ce qui, à mon sens, est de nature moins grave. »

XL.

Il est probable que le baron aurait montré moins d'indulgence s'il avait su d'une part le sujet de la leçon, et de l'autre l'obstination, très calculée, de l'enfant à ne pas l'apprendre.

« Ce méchant Arminius a fait exprès de me donner une pareille leçon par haine de la France, » s'était dit l'écolier. « Eh bien, je l'attraperai, car je ne consentirai jamais à lui répéter que, pendant la dernière guerre, la France a perdu 26 batailles, 26 places fortes, 6,400 canons de siège, 1,700 pièces de campagne, 95 drapeaux, et 660,000 pri-

sonniers. Si je le sais, ce n'est pas ma faute, c'est la faute de ma mémoire; mais devant mon professeur j'aurai l'air d'un lièvre qui a tout oublié. »

Et Ary avait tenu parole, comme il faisait en toute occasion.

« Je cède, Isabelle, » dit enfin le baron; « si j'avais prévu ma faiblesse, j'aurais fait atteler la grande berline.

— La calèche suffira bien, il me semble.

— Oui, pour être à l'étroit. »

Et le baron, remarquant l'air incrédule de sa femme, se mit à compter tout haut sur ses doigts :

« Voyons, ma chère, » dit-il. Vous, moi, les deux enfants, Mlle Schultzer et Mlle de Wolfenbüttel, cela fait bien six. Or la calèche est pour quatre. »

Isabelle tressaillit. Ainsi donc cette journée qu'elle se promettait si belle allait être gâtée par la présence de ses deux persécutrices ! Néanmoins elle n'en voulut rien laisser paraître, et faisant effort sur elle-même, elle dit avec assez de naturel :

« Cela peut s'arranger, il me semble.

Congédions le valet de pied, Ary montera sur le siège à côté de Friedrich, et je prendrai Litta sur mes genoux. »

Un quart d'heure après, la caravane passait sous la porte de Brandebourg, et M[lle] Schultzer se redressait avec orgueil en entendant le tambour battre aux champs : hommage rendu à la croix de fer que portait le baron et dont il lui semblait recueillir pour son compte quelque reflet. Elle se rappelait que, sous un règne précédent, la grande maîtresse de la cour avait obtenu, seule entre toutes les femmes, cette décoration qui lui valait les honneurs dus à un prince du sang ou à un feld-maréchal.

« Oh ! si cela pouvait m'arriver un jour ! » pensait-elle stupidement.

Pour la croix de fer, la cupide vieille fille aurait sacrifié ses chers millions qui fructifiaient encore à la première banque de Hambourg.

La route était charmante et animée, mais d'un aspect tout militaire. Des casques reluisaient au soleil, des cavaliers passaient au galop, des canons roulaient pesamment

sur la terre sèche. C'était à croire qu'on se préparait de nouveau à entrer en campagne.

Isabelle détournait les yeux de cet attirail guerrier pour regarder autour d'elle. Le printemps s'annonçait vraiment, les bourgeons avaient déjà peine à retenir leurs feuilles impatientes et puis, s'il faut tout dire, Isabelle ne se sentait pas à l'aise sous le regard de son mari.

Placé en face d'elle sur le siège de devant, il semblait de son regard scrutateur chercher à la transpercer jusqu'au fond de l'âme. Sa figure mâle et hardie, ses traits accusés, un peu durs peut-être, sa physionomie qu'on aurait jugée sombre, si elle n'avait été éclairée par des yeux étincelants, tout cela n'était pas fait pour mettre à l'aise une jeune femme timide comme Isabelle. Aussi parla-t-elle fort peu, laissant à Mlle Schultzer le soin de diriger la conversation. Celle-ci, fort peu sensible au charme du paysage, ne s'occupait que du cocher qu'elle gourmandait à tout propos, d'Ary à qui elle adressait des recommandations incessantes et des chevaux

bai-cerise dont elle admirait la fière allure tout comme si elle les avait choisis.

A vrai dire, elle s'était bornée à l'achat des rosettes pour les oreilles et des frontaux richement décorés.

« Quelles admirables bêtes ! » répétait-elle. « Pas un poil de différence entre eux ! »

Et, en ceci encore, l'astucieuse fille savait bien ce qu'elle faisait, le baron se montrant cent fois plus sensible aux éloges qu'on adressait à ses chevaux qu'à ceux qu'on lui aurait adressés à lui-même.

On était arrivé. Mlle Schultzer prit le bras de son amie pour se promener dans les jardins, pendant qu'Isabelle, sollicitée par les enfants, allait jeter quelques bribes de gâteau aux beaux cygnes argentés qui glissaient paisiblement sur la surface des petits lacs d'azur formée par la Havel.

« Oh! maman, » s'écria tout à coup Ary, interrompant ses jeux pour suivre du regard un cavalier qui accourait au-devant d'eux, rapide comme une flèche ; « le beau cheval noir ! J'en aurai un comme cela quand je serai grand. »

Isabelle leva les yeux, poussa un cri perçant, et tomba presque sans connaissance sur le gazon.

« Vous êtes blessée, ma pauvre enfant? » cria le baron qui s'empressa de venir au secours de sa femme. « Une entorse peut-être, et quelque mauvais tour d'Ary à coup sûr? »

Il n'avait pas entendu les paroles du petit garçon et n'avait pas remarqué davantage le brillant cavalier, absorbé qu'il était dans la contemplation d'un groupe en marbre récemment placé là.

Isabelle aurait pu dire oui; en acceptant comme vraies les conjectures de son mari, elle se serait épargné bien des peines; mais Isabelle ne savait pas mentir, et elle garda le silence.

« Je n'ai pas fait de mal à ma petite maman; » s'écria Ary d'un air indigné. « Elle n'a pas d'entorse, car elle était assise auprès de nous sur le gazon quand elle a poussé ce grand cri et que ses yeux se sont fermés comme pour mourir. Elle n'a pas fait un pas, mais elle s'est étendue en arrière et de tout son long. Voilà tout, papa.

— Qu'est-ce donc alors? Une douleur au cœur, une palpitation? »

M. de Reichausen paraissait si inquiet qu'Isabelle voulut le sortir de peine.

« Je vous raconterai cela plus tard..... ce soir..... » murmura-t-elle en voyant Mlle Ulrique et Méta s'approcher à grands pas.

« Faut-il donc un si long préambule pour m'expliquer ce qui vous a fait souffrir, enfant cruelle?

— Je vous en supplie, » continua Isabelle sur le même ton.

Mais Mlle Ulrique n'accepta pas en silence l'invitation du baron de laisser Isabelle en repos pour le moment.

« Pauvre petite! » dit-elle du ton le plus doucereusement hypocrite. « Elle est tombée comme foudroyée. Si nous n'avions pas été certaines, Méta et moi, que le beau cavalier avait continué sa course à travers l'allée, sans entamer le gazon, nous aurions pu croire qu'Isabelle avait été atteinte par les sabots du cheval.

— Quel cheval? Quel cavalier? » demanda le baron.

« Quoi ! Vous n'avez rien vu ? Oh ! vraiment, les hommes sont extraordinaires. Eh bien, mon cher neveu, il a passé à deux pas de nous un beau jeune homme, un Adonis, si remarquablement beau, charmant, séduisant, distingué, parfait gentleman, comme disent les Anglais, qu'il serait capable de faire tourner les têtes les plus solides. J'en ai été éblouie pour ma part, et je ne puis pas trop m'étonner qu'Isabelle se soit sentie comme foudroyée par cette admirable apparition. »

La physionomie du baron sembla dire d'abord :

« Que signifient les sottises que vous me débitez là, ma tante? »

Mais il regarda Isabelle; il la vit qui pâlissait et rougissait tour à tour, jetant autour d'elle des yeux effarés, comme si elle s'attendait à voir apparaître quelque effrayant fantôme à la place de l'Adonis en question. Il regarda Méta, et il découvrit sur ses lèvres un sourire que nous qualifierons de dangereux.

Quoi ! dangereuse? elle? Méta?

Dangereuse avec des yeux si doux, un si charmant sourire, un son de voix si distingué

et si agréable? Elle si souriante et si fine? A tout propos ses saillies éclatent, son esprit flamboie ou pétille : esprit de Français, disait-on avant la guerre.

Oui, il est dangereux, ce sourire qui fait étinceler ses dents blanches; il est dangereux pour le baron à qui il exprime à la fois compassion et stupéfaction profonde. Il signifie : « Est-il possible! Vous, trahi, trompé! vous à qui on peut en préférer un autre! »

Le retour fut décidé ausitôt, en dépit des plaintes de Mlle Schultzer. Elle se lamenta vivement de ne pouvoir contempler dans la chapelle, précieusement conservés dans leur armoire d'acajou, les uniformes que portaient les trois monarques alliés pendant la campagne de 1813.

N'était-il pas cruel aussi de ne pouvoir jeter un coup d'œil sur les 198 drapeaux, aigles et étendards français conquis par la Prusse de 1812 à 1871, et conservés dans ce sanctuaire de la paix devenu le sanctuaire de la guerre?

« Vous avez vu cela cent fois, ma tante, » répondit brusquement M. de Reichausen aux jérémiades de la vieille fille.

« C'est un spectacle dont ne se lasse jamais un cœur allemand, mon neveu. »

XLI.

L'attitude d'Isabelle fut étrange. A peine en voiture, pâle et défaillante encore, elle sembla tomber dans un sommeil entrecoupé de rêves, de brusques tressaillements, de soupirs retenus à grand'peine. Parfois on la voyait frissonner, passer la main sur son front, comme pour en chasser une pensée obsédante, puis respirer l'air qui manquait à sa poitrine oppressée.

Les enfants restaient muets. Leur père s'était fait ce masque impassible derrière lequel il avait l'habitude de se retrancher à certaines heures. Seule, Mlle Schultzer et Méta communiquaient par de fréquents coups d'œil et de malicieux demi-sourires.

Il y avait du monde à dîner ce soir-là, et déjà les invités étaient réunis pour la plupart dans le salon quand la voiture rentra dans la grande cour de l'hôtel. Le baron recommanda à sa femme de s'habiller le plus promptement possible pendant qu'il l'excu-

serait auprès de leurs hôtes. En vain Isabelle allégua sa fatigue.

« Cela vous distraira, ma chère, et je crois que vous avez besoin d'être distraite. »

Isabelle persista dans son refus, le baron continua ses instances et finit par un « Je désire » si accentué, que la jeune femme jugea prudent de se soumettre.

Par bonheur, M. de Pinker était du nombre des convives; et, bien qu'il prétendît, à l'instar de Plutarque, « haïr celui qui avait de la mémoire à table, » avec lui la conversation ne languissait jamais.

Isabelle entendait comme dans un rêve ce qui se passait autour d'elle.

Déjà deux fois M. de Pinker lui avait renouvelé ses éloges sur les fameuses coquilles au turbot de Célestin, sans qu'elle trouvât rien à lui répondre.

Un coup d'œil du baron, dont elle vint à rencontrer le regard, la fit apercevoir de sa distraction.

« Vous êtes un fin appréciateur, » dit-elle, « personne plus que vous n'est capable de comprendre le mérite de Célestin.

— Hum, hum ! nous aurons beau faire, nous autres gens dégénérés de la vieille Europe : nous serons toujours loin des gourmets romains qui reconnaissaient à la première bouchée le poisson pris à l'embouchure du Tibre ou celui d'entre les deux ponts ; qui n'admettaient que le foie de l'oie nourrie de figues fraîches, au lieu de figues sèches. A propos, » continua-t-il en s'adressant au baron, « j'ai reçu des nouvelles de Rosenboom. Il parcourt l'Allemagne à la recherche d'une dent de Gœthe, mais il commence à désespérer et me dit très sérieusement qu'il n'y en a pas dans le commerce. En revanche, il s'est procuré les vingt-quatre écailles de la seule douzaine d'huîtres qui se soit mangée à Paris pendant le siège, pour la modeste somme de 32 francs. Il les a fait monter en soucoupes fort incommodes pour glaces de soirées, et l'amour de l'exhibition procure un régal fort inattendu à tous ceux qui ont affaire chez lui. »

Quelques minutes après, Isabelle eut un de ces étranges tressaillements qui ne peuvent échapper à personne.

Le mot d'Angers était venu frapper ses

oreilles. Angers! n'était-ce pas à deux lieues de là qu'elle avait été fiancée à celui dont aujourd'hui même l'ombre lui était apparue dans les jardins de Potsdam?

Qui donc pouvait parler d'Angers? Elle écouta attentivement et comprit qu'il s'agissait du seul exemplaire connu du sceau de l'Université d'Angers, vu le matin même au Musée impérial de Berlin, par un de leurs convives, compatriote et ami de M. de Pinker, et présenté pour la première fois à l'hôtel de Reichausen.

« C'est un trophée de la guerre, sans doute? » dit Mlle Ulrique avec un malheureux à-propos.

« Non, Madame, nous n'avons pas été jusqu'à Angers en 1871; mais autrefois, je vous parle du quinzième siècle, il existait de grandes relations entre l'Allemagne et l'université d'Angers. Angers eut, comme Paris, son *pré aux clercs*, qu'on appelait pré d'Allemagne parce que la propriété en avait été donnée à la corporation par un jeune seigneur allemand, étudiant à Angers.

— C'est fort intéressant, ce que vous nous dites là, Monsieur, » fit observer Mlle Ulrique, qui cherchait à se rattraper.

Encouragé par un si précieux suffrage, le narrateur continua :

« Les écoles d'Angers furent très fréquentées jusqu'à la fin du seizième siècle par des étudiants de langue germanique. La première personne du nom de Schomberg qui se fit connaître en France était un étudiant huguenot qui fut pris les armes à la main dans une rue d'Angers, lors de la réduction de la ville par les troupes catholiques en 1561. »

Isabelle n'était pas de l'avis de Mlle Ulrique et ne trouvait rien d'intéressant dans cet interminable dîner; aussi sa préoccupation, sa distraction étaient si visibles que, lorsque M. de Pinker demanda à son ami ce qu'il pensait de la gracieuse Française, il répondit que « telle qu'elle était là, désintéressée de toute chose, vêtue de mousseline de l'Inde, « d'air tissé, » comme disent les Indiens, elle lui remettait en mémoire ces lignes de Jean-Paul :

« A l'aspect lointain du monde, les âmes qui n'avaient pas encore été renfermées dans des corps se cachaient, tremblant d'être appelées, et les âmes délivrées des corps,

remontant au ciel avec le parfum des roses, s'embrassaient, joyeuses d'être enfin revenues. »

Le baron entendit cette citation, et lui, qui n'avait pas la moindre pointe de sentimentalité allemande, fronça le sourcil en la voyant appliquer à sa femme.

N'était-ce pas dire que la baronne de Reichausen n'avait guère l'air d'une femme heureuse? Les femmes heureuses ne songent pas à remonter au ciel.

On aurait dit en vérité qu'on se donnait le mot ce soir-là pour éveiller en lui les pensées les plus désagréables.

De qui donc Méta parlait-elle lorsqu'elle avait dit tout bas à Mlle Ulrique, mais de façon à être suffisamment entendue :

« Ne trouvez-vous pas qu'*ils* étaient faits l'un pour l'autre?

« Deux cœurs unis par une affection pure et vertueuse sont semblables, » dit Schiller, « à deux harpes prêtes à unir leur voix pour une divine harmonie. »

Le ton était ironique, le baron ne pouvait s'y méprendre. Si c'était de sa femme qu'il

était question, en revanche, lui, ne pouvait pas être cette seconde harpe s'unissant à la première dans une *harmonie céleste*. Précisément au même instant ses yeux tombèrent par hasard sur une grande glace qui faisait vis-à-vis, et il aperçut Isabelle, blonde, blanche, vaporeuse, aérienne.

« Elle ne peut m'aimer, » pensa-t-il en se voyant, *lui*, avec ses yeux vifs d'un gris verdâtre, son front découvert aux tempes par l'absence de cheveux, son nez légèrement recourbé, ses lèvres minces. S'il fallait absolument le comparer à un oiseau auprès de cette colombe, lui ne pourrait être que l'oiseau de proie.

XLII.

Tout le monde était parti; Mlle Schultzer et Méta elle-même venaient de se retirer, comme pour faciliter entre les deux époux le tête-à-tête que redoutait la pauvre Isabelle.

« Si, en votre qualité de femme, vous pouvez être capable de dire la vérité, je vous adjure, Isabelle, de me révéler la cause de votre étrange conduite d'aujourd'hui. »

Tels furent les premiers mots du baron.

Isabelle leva vers lui un regard troublé. Elle tremblait comme une coupable ; ses yeux s'obscurcissaient, ses jambes se dérobaient sous elle.

Il vit comme un aveu dans l'attitude et la physionomie de la timide jeune femme, et, sans se laisser fléchir par l'excès de son angoisse, il répéta d'une voix sévère :

« La vérité ! rien que la vérité ! Pas de subterfuges ! »

— Une ressemblance, » balbutia-t-elle, « un fantôme ! »

Il sourit d'un sourire amer et ironique tout à la fois.

« Ainsi ce beau cavalier, monté sur son cheval fringant et se trouvant là juste à point pour passer devant vous, à Potsdam, par un pur hasard, c'était une vision. Malheureusement, elle a été visible pour d'autres que pour vous. Le fantôme vit, il existe, il a un corps. Je n'ai pas vu son traître visage, moi, mais je saurai bien le retrouver. »

Isabelle fit un pas en avant, comme pour saisir la main de son mari ; mais elle s'arrêta

court, et, levant vers lui des yeux suppliants :

« Otto ! » s'écria-t-elle, « je vous en conjure, prenez pitié de moi !

— Ah ! vous avez peur pour votre fantôme, paraît-il? Mais, Madame, ces sortes d'êtres n'ont rien à craindre de la pointe d'une épée ou de la balle d'un pistolet. Ils font du mal peut-être à ceux qui ont pu croire à la sincérité d'une femme, mais ils sont à l'abri pour leur compte.

— Otto ! je vous jure..... »

Il l'arrêta d'un regard méprisant, et, serrant fortement son poignet délicat de sa main qui semblait un anneau de fer :

« Fausseté, trahison, voilà ce qu'elle est sous ce masque angélique, » murmura-t-il. « Qui donc a dit : Perfide comme l'onde? C'est comme la femme qu'on devrait dire. »

Trois jours après cette scène, qui ébranla fortement l'innocente Isabelle, devait avoir lieu le bal de la cour. La jeune femme n'avait pas quitté sa chambre pendant cette période. Toute courte qu'elle fût, ses ennemis avaient su la mettre à profit.

Rien de direct dans l'attaque. Pas de lutte

ouverte, pas de sarcasmes acérés; rien de heurté, de trop accusé, de choquant, en un mot. Mais des demi-gestes, des demi-sourires, des demi-insinuations. Tout par teintes voilées, par trames menues où l'on se laissait prendre.

L'araignée filait sa fine toile dont les fils, malgré leur ténuité, emprisonnaient étroitement la victime. Méta excellait à cette besogne. Après chaque repas, chaque soirée, chaque heure passée en compagnie du baron, elle pouvait se dire : « Je n'ai pas perdu mon temps, l'œuvre malfaisante avance, je touche au but. »

Ary et Litta semblaient avoir pris complètement en grippe la sémillante gouvernante.

Méta n'avait garde de se plaindre. Elle redoublait de soins, d'attentions, de vigilance et d'affection auprès de la petite fille; mais c'était peine perdue : Litta obéissait parce qu'elle était obéissante par nature; on ne pouvait pas lui demander davantage, son petit cœur se fermait chaque jour de plus en plus.

Quand Méta lui proposait le soir de lui raconter, à titre de récompense, quelqu'un de ces jolis contes qui charment les enfants allemands : le Calife Cigogne, le Petit Monck, le Tailleur Labakan, Litta répondait sans se gêner « qu'elle préférait de beaucoup le Petit Poucet, Riquet à la houppe, Cendrillon, Peau-d'Ane, enfin tous les jolis contes français que savait si bien dire sa petite maman quand elle n'était pas malade. »

Que de griefs !

« Elle nous paiera cela, » disait Mlle Schultzer à Méta, quand celle-ci se plaignait amèrement de sa petite élève. « Ce n'est pas l'enfant qui est coupable, mais cette sotte Française. Enfin, ma chère, ne nous décourageons pas. Grâce à nous, grâce à vous surtout, son mari commence à ouvrir les yeux. »

Quant au jeune Ary, il était devenu un vrai buisson d'épines, et Méta n'osait pas trop s'y frotter. L'astucieuse jeune fille avait pour habitude de craindre tous ceux qui ne la redoutaient pas.

Isabelle avait espéré pouvoir se dispenser

du bal en considération de son état de santé, mais son mari ne l'entendait pas ainsi. Il était fier de la beauté de sa femme, et, quelque sujet de grave mécontentement qu'il crût avoir contre elle, il ne voulait pas perdre la gloire de ses succès mondains.

D'ailleurs, c'était le premier bal donné à la cour depuis la guerre. La nouvelle impératrice avait dit au baron qu'elle espérait bien voir ce soir-là Mme de Reichausen, pour laquelle elle se sentait une grande sympathie, assurait-elle.

Une invitation si flatteuse devenait un ordre. Le soir du bal, vers neuf heures, au moment où les enfants montaient se coucher, ils rencontrèrent dans l'escalier Mlle Schultzer et son inséparable, tout habillées déjà et se rendant au petit salon pour y attendre l'heure du départ.

Jamais Mlle Schultzer n'avait été si laide. Ce visage taillé au couteau, ce grand corps anguleux emmailloté de velours cramoisi, de brocart d'or, de tulle lamé, de gaze argentée, de fleurs, de plumes, de marabouts, formait un ensemble grotesque.

« Elle a l'air de *l'odalisque* de Louqsor, »

dit Célestin, qui aimait autant le mot pour rire qu'il détestait la vieille fille. « Mettez-lui des drapeaux du haut en bas un jour de réjouissance publique, et ce sera tout craché le portrait de Mademoiselle.

— Elle est pourtant assez bien conservée pour son âge, » fit observer l'aide de cuisine.

« Oui, dans le vinaigre, à la façon des cornichons. »

Méta était éblouissante : une allégorie, une moissonneuse de Léopold Robert, sans déguisement pourtant, et inspirée par le meilleur goût. Sur sa robe de légère gaze maïs, les coquelicots, les bluets, les marguerites s'entremêlaient de la façon la plus naturelle et la plus champêtre. Quelques épis d'or dans ses beaux cheveux et à la ceinture remplaçaient les bijoux absents.

Il est inutile de dire que Mlle Ulrique avait été, comme de coutume, sinon l'inspiratrice, du moins la bailleuse de fo ds de cette élégante toilette.

Méta s'arrêta un instant pour essayer d'embrasser la petite fille, mais celle-ci parvint à se dérober au baiser détesté.

« Ta petite maman est-elle bientôt prête ? » demanda Mlle de Wolfenbüttel.

« Depuis longtemps, et Cyprienne m'a dit qu'elle était belle comme le jour.

— Qu'est-ce que cela signifie, sotte enfant? » demanda brusquement Mlle Schultzer.

Litta baissa les yeux d'un air embarrassé.

— Cela veut dire », répondit Ary, « qu'elle est plus belle que tout le monde. »

En effet, Isabelle était charmante. Il aurait fallu la grâce suave des pastels de Latour pour la représenter dignement. Son visage était un peu mélancolique peut-être, mais la prunelle limpide suffisait à l'animer, et, tel qu'il était, ce visage éclairait autour de lui.

Enveloppée dans un nuage de tulle blanc que retenaient çà et là, avec des touffes de myosotis, de longs rubans d'herbes aquatiques, portant pour tous bijoux un rang de perles fines au cou et à ses poignets délicats, elle semblait, avec sa démarche onduleuse et légère, une ondine des légendes du Rhin.

« Rhin français, en tout cas, » dit un personnage de la cour à un Suédois, auquel il faisait les honneurs du bal. « Malheureuse-

ment, ce charmant *vergiss-mein-nicht* n'est pas notre compatriote, ce qui ne l'empêche pas d'être la plus délicieuse femme de cette brillante assemblée. »

Le baron avait entendu l'éloge; sa figure devint radieuse, aussi fut-ce de l'air le plus aimable qu'il proposa à sa femme de la conduire saluer l'impératrice.

Le front soucieux de Sa Majesté s'éclaira en voyant approcher la jeune femme ; elle la fit asseoir auprès d'elle et la félicita avec cette grâce que n'avaient pu lui enlever les habitudes de la cour de Prusse; puis, après avoir causé quelques instants avec la jeune femme, du ton le plus affectueusement familier, elle lui passa maternellement la main sur les cheveux pour ramener une boucle égarée.

« Quel diadème vaudrait cette belle chevelure? » dit-elle avec un sourire mélancolique. « Vous êtes heureuse, enfant, de ne pas connaître d'autre poids que celui d'une guirlande de fleurs. Il y a des couronnes plus lourdes à porter qu'une couronne d'épines.

— Heureuse! » murmura Isabelle.

Il n'y avait pas à se méprendre sur le sens de l'exclamation de la jeune femme et surtout sur l'expression de sa physionomie.

« Chaque âme a ses orages, » dit à demi-voix sa Majesté Impériale.

Peut-être, dans son penchant secret pour l'intéressante Française, Augusta se serait-elle laissée aller à provoquer quelque confidence, lorsque le chambellan de service s'avança pour présenter à la souveraine le secrétaire de l'ambassade française, arrivé à Berlin depuis quelques jours seulement.

Isabelle poussa un cri déchirant, glissa de son fauteuil et serait tombée sur le parquet sans l'appui que lui prêta l'impératrice.

« De l'eau, des sels, Mesdames ! » s'écria Sa Majesté, en se retournant vers ses dames de service.

D'une main, elle soutenait la tête fléchissante d'Isabelle, de l'autre, elle l'éventait pour la ranimer par un peu d'air pur.

« La baronne de Reichausen se trouve mal. »

Ces mots firent le tour des salons aussi prompts que la foudre.

Le baron accourut; dans son court chemin, il se croisa avec un jeune homme d'une beauté frappante, rendue plus saisissante encore par la pâleur livide qui venait de l'envahir.

Ce jeune homme paraissait en proie à une émotion si vive, à une anxiété si profonde que le baron, tout préoccupé qu'il fût lui-même, ne put s'empêcher de le remarquer.

« C'est *lui*, » se dit-il intérieurement, « ce doit être *lui*. »

XLIII.

Pendant huit jours que dura l'indisposition d'Isabelle, la reine envoya prendre de ses nouvelles soir et matin. Une fois même Sa Majesté daigna venir en personne s'informer de l'état de la jeune malade et resta plus d'une demi-heure assise à son chevet.

Isabelle fut touchée jusqu'au fond de l'âme de ces marques d'une auguste bienveillance; mais que pouvaient-elles pour la consoler? Pendant ces huit jours, elle n'avait pas aperçu son mari.

Pas une visite, pas un mot de lui. Le dixième

jour seulement, elle reçut de lui un message écrit :

« L'impératrice, » était-il dit, « malgré le refus que j'en ai fait au nom de votre santé, persiste à vous avoir ainsi que moi à un dîner intime donné pour l'arrivée de sa fille la grande-duchesse de Bade. En présence du désir si formellement exprimé de Sa Majesté et de la fin de votre indisposition, qu'elle n'ignore pas, je me suis vu obligé d'accepter pour vous et pour moi.

« Il ne sera pas mauvais d'ailleurs, pour faire taire les mauvais propos, qu'on nous voie une fois ensemble avant votre départ pour la France. Je crois que l'air natal vous sera plus efficace que tous les secours de la médecine. Quant à moi, je vais demander un congé pour faire au nord de l'Europe un voyage que je projetais depuis longtemps.

« Une dernière prière. Ne remettez pas au dîner de la reine ces fameux *ne m'oubliez pas* qui ont fait jaser bien des gens. »

Isabelle ne pleura pas : elle semblait s'attendre à cette catastrophe de séparation, annoncée dans la lettre.

« Cependant, » pensa-t-elle, « de quoi peut-il me faire un crime? Je ne lui ai rien caché en vérité, rien! Est-ce ma faute à moi si les morts reviennent, si la tombe après des années consacrées à oublier, rend ceux qu'elle devait avoir engloutis pour toujours?

« Qu'est-ce qu'être infidèle, » aurait-elle pu dire encore avec la *Cymbeline* de Shakespare : « est-ce de veiller et de penser à lui, de pleurer au son de chaque heure? »

Puis elle se dit qu'elle reverrait encore une fois son mari, grâce à l'invitation de l'impératrice, et que peut-être cette auguste protection lui porterait bonheur.

Elle se dit surtout que Dieu n'abandonne pas ceux qui mettent en lui leur confiance, et qu'il ne cesse jamais de se montrer le défenseur du faible et de l'opprimé.

XLIV.

On sort de la salle à manger impériale. Isabelle se demande comment elle a pu garder sa présence d'esprit et causer de choses banales pendant le dîner avec son voisin,

le plus pédant, le plus ennuyeux des Prussiens.

« Vous êtes un peu pâle encore, » dit l'impératrice qui vient chercher Isabelle et, la prenant par la taille, l'emmène dans une sorte de retraite entourée de fleurs, disposée au fond du salon pour Sa Majesté. « En dépit de votre robe rose, vous n'avez guère l'air d'une rose, ma pauvre enfant. Il est vrai que sa nuance est tout ce qu'il y a de plus pâle et de plus doux, l'ombre d'une rose. Mais je vous réserve une surprise, et veux vous présenter moi-même un charmant compatriote, nouvellement attaché à l'ambassade française et que j'ai invité ce soir spécialement en votre honneur.

« Monsieur de Spankel, » dit-elle au chambellan de service, « veuillez me chercher le comte de Montclare. »

Isabelle pensa mourir lorsqu'elle vit s'avancer, conduit par M. de Spankel, le fantôme des jardins de Potsdam et du bal de la cour. Pour lui, bien qu'un peu pâle, il semblait déterminé à affronter d'un œil serein cette singulière entrevue.

« Eh bien, » dit l'impératrice avec affabilité, « je vous laisse faire connaissance. Cela ne doit pas être difficile entre Français. »

C'était une charmante retraite offerte à la causerie que ce coin privilégié.

Ses fougères étalaient leur fine dentelle d'un vert tendre parmi le feuillage lustré des camellias. Çà et là éclataient dans leur épanouissement superbe ces fleurs que l'impératrice soignait elle-même, et dont elle comptait chaque jour les boutons avec un soin jaloux.

Plus d'un courtisan, quand il voyait Sa Majesté prendre ses ciseaux d'or, s'inclinait jusqu'à terre dans l'espoir de recueillir quelques bribes de la moisson; mais c'était une déception la plupart du temps.

Augusta réservait à sa chapelle semi-catholique les produits de son jardin d'hiver.

Il y eut donc ce soir-là bien des regards envieux, quand on vit l'impératrice choisir deux ou trois camellias d'un blanc à peine rosé qu'elle déposa sur les genoux d'Isabelle.

« Ils sont de votre famille, par la nuance du teint, » dit-elle, « mais, pour l'amour

de votre santé, je voudrais vous voir ressembler à celui-là. »

Tout en parlant, les ciseaux continuaient leur office et coupaient sans miséricorde un bouton de rose tendre qui vint se joindre au bouquet de la jeune femme.

Qui donc aurait osé s'approcher de cette enceinte parfumée sans une invitation spéciale de la souveraine? Les murailles formées par les feuilles luisantes des camellias étaient, pour les courtisans, des remparts tout aussi inaccessibles que ceux élevés à grands frais par la Prusse avec les cinq milliards de la rançon française.

Les deux causeurs étaient donc à l'abri de toute oreille indiscrète dans ce poétique réduit. Personne ne pouvait venir les troubler.

Personne! et cependant derrière les rameaux, à travers le feuillage sombre on aurait pu, en y regardant de bien près, voir étinceler un regard de flamme. On aurait pu compter les battements d'un cœur dont les pulsations étaient effrayantes de vitesse et d'intensité.

« Ce que je fais là est indigne de moi, »

s'était dit l'homme aux écoutes. Il faut pourtant bien que je sache jusqu'où va sa perfidie. »

Pendant les premières minutes il eut beau prêter l'oreille, il n'entendit qu'un murmure confus produit par une voix masculine, parlant le plus bas possible.

Isabelle restait silencieuse; les yeux baissés sur son bouquet, elle arrachait un à un les pétales nacrés des fleurs impériales.

La voix du jeune homme était montée peu à peu à un diapason plus élevé.

Il parlait avec ardeur, éloquence, passion. Quelques mots détachés parvenaient aux oreilles de l'homme aux aguets.

« Eh quoi! » disait-on, « après trois années de séparation, quand on m'avait fait croire à votre mort, comme on vous avait fait croire à la mienne, et que nous nous retrouvons après une double et miraculeuse résurrection, vous me congédiez sans un mot d'espoir, sans une parole de tendresse! Ne puis-je être pour vous un frère, un ami, vous revoir quelquefois dans le monde, chez vous, en public? Je ne demande pas autre chose que

d'échanger de temps à autre un mot avec vous sous les yeux de tous. »

Pendant les quelques secondes qu'Isabelle prépara sa réponse, on aurait pu entendre le bruissement des feuilles de camellias massacrées derrière elle.

« S'il ne s'agissait que de moi, » répondit la jeune femme, « je dirais peut-être oui; mais il s'agit d'un repos qui m'est plus cher que le mien.

— Vous l'aimez donc? » s'écria le jeune homme, oublieux de toute prudence.

« Je l'ai aimé, par devoir d'abord, par reconnaissance ensuite, pendant longtemps avec larmes, avec effort, en demandant chaque jour à Dieu d'arracher de mon cœur un souvenir trop cher... »

Le jeune homme tressaillit.

« Ne vous méprenez pas sur cet aveu, » reprit-elle. « Je veux être sincère jusqu'au bout. Nous ne devons plus nous revoir, parce que je ne puis supporter un pli sur son front, une ombre dans ses yeux; parce que son bonheur m'est aussi nécessaire que l'air que je respire, parce qu'enfin... »

Isabelle s'arrêta, sembla faire un violent effort sur elle-même et reprit presque aussitôt :

« Parce qu'enfin Dieu m'a exaucée au delà de toutes mes espérances, et qu'aujourd'hui j'aime mon mari. »

Les rameaux, légèrement entr'ouverts, des camellias se refermèrent brusquement. Le cœur qui battait si violemment reprit ses pulsations régulières; la physionomie presque farouche de l'écouteur s'illumina de lueurs radieuses, et le drame qui devait finir dans le sang se dénoua dans la tendresse et la confiance aux sons lointains de l'orchestre.

XLV.

Le lendemain, à l'heure du dîner, M[lle] Schultzer, réunie à Méta et au baron, dans le petit salon qui précédait la salle à manger, s'étonna à plusieurs reprises que le maître d'hôtel ne vînt pas annoncer qu'on était servi.

« Cet homme se fait fort inexact, » dit-elle d'un ton rogue. « Il mérite une remontrance.

— Gardez-vous-en bien, » répondit le baron; « pour ce soir, il n'est pas en retard, car il attend la maîtresse de la maison. »

Ces mots étaient dits simplement, et cependant Mlle Schultzer laissa tomber son tricot dont les aiguilles glissèrent hors des mailles.

Quoi! après ce qui s'était passé la veille au soir, en public, après ce tête-à-tête scandaleux, injurieux à l'honneur du baron, on n'en avait pas encore fini avec Isabelle! Il n'avait donc pas de sang dans les veines, ce fier baron, si chatouilleux d'ordinaire sur le point d'honneur!

Isabelle entra fraîche et souriante. Sa robe rose était moins rose que ses joues, semblables alors au bouton de camellia placé dans ses cheveux, et seul échappé au massacre de la nuit précédente. Elle glissait plutôt qu'elle ne marchait. Sa physionomie respirait le bonheur le plus profond.

« Elle se croit sûre de l'impunité, » pensa Mlle Schultzer; « il lui semble entendre encore les aveux du beau fiancé ressuscité. »

Néanmoins le dîner fut silencieux.

Quand on fut rentré dans le petit salon, Isabelle se mit tranquillement à couper une brochure française récemment arrivée, pendant que le baron allait, suivant sa coutume, fumer un cigare dans le fumoir voisin.

Méta, après avoir fait mine de s'installer à son métier à tapisserie, alla se placer au piano, mais à peine avait-elle préludé par quelques accords à un menuet d'Haydn, dont raffolait le baron, que celui-ci entra et dit d'une voix rude :

« Oh! pas de musique ce soir, je vous en prie. »

Les yeux de Mlle Schultzer s'éclairèrent comme ceux d'un chat sauvage.

« Il a vu, » pensa-t-elle. « La catastrophe est prochaine, inévitable. Seule, cette sotte créature ne voit rien, aveuglée qu'elle est par sa passion insensée. »

« Que lisez-vous donc là, avec tant d'attention, Isabelle? » demanda le baron.

La jeune femme tendit le livre à son mari, qui le parcourut en silence pendant quelques instants.

« Mais voilà de fort jolies pages, » dit-il; « mademoiselle Méta aura bien la complaisance de nous les lire tout haut. »

Méta ne se fit pas prier. Elle lisait bien, et, d'ailleurs, jusqu'à *nouvel ordre* n'était-elle pas là pour obéir.

« La duchesse de Choiseul est mieux que jolie, commença-t-elle. C'est une délicieuse statuette à qui l'on n'a pas permis pendant quelque temps de parler, l'en jugeant incapable, et qui pèche peut-être par trop de timidité et de modestie.

« La cour ne l'a pas encore guérie de cette modestie charmante. Il est vrai que la timidité est rachetée chez elle par le plus séduisant son de voix, si séduisant, qu'il a fait oublier le ton de langage le plus chaste et l'exquise propriété de l'expression. Oh! c'est bien la plus candide, la plus gentille et la plus honnête petite créature qui soit jamais sortie d'un œuf enchanté. »

— Horace Walpole ne vous connaissait pas, Isabelle, quand il a écrit ces lignes, » dit le baron, qui retira sans cérémonie la brochure des mains de Méta.

Il le lui rendit presque aussitôt, après y avoir jeté les yeux.

« Continuez, je vous prie, Mademoiselle; nous n'en avons pas encore fini avec cette charmante duchesse de Choiseul. »

La voix de Méta était légèrement altérée quand elle reprit :

« Rien ne trouble son sens droit et son esprit juste. On voit toujours chez elle un goût instinctif du grand et du beau. C'est une noble nature qui se fait aimer à la première vue et chez qui on découvrirait chaque jour quelque motif de l'aimer davantage.

« Partout, et toujours, elle donne l'exemple de ce qui est bon, beau et vrai. Il y a dans toute son existence tant de pureté, tant de grâce vertueuse et simple dans sa gentille personne et dans son petit corps un si grand esprit! »

Encore une fois le baron reprit le livre, le feuilleta de nouveau, sembla lire attentivement une page et la présenta à la lectrice.

« A peine l'eus-je vue, écrivait un contemporain, que j'en fus subjugué. Je la trouvai charmante, de ce charme qui prend le

cœur en même temps que les yeux. Sa conversation ne pétille pas d'esprit. Ce ne sont pas des saillies, et ce n'est pas non plus proprement de la finesse, mais c'est une délicatesse exquise qui ne frappe jamais et qui plaît toujours. Ses louanges sont d'autant plus enivrantes qu'elles sont plus simples. On dirait qu'elles lui échappent sans qu'elle y pense et que c'est son cœur qui s'épanche uniquement parce qu'il est trop plein. »

— A merveille, » dit le baron, dont le visage exprimait une satisfaction malicieuse. « La maréchale de Luxembourg après la duchesse de Choiseul, et toujours vous Isabelle. »

Méta jeta un regard éperdu vers Mlle Schultzer; celle-ci était livide de rage.

« Si je ne craignais d'abuser de votre complaisance et de votre gosier de cristal, » reprit le baron, « je vous demanderais encore cette page, Mademoiselle. Est-ce votre façon de lire ou le talent de l'auteur? Mais moi, qui ne voulais pas de musique ce soir, je m'enivre de la plus sincère harmonie. »

Et, du bout de son coupe-papier d'ivoire, il

désigna à Mlle de Wolfenbüttel le haut d'une page.

La voix de *cristal* semblait prête à s'éteindre. Méta essaya cependant de faire encore bonne contenance.

« Certaines figures de femmes semblent n'avoir d'éclat qu'au milieu des fêtes; d'autres s'harmonisent avec la fraîche nature, la douce poésie des campagnes solitaires.

« Marie-Antoinette possédait ce dernier genre de beauté. Sa taille svelte, sa démarche remplie de grâce et de légèreté rappelait les héroïnes des légendes allemandes.

« Ondine n'était pas plus charmante quand, s'élançant du sein des flots, elle errait quelques jours parmi les mortels. Ses yeux bleus, dont on comparait la nuance limpide à celle des eaux du Danube, étaient à la fois doux et vifs. Sa bouche souriante semblait recevoir une nouvelle grâce d'une petite fossette au menton. Ses cheveux d'un blond cendré, relevés suivant la mode du temps, laissaient voir son front pur et fier, son cou simple et dégagé. Tout respirait en elle la distinction, la franchise, la beauté d'âme. Elle avait en

outre ce mélange d'intelligence sérieuse, de sainte ignorance, d'esprit et de naïveté, qui a tant de charme et de grâce. Mais pourtant, sur son pur et radieux visage, éclairé d'un si doux sourire, passait de temps à autre un nuage de mélancolie. »

— En vérité, « s'écria le baron d'un air joyeux, « tout y est, même la fossette au menton que je n'avais jamais remarquée jusqu'à ce jour, à ce qu'il me semble. Est-ce donc d'hier au soir seulement que mes yeux se sont ouverts? »

L'intention était si évidente que Mlle Schultzer ne put y tenir davantage. Elle se leva brusquement, sonna sa femme de chambre et disparut, suivie de sa complice, dont la physionomie portait, elle aussi, les traces de la déception la plus profonde.

Il n'y avait pas à en douter : tout venait de sombrer pour elles à la fois dans ce naufrage de leurs criminelles espérances.

XLVI.

Le lendemain matin, il y avait bien encore quatre couverts dans la salle à manger, mais le grand verre de Bohême, en forme de calice, de Mlle Schultzer était remplacé par la petite timbale de vermeil de Litta. L'enfant se tenait gravement assise auprès de son père et s'efforçait de mériter cette récompense insigne de la grande table.

Quant à Ary, il servait sa petite maman avec la courtoisie et l'aisance d'un gentilhomme.

Isabelle cassait la coquille de son œuf, quand le bruit d'une voiture la fit tressaillir.

« Ne vous dérangez pas, mon enfant, » dit le baron. *Elles* ont passé la nuit à faire leurs paquets, et les voilà qui partent. Bon voyage!

— Et Méta? » demanda Isabelle, non sans anxiété. « Elle part donc aussi?

— Bien entendu. Que vouliez-vous que nous fassions d'une espèce pareille? Qu'elle aille se faire pendre ailleurs, c'est ce que je puis lui souhaiter de mieux.

— Mais alors, » balbutia Isabelle, dont la timidité semblait revenue tout à coup et qui d'ailleurs paraissait gênée par la présence des deux enfants, « vous ne l'avez donc jamais...? »

Le baron partit du plus joyeux des éclats de rire.

« Jamais, au grand jamais, » s'écria-t-il. « Je n'aime pas le chrysocale. Mais vous étiez comme moi, et vous aviez des yeux pour ne point voir. Et puis, peut-être était-il utile à nos intérêts, — ou du moins je le croyais ainsi, — de jouer pareil rôle. A propos, » dit-il, comme pour changer de conversation, car les enfants commençaient à être intrigués, « j'ai reçu ce matin une lettre du comte Ladislas. Il m'annonce son arrivée pour le mois prochain.

— C'est un ami fidèle, pour vous aussi bien que pour moi, » murmura la jeune femme d'une voix émue; « comme il va être heureux !...

— De nous retrouver tous les deux seuls à Reichausen, ou plutôt tous les quatre ! »

ajouta le baron qui se leva pour embrasser les deux enfants.

Et ce fut son dernier mot, le mot de l'heureuse destinée d'Isabelle. — Ainsi se termina le *Mariage en Prusse.*



FIN.

Typographie Firmin-Didot. — Mesnil (Eure).



